BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

CÉCILE
OU
LA PETITE SŒUR

HACHETTE ET Cie

NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 08108 6387

J-F. Gourand G 308373 DCH
OCLC
REFERENCE

CÉCILE

OU

LA PETITE SŒUR

OUVRAGES DE Mlle J. GOURAUD

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Les enfants de la ferme; 7e édition. Un volume avec 59 gravures d'après É. Bayard.

Le livre de maman; 4e édition. Un volume avec 68 gravures d'après É. Bayard.

Cécile ou la petite sœur; 10e édition. Un volume avec 26 gravures d'après Desandré.

Lettres de deux poupées; 9e édition. Un volume avec 59 gravures d'après Olivier.

Le petit colporteur; 8e édition. Un volume avec 27 gravures d'après A. de Neuville.

Les mémoires d'un petit garçon; 12e édit. Un volume avec 86 gravures d'après É. Bayard.

Les mémoires d'un caniche; 12e édition. Un volume avec 60 gravures d'après É. Bayard.

L'enfant du guide; 8e édition. Un volume avec 60 gravures d'après É. Bayard.

La petite maîtresse de maison; 9e édition. Un volume avec 37 gravures d'après A. Marie.

Aller et retour; 2e édition. Un volume avec 40 gravures d'après Ferdinandus.

Les petits voisins; 2e édition. Un volume avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

Chaque volume format in-16, broché, 2 fr. 25.
Relié en percaline rouge, tranches dorées, 3 fr. 50

1335-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-04.

CÉCILE

OU

LA PETITE SŒUR

PAR

Mlle JULIE GOURAUD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 24 VIGNETTES

PAR J. DESANDRÉ

DIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

G 30833
PROPERTY OF THE
CITY OF NEW YORK
F S

CÉCILE

OU

LA PETITE SŒUR

CHAPITRE PREMIER.

Au mois d'avril 185., la foule se pressait sur la jetée du Havre pour voir entrer dans le port un bâtiment français qui revenait des Indes. Ce spectacle, quoique fréquent, excite toujours l'intérêt ; mais, ce jour-là, l'intérêt était d'autant plus grand, qu'un vent de nord-ouest soulevait les vagues avec violence, et tout faisait craindre que *le Jacques* ne restât longtemps en vue. Les passagers seuls n'étaient pas émus : ils avaient triomphé de bien d'autres obstacles ! Deux heures plus tard, en effet, le bâtiment entrait aux joyeux applaudissements de la foule sympathique.

Parmi les personnes heureuses de revoir la

France, se trouvaient M. et Mme Lhallier, avec leurs enfants. Maurice, âgé de dix ans, se tenait fièrement à côté de son père : il portait, dans une cage, une jeune perruche à laquelle il donnait les plus doux noms. Charles avait à peine cinq ans; effrayé du tumulte qui régnait à bord et de la foule qui encombrait les quais, le petit garçon se pressait contre sa mère. Une vieille bonne tenait dans ses bras une petite fille, Cécile, âgée de deux ans. L'enfant dormait, peu soucieuse d'être en France ou aux Indes : les bras de Modeste étaient sa patrie; rien ne put troubler son sommeil. Un nègre surveillait le transport des bagages.

M. Lhallier, négociant fort estimé par l'honorabilité de son caractère, avait quitté le Havre depuis six ans; il revenait en France après avoir organisé ses affaires à Calcutta, se proposant d'y retourner seul, de temps à autre, pour surveiller ses intérêts.

Maurice n'avait pas perdu le souvenir de la ville où il était né. Combien de fois, pendant la traversée, n'avait-il pas dit à Charles : Tu verras comme c'est joli, le Havre. Il y a des perroquets et des singes partout, et puis nous avons une maison à Ingouville, d'où l'on voit la mer; il ne fait pas chaud comme aux Indes, Modeste ne nous forcera pas à nous coucher en plein jour; nous nous promènerons, nous courrons dans le jardin.

au bord de la mer; tu verras, Charles, comme nous serons heureux en France! »

Le bonheur tint parole cette fois-ci : M. Lhallier avait effectivement une charmante maison à Ingouville, et, au bout de quelques jours, la famille y était parfaitement installée. Cécile, qui n'avait aucune connaissance géographique, répétait pourtant après ses frères : France! France! bonheur! bonheur!

L'éducation des garçons commença, mais de quel charme étaient les heures de congé! Les phares, Saint-Adresse, Graville et cent autres petits chemins inconnus aux Parisiens, étaient tour à tour le but de promenade. La rue de Paris, avec ses magasins; les quais où habitent les perroquets, les oiseaux des îles et les singes; tout cela était plein d'intérêt pour les enfants. Maurice était un garçon résolu, vigoureux et destiné par son père à lui succéder dans le commerce. Charles voulait être marin, découvrir des pays nouveaux et écrire ses voyages. Les deux frères, d'humeur différente, se ressemblaient par un trait de caractère qu'on aimerait à retrouver dans toutes les familles : ils avaient une égale tendresse pour leur petite sœur. A la vue de Cécile, toute querelle cessait; c'était à qui lui ferait plaisir et la porterait. Plus d'une discussion s'engageait même lorsqu'il s'agissait d'obtenir d'elle une faveur. Si

Modeste disait : « Votre petite sœur dort, il faut l'attendre pour aller à la promenade, » quelle que fût l'impatience des garçons, ils attendaient patiemment que la petite sœur fût éveillée.

On devine aisément le bonheur de la famille Lhallier. La mère se plaisait au milieu de ses enfants, pendant que le père, descendu à la ville, s'occupait des affaires ; le soir on se retrouvait.

Plusieurs années se passèrent ainsi : l'été, Mme Lhallier habitait la campagne, et au commencement d'octobre elle s'établissait au Havre même et suivait les études de ses fils.

Cependant des nouvelles inquiétantes obligèrent M. Lhallier à retourner à Calcutta. L'annonce de ce départ causa une grande peine à la mère et aux enfants. Charles, qui n'était pas consulté, donnait son avis : « Il faut aller avec papa, il faut m'emmener, je serai très-utile. »

A la fin de janvier 185 , M. Lhallier s'embarqua à trois heures de l'après-midi : sa femme et ses enfants étaient là, suivant tous les apprêts du départ. Bientôt la fumée s'échappe en grosse colonne noire, les allées et venues se multiplient, la voix des matelots domine les autres, les passagers font leurs adieux à ceux qui restent, la cloche sonne, il faut se séparer !

Le paquebot s'ébranle, il s'éloigne du rivage, ses larges flancs plongent dans les flots... il file ..

Le paquebot s'éloigne du rivage. (Page 4.)

On court au bout de la jetée pour le voir encore, pour répondre aux signaux des passagers.... Il a disparu, chacun rentre chez soi.

Maurice, Charles et Cécile embrassèrent bien leur maman pour la consoler; ils ne parlaient que de leur père, Maurice était fier de montrer à Charles, sur la carte, la route que faisait *l'Amélie*.

Je voudrais ne point attrister mes chers lecteurs, et, bien au contraire, leur laisser voir heureux et contents les enfants qu'ils aiment déjà, j'en suis sûre; mais les histoires ne sont pas des contes; la vie est remplie de difficultés, souvent de malheurs, et ce serait faire une mauvaise action que de le cacher aux enfants.

Voici ce qui arriva : M. Lhallier trouva son commerce ruiné : l'homme qu'il avait cru digne de sa confiance, l'avait trompé, et les bénéfices d'un travail opiniâtre suffirent à peine pour sauver l'honneur de la maison Lhallier. Cette nouvelle fut d'autant plus pénible pour la mère de famille, que son mari ajoutait à mille tristes détails qu'il était résolu à suivre un de ses amis qui lui offrait asile et protection.

Non, ces choses ne sont pas des contes : les malheurs surviennent au moment où nous y pensons le moins. Si les enfants pouvaient voir alors ce qui se passe dans le cœur de leur mère, ils connaîtraient l'amour dont ils sont l'objet.

Mme Lhallier, plongée dans la douleur, se demandait à chaque instant comment elle élèverait ses enfants; ruinée et presque sans ressources, pourrait-elle poursuivre le plan d'éducation tracé par son mari? Et Cécile, pauvre petite! quel serait son avenir?

Cependant quelques amis s'occupèrent de régler les affaires de la maison du Havre; mais, tout compte fait, il ne restait qu'un revenu insuffisant pour subvenir aux besoins de la famille, même avec la plus stricte économie. Toutefois, on pouvait espérer que les nouveaux efforts du négociant ne seraient pas sans succès.

La maison d'Ingouville fut vendue; Mme Lhallier occupait un modeste appartement rue de la Barre; plusieurs domestiques avaient été congédiés; il ne restait plus que Modeste, sa fidèle nourrice, qui, quoique âgée de soixante ans, était pleine de force et de vigueur. Elle cumula les emplois et devint cuisinière et femme de chambre. Augustin, le vieux nègre, dit à sa maîtresse : « Moi libre, moi rester avec grande et petite maîtresses; moi mourir à la porte, si moi pas pouvoir entrer dans case (maison). »

Mme Lhallier n'essaya pas même d'éloigner ces fidèles serviteurs ; elle sentit de quelle nécessité ils étaient pour ses enfants, elle accepta, les larmes aux yeux, et sourit à Augustin qui

exprimait sa joie dans un langage naïf et touchant.

Avec quelle impatience était attendu le paquebot des Indes! Mme Lhallier et ses enfants ne manquaient jamais de se rendre sur la jetée pour le voir entrer. Son apparition dans le port était le gage d'une espérance. Rentrés chez eux, ils s'y tenaient jusqu'au moment où le facteur avait l'habitude de distribuer les lettres. Les yeux fixés sur la pendule, ils comptaient les minutes, et lorsque la sonnette se faisait entendre, la mère et les enfants tressaillaient; Maurice et Charles se précipitaient vers le facteur, et la lettre prise d'assaut était portée en triomphe par le vainqueur.

Tout allait passablement, mais que de temps ne faudrait-il pas avant que M. Lhallier pût réaliser des bénéfices et envoyer de l'argent à sa famille!

Les enfants grandissaient; l'éducation des garçons se faisait hors de la maison; Cécile jouait près de sa mère. Le temps n'était plus où la petite, montée sur le dos du vieux nègre, faisait le tour du salon, s'amusait des danses et des cris d'Augustin; mais le bon serviteur avait mille inventions pour plaire à sa petite maîtresse : déjà, par ses soins, une collection de jolis coquillages faisait l'admiration de Cécile. Ces coquillages ornaient l'armoire de la poupée; l'norloge de la

salle à manger était aussi enrichie d'une large bordure de coquillages roses. Enfin le bon nègre était ingénieux pour intéresser les enfants. Cécile ne dédaignait pas les épaules d'Augustin les jours de grandes promenades qui se faisaient sous la protection des deux fidèles domestiques.

Les lettres des Indes devenaient de plus en plus rares ; la dernière cependant donnait l'espérance d'une visite prochaine ; M. Lhallier ne fixait point de date, il exhortait sa femme et ses enfants à la patience, et laissait entrevoir une surprise qui leur ferait bien vite oublier ce que l'absence avait eu de pénible pour eux.

Cependant, une année s'écoula sans qu'on reçût des nouvelles du voyageur. Un naufrage ayant eu lieu sur les côtes de Ceylan, Mme Lhallier se confirma dans la triste conviction que son mari avait péri sous les flots.

A partir de ce jour, l'infortunée mère tomba dans un état de consomption qui mit sa vie en danger. La vue du port, le bruit de la tempête lui causaient des terreurs qu'il était impossible d'apaiser. Le médecin et les amis n'hésitèrent pas à déclarer que le séjour du Havre pourrait compromettre la vie de cette malheureuse et intéressante femme.

La malade ne l'ignorait pas, mais elle se gardait bien d'en convenir.

Cécile ne dédaignait pas les épaules d'Augustin. (Page 10.)

Quelquefois Mme Lhallier épanchait son cœur dans celui de la vieille nourrice, qui avait toujours des paroles d'espérance à opposer aux craintes de sa maîtresse.

MODESTE.

Moi, madame, on me tuerait plutôt que de m'empêcher d'espérer; mon cœur ne m'a jamais attrapée. Je suis sûre que monsieur est en vie. Vous dire qu'il est content et heureux, ah! dame, non; je crois que le pauvre cher homme est bien triste d'avoir l'air de nous oublier.

MADAME LHALLIER

Et mes enfants! pourrais-tu me dire comment je les établirai? quelle profession je leur donnerai?

MODESTE.

Je n'en sais rien, madame. Ce que je sais, c'est que nous étions sept enfans quand mon père est mort, que ma mère l'ayant suivi l'année d'après dans l'autre monde, nous sommes restés seuls, et à c't' heure d'aujourd'hui, nous gagnons tous notre vie. Voyez-vous, le bon Dieu est là, il n'y a pas de risque qu'il nous oublie.

La foi de la vieille femme relevait le courage de Mme Lhallier, et, lorsque Cécile montrait sa mine fraîche et joyeuse, la mère avait encore de doux sourires pour son enfant.

Il est bien certain qu'en ce monde les choses ne

vont pas comme nous le supposons : il y a toujours des surprises heureuses ou malheureuses. Qui aurait pu prévoir qu'une cousine éloignée eût eu la bonne pensée de laisser en héritage à Mme Lhallier, qu'elle connaissait à peine, une petite campagne en Touraine, juste au moment où l'air de la mer était devenu dangereux pour la malade ?

Un matin, le facteur apporta une lettre de Tours. La famille n'avait aucune relation dans cette ville. Cependant Mme Lhallier brisa le cachet de la lettre avec une certaine émotion qui s'accrut encore en lisant ces mots : Étude de maître Delorme. Je ne sais qu'elle pensée traversa son esprit, mais elle dit à Maurice : « Lis tout bas, tu me diras de quoi il s'agit. »

Au premier mot, Maurice s'écria : « Pas du tout, maman, je vais lire haut, écoutez : »

« Madame, j'ai l'honneur de vous informer que Mme Eugénie Lemay, cousine de votre grand'mère, vous laisse, par testament, une maison de campagne située à Sainte-Radegonde, près de Tours, département d'Indre-et-Loire. Deux clos font partie de ce legs dont vous pouvez entrer en jouissance à partir de ce jour. Les frais de succession ont été payés d'avance.

« Agréez, madame, etc.... »

MODESTE.

En v'là un tour du bon Dieu ! Une maison de campagne en Touraine, dans le jardin de la France, ni plus ni moins, où tout le monde se rend pour respirer le bon air. Convenez, madame, que mon *quelque chose* qui me disait d'espérer n'était pas menteur.

Mme Lhallier pleurait de joie et succombait presque sous les baisers de ses enfants déjà capables de comprendre le bienfait de cet héritage.

Modeste et Augustin auraient voulu tout emballer le même jour, la chose n'était pas possible On était en janvier, ce qui faisait dire à Modeste que sa maîtresse avait reçu de fortes étrennes. Un déplacement pouvait être nuisible à la mère qui s'affaiblissait chaque jour, et il fallait attendre le retour du printemps.

Maurice avait seize ans.

Comme le temps passe !

Il se rendrait chez M. Delorme, visiterait la propriété et prendrait tous les renseignements nécessaires pour adoucir à sa mère la fatigue du voyage.

L'imagination des enfants leur faisait voir un beau château, et mille projets étaient formés chaque jour : Cécile aurait une balançoire dans une grande avenue où il ferait nuit à midi; Augustin

prendrait des oiseaux et leur ferait de belles cages où ils seraient plus heureux qu'à courir les champs.

Mme Lhallier, sans témoigner le même enthousiasme que Cécile, éprouvait une bien douce consolation en pensant que, grâce à la générosité d'une parente si éloignée, un asile lui était assuré. Là, du moins, elle élèverait ses enfants, et n'aurait pas la douleur de leur imposer des privations qui laissent une impression de tristesse toute la vie. La jeunesse a besoin d'air et de bonheur.

L'hiver fut très-rude cette année-là. Un vent de nord-ouest se fit sentir pendant plusieurs semaines. Mme Lhallier ne sortait plus ; elle s'affaiblissait ; Modeste commençait à n'être plus sûre de voir se réaliser les prédictions de bonheur qu'elle distribuait chaque jour.

Ce ne fut qu'à la mi-mars que Maurice se rendit à Tours. Le notaire était un de ces hommes rares qui savent préserver leur cœur de l'indifférence où conduit trop souvent une vie consacrée aux affaires. Il reçut le jeune homme avec cordialité, lui raconta comment Mme Lemay, sa respectable cliente, avait été amenée à faire Mme Lhallier son héritière :

« Un jour, il y a bien longtemps de cela, Mlle Eugénie avait rencontré votre mère, encore enfant,

chez une dame où on tirait une loterie. Mlle Eugénie avait proposé à plusieurs jeunes personnes d'échanger le lot qu'elle avait gagné contre un autre objet qui lui plaisait davantage. Les demoiselles repoussèrent la proposition avec mauvaise grâce. Alors la petite Caroline (madame votre mère) lui offrit de faire l'échange.

« Mlle Eugénie fut charmée de cette attention, et se promettait de lui en témoigner sa reconnaissance un jour ou l'autre. Les circonstances ne le permirent pas.

« Veuve et sans enfants, lorsqu'elle apprit, par un habitant du Havre, les malheurs de votre famille, elle m'appela et me dit :

« — Voilà une belle occasion de m'acquitter envers ma petite cousine. Il y a vingt ans que je n'ai entendu parler des parents éloignés qui me restent ; je veux laisser ma campagne à Mme Lhallier. »

« La respectable personne a tout prévu, tout disposé pour que madame votre mère entre en jouissance de cette petite propriété sans que l'héritage lui impose des obligations onéreuses : une somme a été déposée chez moi, en même temps que le testament ; si vous le voulez, jeune homme nous irons demain à Sainte-Radegonde, petit hameau où se trouve la maison qui appartient à votre mère ? »

M. Delorme invita Maurice à dîner, le présenta à sa famille, et dès cette première entrevue il mérita le nom d'ami. Maurice écrivit tous ces détails à sa mère; il lui fit aussi la description de la ville de Tours : le pont, les quais, la rue Royale, la promenade du Mail, tout cela était nouveau et charmant pour le jeune homme. Il était surtout surpris de la douceur de la température : déjà les arbres étaient en fleurs. Comment douter que sa mère ne se remît promptement dans ce climat?

Le lendemain, M. Delorme et Maurice montèrent à Sainte-Radegonde. Ils suivirent la levée jusqu'à un petit chemin, dans lequel ils s'engagèrent résolûment, en dépit du mauvais état où il était, vu la saison.

» Évidemment, pensait Maurice en faisant de grandes enjambées, nous n'avons pas hérité d'un château ! On y arriverait plus aisément.

M. DELORME.

Nous aurions pu monter par le faubourg de Saint-Symphorien; mais nous autres Tourangeaux nous sommes fiers de notre Loire, et j'ai voulu vous faire faire une belle promenade. Du reste, nous sommes arrivés. Voici un clos de vignes qui fait partie de la propriété : une belle pièce comme vous voyez ; à droite, cette porte grise, c'est la maison.

A l'approche du notaire et de l'héritier, un chien aboya, les deux closiers parurent et saluèrent, tout en inspectant le jeune homme de la tête aux pieds.

La porte est ouverte. Dans une cour de modeste apparence s'offre, à main gauche, une maison tout aussi modeste. Les visiteurs étaient attendus, Dequoy le fermier avait ouvert les volets ; mais, bien entendu, il n'avait pas pris la peine de mettre les choses en ordre : une affreuse poussière couvrait les meubles, et le soleil n'en dissimulait rien ; mais n'importe, c'est le soleil que Maurice désire pour sa mère. Le jeune homme vit avec attendrissement le fauteuil de celle qui leur léguait son petit héritage.

M. DELORME.

Mme Lemay était assise à cette place, et moi ici, lorsqu'elle m'a fait part de ses volontés. C'est sur cette petite table qu'elle a signé son testament.

Maurice ne répondait pas, il lui semblait être introduit devant sa bienfaitrice, et sa reconnaissance se traduisait par le silence.

La maison fut bientôt inspectée : trois pièces au rez-de-chaussée, deux en haut, une cuisine de l'autre côté de la cour.

Étant sortis, ils entrèrent dans le jardin, situé en face de la maison; deux gros figuiers,

placés à l'entrée, firent sourire Maurice. Ce jardin avec pour tout ornement de beaux rosiers dont les feuilles commençaient à paraître, deux allées, bordées de fraisiers, des espaliers, et encore un vieux figuier au bout du jardin qui cachait une petite fenêtre de la maison du *closier*.

M. Delorme et Maurice visitèrent le pressoir, endroit le plus important de l'habitation, et les autres dépendances, puis ils entrèrent dans un magnifique clos de vignes, planté ça et là d'amandiers en fleurs. Ce fut seulement alors que Maurice connut les sentiments du propriétaire. Il promenait ses regards à droite et à gauche, et ne se détermina qu'au bout d'un certain temps à dire :

« C'est magnifique ! »

Le notaire entra dans mille détails, dont je vous fais grâce ; il conduisit le jeune Lhallier dans tout le clos, lui rendant un compte fidèle de la valeur de son bien.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'extrémité du clos, M. Delorme ouvrit une porte donnant sur un chemin bordé de peupliers :

« Quand vous voudrez gagner la levée, aller à Marmoutier, vous promener enfin, vous prendrez ce chemin. »

Maurice était ému, triste, content. Son titre de fils aîné de la famille se révélait à lui dans toute son importance. C'est lui qui devait régir cette

C'est sur cette table qu'elle a signé son testament. (Page 19.)

petite propriété ; comment s'y prendrait-il ? Le choix d'une carrière n'était pas encore fait.

M. Delorme devina sans doute les sentiments qui agitaient le jeune homme, car il lui dit : « Je vous aiderai ;... si vous voulez suivre mes conseils, tout ira bien. »

Maurice prit la main que lui tendait le notaire.

Pendant que ces messieurs visitaient la propriété, la mère Dequoy et sa fille Victoire avaient servi un petit repas dans la salle à manger.

Du jambon, des œufs et du beurre composaient ce déjeuner qui n'était pas une improvisation. Le paysan de la Touraine n'est pas généreux, mais il a, comme tout ceux de sa classe, l'instinct de ses intérêts ; or, une prévenance pour le nouveau maître était indiquée.

Le vin du cru figura sur la table, et, malgré toute sa modestie et son inexpérience, Maurice ne put s'empêcher de constater l'importance qu'il venait d'acquérir par sa nouvelle position.

Un temps magnifique faisait valoir l'héritage à ses yeux ; il ne trouvait plus la maison si mesquine : avec le temps, Sainte-Radegonde s'embellirait, et, en tout cas, l'air pur, la tranquillité et le soleil seraient autant de bienfaits pour sa mère.

De retour à Saint-Symphorien, où demeurait

M. Delorme, notre jeune propriétaire se hâta d'écrire à sa mère l'heureux résultat de son voyage; il lui annonçait en même temps son arrivée prochaine.

CHAPITRE II.

Charles et Cécile accompagnés d'Augustin attendaient le voyageur à la gare. Ce fut une grande joie pour les enfants de se retrouver. Sans qu'il fût besoin de le dire au frère et à la sœur, Maurice avait pris une grande importance : le voyage qu'il venait de faire était un grand voyage ; pour aller à Tours, Maurice avait passé par Paris. Plusieurs heures furent consacrées à l'écouter. Mme Lhallier n'éprouva point de déception en apprenant que le legs de sa cousine était un legs si modeste: un château l'eût fort embarrassée, et peut-être eût-elle été obligée de le vendre. Ce qu'il lui fallait, c'était une retraite où elle pût vivre économiquement.

Cependant toute position a ses difficultés: de

nouveaux obstacles allaient surgir. Comment s'achèverait l'éducation des jeunes gens à la campagne ? Modeste intervint encore une fois, et pria sa maîtresse de ne pas aller plus vite que le chemin de fer. « On verra quand on y sera, » disait la vieille bonne.

Les amis de Mme Lhallier présidèrent aux préparatifs du départ, mais à la joie de quitter le Havre succéda un regret : ce port, dont la vue avait tant de fois navré le cœur de celle qui attendait toujours, lui devenait cher en ce moment.

Le printemps était beau cette année-là : c'était en avril, époque à laquelle la famille montait autrefois à la côte. Les étrangers arrivaient pour voir et admirer ce qu'il fallait quitter sans espoir de retour.

La nouveauté plaît à l'enfance. Charles et Cécile quittèrent tout ce qu'ils avaient aimé avec une indifférence parfaite ; d'ailleurs ils emportaient leurs trésors : perruche, oiseaux des îles et un navire construit par Augustin.

Le voyage s'effectua avec toutes les précautions nécessaires pour la malade ; elle resta deux jours à Tours, pendant que Maurice et Modeste étaient allés tout préparer pour la recevoir.

Si la visite du jeune Lhallier avait produit sensation à Sainte-Radegonde, ce fut bien autre chose lorsqu'une berline de louage, victorieuse de l'é-

troit chemin qui conduit de Saint-Symphorien à Sainte-Radegonde, s'arrêta devant la maison. Cécile, penchée à la portière, produisit la plus heureuse impression sur les closiers, et, quand elle fut descendue, quand on vit ses grands yeux noirs et doux, son visage frais et de bonne humeur, ses cheveux bruns et frisés, tout le monde lui sourit.

Mme Lhallier fit effort pour adresser de bonnes paroles à ceux qui la recevaient avec des marques de respect. Maurice était déjà une ancienne connaissance dont chacun sollicitait la faveur d'un bonjour.

De tous les nouveaux habitants de Sainte-Radegonde celui qui produisit le plus d'effet ce fut Augustin : un nègre était une nouveauté presque inconnue dans le hameau. Les petits paysans se sauvaient, mais pas assez vite pour que Modeste ne pût en attraper un et lui dire : « Mon garçon, son âme est aussi blanche que sa figure est noire. Tu l'aimeras et tout le monde d'ici, car il n'y a pas meilleure créature sous le ciel. »

Le discours de Modeste fut vite connu, et s'il ne persuada pas tous les paysans, il eut au moins l'avantage d'inspirer du respect pour le vieux serviteur de Mme Lhallier.

Modeste et Angustin eurent bientôt établi l'ordre dans la maison. Mme Lhallier occupait, au rez-

de-chaussée, la pièce principale exposée au soleil. Cécile, qui s'attendait à voir de belles allées, fut un peu étonnée de ne trouver que des vignes ; toutefois la petite fille s'en consola aisément et se mit en marche avec Augustin pour faire le tour du clos, visiter les poules et tous les habitants de la basse-cour.

Charles ne prit pas aussi vite son parti d'être réduit à accrocher son navire au lieu de le lancer sur l'eau ; une mouche ne se noierait pas à Sainte-Radegonde. Cette absence d'eau faisait la joie de Modeste : elle pourrait laisser courir Cécile sans crainte d'une catastrophe toujours à redouter avec une petite fille de huit ans, naturellement vive et étourdie.

M. Delorme témoigna à Mme Lhallier le même intérêt qu'il avait témoigné à son fils. Il l'aida de ses conseils ; Charles et Maurice continueraient leurs études au collége de Tours.

Cécile n'avait pas encore commencé les siennes, et toute autorité échouait pour retenir la petite fille à la maison. Coiffée d'un chapeau rond, elle prenait part aux occupations d'Augustin, qui n'avait pas attendu d'ordre pour se faire jardinier ; il vaquait à tous les soins extérieurs du ménage et toujours en compagnie de Cécile. Souvent Modeste les cherchait bien loin et ne ramenait pas sans peine la petite vagabonde qui, aussitôt rentrée,

s'endormait sur le canapé où elle avait consenti à se reposer pour faire plaisir à sa maman.

Six mois n'étaient pas écoulés.

Imaginez, si vous le pouvez, les transports de Cécile lorsque vint la saison des vendanges; Modeste lui avait préparé un costume de circonstance : une jupe de droguet vert comme en portent les paysannes, des sabots aux pieds, un fichu rouge noué sur la tête, des mitaines chaudes; elle avait au bras un panier et tenait dans sa main une serpette. Ainsi armée, la petite vendangeuse accompagnée d'Augustin n'attendait pas que la brume eût disparu pour se mettre à l'œuvre. C'était, au contraire, un grand bonheur de sortir par le brouillard, d'apercevoir le soleil tout rouge et gros comme la lune!

A l'arrivée de Cécile, les vendangeurs retournaient la tête et chacun disait son mot sur la petite sœur.

Quand le panier de Cécile était rempli de beaux raisins, que son nez et ses mains étaient rouges, qu'elle avait mangé le pain glissé dans le panier par Modeste, Augustin la prenait sur son dos et faisait semblant de succomber sous le poids du fardeau. Il arrivait jusqu'à la porte de la salle à manger, précédé par de joyeux éclats de rire.

Cécile courait près de sa mère pour lui montrer

son panier bien rempli, et elle exigeait autant de baisers qu'il y avait de grappes.

Tout le monde espérait, la mère seule avait perdu tout espoir de vivre. Elle regardait tristement ses enfants et les appelait tout bas de pauvres orphelins.

Modeste elle-même trahissait souvent ses inquiétudes par des soupirs.

Cependant cette mère malade était toujours là ; si elle ne pouvait plus s'occuper de ses enfants, ils la voyaient, ils l'embrassaient matin et soir. Au retour du collège, Maurice et Charles racontaient les détails de la journée ; Cécile entrait vingt fois dans la chambre pour se faire caresser et raconter ses joies enfantines.

L'hiver fut rigoureux, et la malade en souffrit beaucoup. Elle dépérissait chaque jour ; tout espoir était perdu....

Maurice était toujours là : on eût dit que le jeune homme voulait mûrir son expérience, s'inspirer du cœur de sa mère pour accomplir les devoirs que la mort allait lui imposer.

Bientôt, on compta les jours, puis les heures.... enfin la pauvre mère expira entourée de ses fils et de ses bons serviteurs.

Mme Delorme emmena Cécile à la campagne pour lui épargner la vue d'un cercueil. L'enfant s'amusa beaucoup, mais elle éprouva une cruelle

Elle regardait tristement ses enfants. (Page 30.)

surprise en ne retrouvant plus sa mère. Elle se jeta tout en pleurs dans les bras de Modeste, comme pour y chercher protection. La robe noire, que lui mit sa bonne, lui faisait peur. Maurice et Charles s'efforçaient de sourire pour la rassurer: cette petite sœur était un trésor qu'ils devaient précieusement garder.

La mort de Mme Lhallier excita la plus vive sympathie.

Les bonnes âmes se sentaient portées à aimer les orphelins.

« Que vont-ils devenir? L'aîné est encore si jeune! Et cette petite fille si gentille! Ça fend le cœur! »

Certaines personnes douées d'un charme particulier, inspirent de l'affection même à ceux qui ignorent leurs qualités. Mme Lhallier était de ce nombre. On aimait à lui rendre visite, à lui porter une primeur, un bouquet. L'incertitude de l'existence de son mari était un mystère qui ajoutait encore à l'intérêt naturel que mérite toute bonne mère de famille. Et puis, Mme Lhallier était charitable: secondée par Modeste, elle avait su, avec un modeste revenu, trouver moyen de faire la part des pauvres.

M. et Mme Delorme entourèrent de soins et d'affection les trois orphelins. Le lendemain de la mort de Mme Lhallier le notaire monta à Sainte-

Radegonde ayant un plan tout fait pour venir en aide aux jeunes gens.

A la vue de M. Delorme, Maurice sentit son cœur soulagé ; il était évident que, le premier entre tous, cet homme généreux devait être l'instrument de la Providence.

M. DELORME.

Maurice, mon cher enfant, je voudrais vous avoir près de moi. Auriez-vous de la répugnance à entrer dans mon étude ?

MAURICE.

Être sous votre toit, monsieur, serait un bonheur inespéré ; mais un pauvre garçon comme moi peut-il croire que le notariat lui fournisse une carrière.

M. DELORME.

Mon ami, en général je regarde devant moi avant de regarder plus loin. Je ne demande pas comment je ferais pour traverser la Loire, si je n'avais pas de bateau. L'essentiel est de vous trouver une position. Vous avez fait de bonnes études, vous êtes laborieux, vous avez de la raison, hélas ! je voudrais que les événements de votre jeunesse ne l'eussent pas rendue si précoce ! Ainsi, mon cher enfant, je ne vois pas d'objection à ce que vous soyez admis dans mon étude. Quant à Charles, j'ai aussi son affaire : laissons-le achever son année scolaire, et, s'il se rend à mes conseils,

il n'hésitera pas à accepter une place dans la fabrique de M. Cartier-Rose, une des maisons les plus honorables de notre ville.

CHARLES.

Ah! monsieur, moi qui voulais être marin, voir les pays où a passé notre pauvre père!

M. DELORME.

Mon garçon, ce désir est un beau rêve de votre imagination : d'abord, vous n'avez fait aucune étude préparatoire pour entrer dans la marine, et de plus vous avez passé l'âge pour l'admission.

CHARLES.

Je brûlerai mon navire!

M. DELORME.

Il faut, au contraire, le garder comme un précieux souvenir de vos généreuses pensées.

Cécile était là pendant ce sérieux entretien, car la pauvre petite ne quittait pas ses frères.

M. Delorme étant parti, Maurice alla tout conter à la fidèle Modeste; celle-ci approuva les offres de M. Delorme, elle encouragea Charles à entrer chez M. Rose.

« C'est une bonne maison, dit-elle. L'hiver qu'il faisait si froid, Mme Cartier, la mère, rencontra un matin une pauvre femme qui grelottait. Que fit-elle, mes enfants? elle regarde à droite, à gauche, la rue était déserte, alors la vénérable femme détache son jupon de laine, le donne à la

pauvre ouvrière et continue tranquillement son chemin. Pour moi, Charles, je serais glorieuse de passer le pas de la porte de cette maison. »

Il fallait bien prendre son parti ; Maurice écouta longtemps Modeste qui avait une entente admirable de l'économie domestique. Il fut décidé qu'il s'en remettrait entièrement à M. Delorme, et qu'il suivrait ses conseils en tout point. Modeste et Augustin travailleraient de leur côté. Quant à Cécile, la vieille nourrice était d'avis de la laisser courir encore un peu, promettant de la faire lire chaque jour, comme le faisait Mme Lhallier, car Modeste savait lire dans tous les livres.

CHAPITRE III.

Le soir de ce même jour, Cécile était couchée; ses frères croyaient qu'elle dormait, et, quoique la porte de la chambre fût ouverte, ils causaient de leurs affaires.

Après avoir repris tout ce qui avait été dit le matin, Maurice ajouta : « Il est impossible, Charles, que notre chère petite sœur reste avec Modeste. Mme Delorme m'a proposé de la faire entrer dans une maison d'éducation, et je suis décidé à accepter; Cécile a près de neuf ans, elle ne sait pas lire, nous rions de son humeur volontaire et capricieuse, mais au fond notre petite sœur est paresseuse, et nous ne pouvons la laisser plus longtemps courir les champs avec Augustin. N'es-tu pas de mon avis?

CHARLES.

Absolument de ton avis ; nous aurions de graves reproches à nous faire plus tard : Cécile serait une paysanne manquée, une demoiselle mal élevée, et, si jamais nous avions le bonheur de revoir notre père, quelle déception n'éprouverait-il pas en retrouvant sa fille si différente de notre chère maman? »

Un léger bruit interrompit la conversation. Charles craignait que Cécile n'eût tout entendu, mais le silence s'étant fait de nouveau, les deux frères causèrent encore pendant un certain temps.

Le lendemain Cécile se leva sans faire fâcher Modeste par ses lenteurs ; elle témoignait même une impatience inaccoutumée pour sortir de la chambre.

Dès qu'elle fut prête, elle alla frapper à la porte de ses frères, et, sur l'invitation d'entrer, la petite fille courut embrasser Maurice occupé à mettre de l'ordre dans des papiers.

MAURICE.

As-tu été voir tes lapins, ma chérie? Ils doivent être de bonne humeur, il fait si beau !

CÉCILE.

Non, mon frère.... Je veux te dire quelque chose.

Maurice la prit sur ses genoux, la regarda tendrement et l'embrassa.

Maurice la prit sur ses genoux. (Page 38.)

MAURICE.

Voyons, qu'as-tu à me dire?

CÉCILE.

Mon frère, je t'en supplie, ne me mets pas en pension.... j'en mourrais.

L'enfant éclata en sanglots et passa ses bras autour du cou de son frère déjà tout attendri de cette scène inattendue.

MAURICE.

Cécile, ma petite sœur chérie, ne pleure pas. Sais-tu ce qu'on fait en pension?

CÉCILE, *sanglotant.*

On n'est plus ici, quand on est en pension.

MAURICE.

Tu crois, peut-être, qu'on travaille du matin au soir, pas du tout ; il y a des petites filles qui jouent ensemble après avoir appris leurs leçons. Tu apprendras la musique comme Blanche Delorme, et puis à danser et à broder. Tu nous feras des pantoufles en tapisserie, et le soir, quand nous rentrerons bien fatigués, Charles et moi, nous serons joliment contents d'avoir de bonnes pantoufles brodées par notre petite sœur!

CÉCILE.

Mon frère, c'est impossible..... maman ne le voudrait pas.. Écoute, j'ai tout entendu hier soir. Je me suis endormie en pleurant. Et ce matin, j'ai beaucoup pensé.

MAURICE.

Qu'as-tu pensé, ma chérie?

CÉCILE.

Je me croyais très-gentille, mon frère; mais c'est bien vrai que je n'aime pas à apprendre à lire; que je voudrais toujours être avec Augustin qui est si bon, si gentil!

Maurice ne put retenir un sourire. L'enfant crut la victoire gagnée, et son visage s'illumina d'une joie soudaine qui eut plus d'influence sur son frère que n'en avaient eu ses larmes.

MAURICE.

Comment veux-tu que des maîtres viennent jusqu'ici te donner des leçons?

CÉCILE.

Il n'y a pas besoin de maître, mon frère; c'est toi qui m'apprendras le soir; je ferai mes devoirs à côté de Modeste. Oh! si tu savais, Maurice, comme j'ai envie d'être sage!

MAURICE.

Je le vois bien. Allons, il faut au moins essayer. Si nous ne pouvons pas continuer....

CÉCILE.

Oh! nous continuerons, mon frère, quel bonheur!

La petite fille essuya ses yeux encore humides, et courut se jeter dans les bras de Modeste en disant : « Il veut bien, ma bonne : je resterai ici! »

M. Delorme, à la grande satisfaction de Maurice, n'insista pas pour que Cécile fût mise en pension. Il avait observé que certains caractères se développent mieux dans la famille qu'au pensionnat. La petite était vive et tendre, elle pressentait peut-être la vérité en disant qu'elle ne pourrait vivre loin de ses frères, de Modeste et du vieux nègre.

A la fin de la semaine Maurice était admis dans l'étude de M. Delorme. Chaque jour, le jeune homme descendait à Saint-Symphorien. Tout d'abord il se fit remarquer par sa modestie, sa bonne tenue et son assiduité; mais c'est à Sainte-Radegonde que doivent se concentrer nos observations pour le moment.

Nous le savons déjà, Cécile avait près de neuf ans, et la lecture était encore pour elle un mystère rempli de difficultés. N'importe, la petite sœur oublieuse et légère jusqu'ici avait reçu une profonde impression de ce qu'elle avait entendu dire sur son compte. Bien pénétrée de l'autorité de Maurice, Cécile ne mettait pas en doute qu'on l'éloignerait de la maison, si la chose devenait nécessaire. L'ardeur, qu'elle montrait dans ses jeux, dans ses entreprises souvent téméraires, s'appliqua à l'étude qu'elle reconnaissait indispensable à son bonheur.

Modeste savait lire, et la vieille bonne qui elle

aussi avait tremblé à la pensée d'une séparation, devint sérieusement maîtresse d'école ; quatre fois par jour elle faisait lire Cécile, exigeant une application soutenue.

Oh ! qu'il en coûtait à l'enfant de rester tranquille ! Si par hasard Augustin passait devant la fenêtre, elle était prête à s'échapper ; mais, au premier mot de Modeste, l'écolière redevenait attentive.

Après trois mois de patience, Cécile eut la gloire de lire, dans un livre neuf apporté par Charles, une histoire entière sans faute, et avec l'ardeur que la chère petite fille mettait à tout ce qu'elle faisait. Ce jour-là Modeste ne méritait guère son nom ! La bonne vieille était radieuse, et se mettait au-dessus du maître qu'il eût fallu payer bien cher pour monter jusqu'à Sainte-Radegonde.

Ce premier succès eut une influence notable sur l'esprit de Cécile, et même sur sa tenue. Elle ne sautait plus si haut, elle voyait partir son vieil ami pour le clos sans songer à le suivre. La robe de la petite sœur s'allongeait, enfin le petit diable était remplacé par une charmante et bonne enfant.

Avec quelle tendresse ses frères l'embrassaient en rentrant le soir ! Ils semblaient dire : elle avait raison, notre toit serait trop triste sans elle. Maurice se fit maître d'écriture : une demi-heure

de la soirée était habituellement consacrée à cette leçon. Cécile ne se faisait pas prier : un cahier, une plume et de l'encre lui donnaient une importance d'autant plus grande que Modeste ne savait pas écrire. Nous n'oserions pas l'affirmer, mais il se pourrait que cette lacune dans l'éducation de Modeste contribuât à l'excessive sévérité de la bonne femme pour les taches d'encre. Il ne faut pas nous en plaindre. Le résultat fut que Cécile faisait des pages sans pâtés, tachait rarement sa robe et ses doigts.

Cécile apprit très-vite à écrire ; son écriture était correcte. « Vois, mon frère, comme tu m'apprends bien ! Oh ! je suis si contente de n'avoir pas un maître à lunettes, comme Blanche Delorme ? Il a l'air bien bon, mais c'est égal ; j'aime mieux apprendre avec toi ! »

La chère enfant ignorait que la tâche de son frère était simplifiée par les heureuses dispositions de l'écolière.

Un cours d'études suivies s'organisa insensiblement. L'histoire sainte, l'histoire ancienne furent successivement racontées à Cécile, qui avait beaucoup de peine à ne pas interrompre le professeur pour placer ses réflexions.

Les récréations n'étaient pas négligées ; elles tenaient une belle place dans le règlement du jour. Cécile avait un petit jardin qu'elle bêchait et arro-

sait elle-même; une famille de lapins blancs prenait une partie de son temps. Elle s'était réservé exclusivement le plaisir de leur cueillir de l'herbe fraîche chaque jour; elle les lâchait aussi quelquefois dans les grandes allées du clos, quitte à se donner beaucoup de peine pour les faire rentrer au logis.

Ces plaisirs champêtres eurent leur utilité: Augustin qui était devenu un excellent jardinier, et qui, comme tous ceux de sa race, connaissait les simples, les récoltait en compagnie de Cécile, à laquelle il racontait toutes les guérisons qu'il avait faites dans son pays. Quand les blés étaient dorés, Augustin et sa petite maîtresse allaient cueillir des bleuets et des coquelicots. La première fois qu'ils firent cette récolte, Cécile fut très-étonnée d'apprendre que ces fleurs figuraient à la pharmacie; elle croyait qu'elles n'étaient bonnes qu'à faire des guirlandes pour mettre dans ses cheveux.

L'ignorance de la jeune fille était une source de joie pour le vieux nègre. Si elle posait le pied sur de la mauve, ou sur quelque autre plante, il s'arrêtait et, prenant un ton doctoral, il lui disait l'usage précieux de ces plantes.

C'est ainsi que Cécile acquit des connaissances dont elle sut plus tard tirer un parti utile pour les pauvres. Placée entre Modeste et Augustin, elle

apprit de bonne heure à faire usage des trésors que la main du Créateur a semés dans nos champs. Quel plaisir c'était pour la chère enfant de porter un cornet de tilleul ou de violette chez la voisine!

Ce n'est pas tout : Cécile assistait à la taille des arbres, aux semailles et suivait les progrès du potager avec un intérêt qui lui valait les naïfs éloges de son serviteur.

L'impression produite par la conversation des deux frères ne s'effaçait pas, et chaque jour Maurice avait le bonheur de constater que ses soins n'étaient pas perdus. Plus d'une fois sans doute, Cécile bâilla pendant l'explication d'une règle de grammaire; mais le professeur savait réveiller l'attention de son élève par les récits de l'histoire : Joseph, Saül, Daniel, étaient les héros favoris de Cécile; plus tard, Annibal et Coriolan devinrent l'objet de son admiration. Ses progrès dépassaient toutes les espérances de Maurice.

Cependant la *petite sœur* grandissait; plus d'une année s'était écoulée et le catéchisme vint s'ajouter aux autres occupations. Sans doute Modeste avait déjà appris à Cécile les premières notions de la religion; la piété et la bonté de la vieille femme étaient un enseignement vivant qui parlait chaque jour au cœur de l'enfant. De plus la foi

du vieux nègre, son ardeur au travail, son dévouement pour la famille, tout cela avait une douce et heureuse influence sur Cécile. Cependant Maurice, toujours fidèle à ses devoirs de frère aîné, décida que sa petite sœur irait à Saint-Symphorien chez les Filles de la Sagesse chercher une instruction plus régulière, circonstance qui aurait l'avantage de la rapprocher d'autres enfants.

Cécile accompagnée d'Augustin descendait donc trois fois par semaine à Saint-Symphorien. Ce chemin, habituellement mauvais, donnait souvent à la petite fille le plaisir de mettre des sabots.

Maurice avait raison ; il est utile aux enfants de voir d'autres enfants ; l'application ne suffit pas, il faut qu'elle soit stimulée par l'exemple, par le désir d'arriver.

Cécile qui était toujours la première à Sainte-Radegonde, fut très-étonnée de prendre rang après plusieurs compagnes qui n'étaient pas des demoiselles : elle regardait, elle écoutait avec surprise, mais bientôt elle conquit la place d'honneur, des bons points et des images ; elle se fit aimer des sœurs charmées de la voir à la tête de la classe.

L'école ne fut pas seulement une occasion de s'instruire, elle procura aussi des joies nouvelles à Cécile : dans la belle saison, le jeudi, on voyait

Augustin survenait pour diriger la balançoire. (Page 51.)

arriver une bande de petites filles en compagnie des sœurs. A la vue des cornettes blanches, Cécile s'élançait vers sa maîtresse, et, après un bonjour tendre et respectueux, elle courait vers ses compagnes sans perdre un instant. On allait dans le clos; une partie de quatre coins, multipliés par quatre, s'établissait aussitôt; quelques chutes sur l'herbe excitaient la gaieté; Augustin survenait pour diriger la balançoire, lui seul avait ce privilége.

Pendant que les enfants prenaient leurs ébats, Modeste préparait un goûter; si le soleil n'était pas trop ardent, on restait au jardin. Il fallait voir la gentille enfant faire les honneurs de la table! Modeste présidait, mais Cécile seule avait le droit de servir les sœurs, de couper le pain, de verser le lait dans les tasses, d'offrir des fruits; elle se croyait une petite reine ces jours-là : elle ne faisait grâce à ses amies d'aucune de ses richesses : son jardin, sa basse-cour, ses canaris, ses lapins, tout était passé en revue et admiré. Quelquefois un panier de fraises était offert aux sœurs par Cécile qui les avait cueillies le matin; et, si la sœur n'osait accepter, Cécile la conduisait au jardin pour lui montrer qu'il y en avait encore beaucoup.

Rendons justice au frère aîné; il avait eu une excellente idée : l'enfant le plus aimable peut de-

venir égoïste, si l'occasion de s'occuper des autres, de donner en même temps qu'il reçoit, ne lui est pas offerte.

CHAPITRE IV.

Les jours passaient; nos orphelins, sans avoir perdu le souvenir du père et de la mère qui leur manquaient, s'établissaient dans la vie : Maurice avait douze cents francs d'appointements; Charles, ayant terminé ses études avec succès, était entré chez M. Cartier-Rose : il occupait une place dans les bureaux. De très-minces appointements lui étaient accordés, mais enfin il avait la satisfaction de mettre chaque mois quelques écus dans la caisse. Cécile grandissait, sa raison dépassait sa taille de beaucoup. Tandis que les sœurs lui enseignaient les vérités de la religion, Modeste et Augustin lui donnaient l'exemple du travail. Ses deux frères avaient conservé la foi mise dans leur cœur par des parents qui l'avaient eux-mêmes.

Tout le monde priait et travaillait dans cette humble demeure.

Un jour solennel entre tous approchait : Cécile allait faire sa première communion. Modeste avait préparé la robe et le voile blancs. L'excellente femme voulait que ce jour-là fût marqué par le souvenir d'un bienfait. Parmi les compagnes de la classe, une petite fille boiteuse s'était placée sous la protection de Cécile, qui, la première fois qu'elle la vit, avait répondu à la sympathie de la pauvre enfant. Manette était devenue l'objet de ses soins. Cécile avait toujours une image à lui donner, et mieux encore elle déposait dans son panier quelques friandises que l'enfant partageait avec sa mère. Manette était humble par nature, et son infirmité avait encore développé ce sentiment. Elle savait que, le jour de sa première communion, elle aurait la robe des pauvres; mais, bien différente des petites filles qui pensent à l'effet de leur toilette, la protégée de Cécile n'avait que des pensées du ciel. Cependant qui n'aime à se voir l'objet d'une attention, à se dire : « on a pensé à moi ? » Ce fut donc une grande joie pour Manette, lorsque Cécile lui annonça que Modeste lui préparait tout ce qu'il lui fallait pour le grand jour. « Tout, tout, disait Cécile ; mes frères te donneront un paroissien. »

Le 3 mai de cette année, la vieille église de

Saint-Symphorien abritait sous ses voûtes les enfants de la première communion. L'église était remplie, car ce jour-là il n'y a pas d'indifférents: les pères et les mères veulent voir leur enfant en habits de fête. Les voisins, les passants entrent aussi, et tous emportent de cette touchante cérémonie une impression profonde.

Manette, la petite boiteuse, était à côté de Cécile; on la désignait comme l'heureuse protégée des Lhallier, et chacun bénissait ses bienfaiteurs. Il est peu de cœurs qui ne compatissent à l'infirmité de l'enfance : c'est la vieillesse au temps des premières joies et des premiers plaisirs.

Cécile se remit à ses études avec une nouvelle ardeur. Elle ne s'endormait plus le soir. Maurice suivait fidèlement le plan qu'il s'était tracé pour l'éducation de sa sœur, et, lorsque ses affaires le privaient de s'en occuper lui-même, il confiait à son frère Charles le soin de le remplacer, mais auparavant il l'instruisait du sujet de la leçon Ainsi les deux frères avaient le bonheur de se partager les soins de l'éducation de Cécile.

La pensée de leur père ne les quittait point; ils voulaient à tout prix le remplacer; ils avaient à ce sujet de longues et touchantes conversations Cette charmante petite sœur n'aurait pas de talents d'agrément. Cette pensée les contristait. Ils auraient tant aimé à voir ses doigts courir sur un

clavier, à l'entendre chanter avec méthode, car Cécile avait une jolie voix. Quel regret de ne pouvoir appliquer la belle mémoire de l'enfant à l'étude des langues, qui déjà faisait partie essentielle d'une éducation soignée, et surtout de ne pouvoir perfectionner et développer le peu d'anglais qu'elle avait appris avec sa mère!

Charles voulait toujours croire que ces lacunes seraient comblées un jour; le retour de son père n'était pas impossible. Le jeune homme avait besoin d'espérer, et plus d'une fois il avait tressailli en voyant un étranger franchir le seuil de la porte.

Les circonstances au milieu desquelles nous vivons agissent à notre insu sur notre caractère et sur notre raison. Sans doute Cécile folâtrait encore dans le clos, embrassait ses lapins blancs avec transport, serinait ses oiseaux avec une patience et un calme risibles, restait en contemplation devant le chardonneret qu'Augustin, dans sa tendresse pour sa jeune maîtresse, avait eu la cruauté de dresser à tirer de l'eau lui-même, s'il voulait boire; tout cela, dis-je, constituait des joies encore très-vives au cœur de Cécile. Cependant on la voyait se promener tranquillement dans le clos et dans le jardin, accordant un intérêt sérieux au potager, aux espaliers et aux fraises. Elle s'était dit, la chère enfant, que le mo-

ment approchait où elle devait se rendre utile à la maison. Souvent cette pensée était rappelée à son esprit par la vue de Modeste, qui, en dépit de ses efforts et de son dévouement, devenait chaque jour moins ingambe. Augustin semblait au contraire prendre de nouvelles forces : il était partout, aux champs, dans le clos; il taillait les arbres à sa manière, et cette manière rendait les arbres féconds. Quand le vieux serviteur voulait attirer l'attention de sa jeune maîtresse, il chantait une chanson nègre, et Cécile arrivait non-seulement pour entendre Augustin, mais aussi pour lui faire plaisir.

A douze ans, une petite fille qui a son père et sa mère est encore l'objet de toutes les complaisances ; on la traite en enfant ; on désire même qu'elle conserve le plus longtemps possible le caractère de son âge. Protégée, gâtée par toute sa famille, cette petite fille n'est point pressée de devenir raisonnable.

Il ne pouvait en être ainsi de notre orpheline : à l'exception des enfants de l'école qui venaient la voir dans la belle saison, Cécile vivait habituellement près d'une vieille servante ; ses frères étaient bien là soir et matin, mais la journée était longue et silencieuse. Dès que la saison le permettait, la petite sœur allait à la rencontre de

Maurice, et comme Charles avait un trajet beaucoup plus long à faire, Maurice et Cécile descendaient quelquefois jusqu'à la Loire pour lui causer une agréable surprise.

Un jour Modeste dit à Cécile :

« Mon enfant, m'est avis que maintenant tu as des choses plus pressées à apprendre que toutes ces batailles où sont morts des gens qui ne reviendront plus en ce monde.

CÉCILE.

Par exemple ! Ma bonne, veux-tu donc que je sois une ignorante ? Et quand papa reviendra, que dira-t-il, si je ne suis pas élevée comme les demoiselles ?

MODESTE.

Ma mignonne, j'entends que tu sois mieux élevée que toutes les demoiselles de Saint-Symphorien et de Tours. Tu en sais déjà plus long que bien des filles majeures sur le jardinage, les vendanges et tout le reste ; ce n'est pas assez : il faut que tu deviennes une bonne maîtresse de maison : il faut... que tu apprennes à coudre... regarde comme ma main est enflée... Et puis, ce n'est pas seulement cela, le premier argent gagné est celui qu'on ne dépense pas. J'ai connu dans mon pays trois sœurs de bonne maison, qui, ayant de très-petits revenus, étaient arrivées à tout fabriquer, robes, linge, chapeaux et om-

brelles; le tapissier ne posait pas un clou dans la maison : Mlle Virginie mettait les rideaux aux fenêtres, recouvrait les fauteuils, faisait les gilets de son frère....

CÉCILE.

Oh! c'est cela, Modeste; je ferai les gilets de Maurice et de Charles! Est-ce difficile, ma bonne?

MODESTE.

Très-difficile. Tu dois comprendre que de pareils talents ne s'acquièrent pas dans un jour; il faut aller tout doucement. Si je ne sais pas la *gramaire*, comme tu appelles, je peux me vanter d'avoir été une bonne ouvrière, et je te rendrai, chère enfant, le service qu'on m'a rendu.

CÉCILE.

Maman serait bien contente, si elle t'entendait, elle qui travaillait si bien!

MODESTE.

Oh! oui, elle en a cousu et brodé des robes pour ses petits enfants, la chère dame! Il fallait la voir tailler avec ses grands ciseaux et préparer de l'ouvrage à sa femme de chambre! On trouvait de tout dans son panier.

CÉCILE.

Je veux avoir un panier à ouvrage, Modeste.

MODESTE.

Tu auras le sien, mon ange; je l'ai serré précieusement, car je sais depuis longtemps que les

années passent vite, et nous voici arrivées au jour où ce cher panier va reparaître. Voyons tes petites mains, Cécile. Ah ! tu seras adroite comme elle ! »

Le soir du même jour, Cécile racontait à Maurice l'entretien qu'elle avait eu avec Modeste. Tout homme sensé aime l'économie et en apprécie les immenses avantages. Maurice approuva donc les projets de sa sœur ; il eut soin toutefois de modérer le zèle de la gentille ouvrière. Il fit un nouveau règlement de l'emploi de la journée. Les études, quoi qu'en dît Modeste, ne devaient point être négligées ; Cécile donnerait à la couture le temps qu'elle eût consacré aux arts d'agrément.

Le lendemain, Charles rapportait à sa sœur un joli dé, un étui et des ciseaux anglais, le tout renfermé dans un coffret en bois jaune orné de pointes d'acier. C'était la première fois qu'un objet de luxe entrait dans la maison. Charles pouvait-il oublier que sa sœur avait douze ans ? Ne fallait-il pas encourager l'aimable enfant dans l'entreprise qu'elle abordait si généreusement ?

Bientôt l'apprentissage commença : Cécile fit de tendres adieux à *sa poupée*, lui *fit entendre raison*, et vint s'asseoir près de Modeste, dont les verres de lunettes furent bientôt obscurcis par

les larmes que la vieille nourrice ne pouvait retenir.

C'était par une douce matinée de printemps ; les lilas, les roses et le réséda du jardin donnaient leur parfum. La cage des canaris et celle du chardonneret étaient accrochées en dehors de la fenêtre ; les oiseaux célébraient à l'envi le retour des beaux jours. Ce concert eût certainement détourné l'attention de toute autre petite fille ; mais la nôtre était assise à côté de Modeste, son doigt était orné d'un dé d'ivoire, elle enfilait son aiguille et, pour la première fois, elle allait essayer son talent de marque. Il ne s'agissait plus de l'A, B, C, sur le canevas, mais bien d'une paire de bas à Augustin.

MODESTE.

Bien marquer ! C'est un talent rare, et je te réponds que toutes les demoiselles qui font des broderies seraient fort embarrassées de marquer leur trousseau ; elles disent ne pas bien voir les fils ; ce sont des contes. Et je veux que tu sois habile en ce genre de travail, comme dans tout le reste.

La respectable bonne n'abusait pas de la patience de Cécile ; elle savait intéresser son élève par des histoires ; on parlait aussi récolte et vendanges, poules et pigeons. Modeste n'oubliait rien.

Quelquefois Cécile donnait un tour plus sérieux à la conversation : la pensée du retour de son père lui était habituelle. Elle parlait peu de sa mère dont elle avait reçu les caresses, son père était l'objet de tous ses rêves. N'accusons pas le cœur de l'enfant, la vue d'un tombeau la remplissait de tristesse; elle avait besoin d'espérance, et tant que la mort de son père n'était pas constatée, Cécile refusait d'y croire.

Les années passaient rapidement : Mme Delorme partageait l'intérêt que portait son mari aux orphelins de Sainte-Radegonde. Plusieurs fois elle avait invité Maurice à venir dîner avec sa sœur. L'âge de Cécile avait toujours été un prétexte pour refuser ces invitations réitérées. Mais Cécile allait entrer dans sa quatorzième année, et, Mme Delorme ayant renouvelé son invitation, il fallut accepter.

Cécile savait déjà nouer sa belle chevelure, lisser ses bandeaux : habituée à une extrême simplicité, elle ne fit aucune réflexion sur sa toilette. Ce ne fut que lorsqu'elle se trouva au milieu d'autres enfants qu'elle s'en aperçut. Elle n'en éprouva pas de confusion, mais seulement de la surprise.

Mme Delorme la combla d'attentions et de caresses. La tendre mère aurait volontiers échangé la robe de sa fille contre celle de Cécile, si cet

échange avait pu donner la fraîcheur et le charme de la physionomie qui manquaient à une fille unique.

Quand plusieurs enfants sont réunis, l'intimité va vite : on ne court pas toujours; les petites filles sont curieuses et bavardes ; elles questionnent leurs nouvelles compagnes. Ce n'était pas sans doute la première fois que les amies de Blanche entendaient prononcer le nom de Cécile, mais ce n'était pas assez. La conversation s'engagea.

LOUISE.

Quel âge avez-vous?

CÉCILE.

Bientôt quatorze ans.

LOUISE.

Moi, j'ai eu treize ans ce matin. Jouez-vous du piano?

CÉCILE.

Non, mademoiselle.

LOUISE.

Oh ! appelez-moi Louise tout bonnement. Vous dessinez alors?

CÉCILE.

Non, Louise.

LOUISE.

Tiens, comme c'est drôle ! moi, je joue du piano et je vais commencer le dessin avec M. Adam. J'apprends l'anglais ; et vous?

CÉCILE.

Lorsque j'étais toute petite, je le savais, mais je l'ai oublié ; je l'apprendrai plus tard.

LAURE.

Moi, j'ai une bonne allemande et l'année prochaine, j'irai à Dresde.

LOUISE.

Vous n'aimez donc ni la musique, ni le dessin?

Cécile n'eut pas le temps de répondre ; Amélie entraîna toute la bande au fond du jardin pour voir un nid de fauvettes, mais un poids étrange pesait sur le cœur de notre petite amie.

Après le goûter, on proposa une contredanse.

BERTHE.

En place, en place, mesdemoiselles, moi je serai le cavalier de Cécile.

Cécile se laissa prendre la main ; Louise était au piano et jouait fort bien un quadrille à la mode. Tout à coup Amélie rompt la symétrie : « C'est ennuyeux les contredanses, j'aime mieux une ronde : au jardin! On étouffe ici! »

Et la bonne Amélie (vous avez deviné son intention) ouvrit la porte de la salle à manger tout en chantant. Les mains s'unirent, la ronde commença avec enthousiasme.

Amélie avait épuisé tout son répertoire sans avoir lassé ses compagnes ; toutes disaient : « encore une, encore une. »

La ronde commença avec enthousiame. (Page 64.)

CÉCILE.

Voulez-vous que je vous chante une ronde que notre vieux nègre m'a apprise quand j'étais petite, et que je chante encore quelquefois pour lui faire plaisir?

La proposition fut accueillie avec transport et Cécile surprit toute l'assemblée par la limpidité et la douceur de sa voix.

Madame Delorme survint, et il fallut recommencer la chanson nègre.

AGATHE.

Quel dommage que vous n'appreniez pas à chanter!

La réflexion d'Agathe se perdit sous le bruit d'un baiser sonore qu'Amélie donnait à Cécile. Les deux enfants étaient amies. Quand Cécile regagna Sainte-Radegonde au bras de son frère, elle lui parla d'Amélie, de l'affection que la jeune fille lui avait témoignée : « Je serais bien heureuse de la voir quelquefois, mon frère! »

MAURICE.

Nous l'inviterons un jour; prends patience, ma chère petite sœur, Dieu nous réserve peut-être quelques joies en ce monde; tu le sais, il n'abandonne pas les orphelins.

« Je le sais, » dit Cécile, en s'appuyant de toutes ses forces sur le bras de son frère, qui la regardait avec tendresse.

Cette journée fut une phase nouvelle dans la vie de Cécile. Le soir quand Modeste fut endormie, elle pleura en toute liberté. Elle entendait toujours les questions de ses compagnes. « Oh! pensait Cécile, Louise et Agathe n'ont pas voulu me faire de peine. Elles ont leurs parents; alors c'est tout simple, ils les élèvent comme tous les autres enfants. Si j'aime la musique! pensait Cécile. Et le dessin! Je n'ai pas osé leur dire que j'ai dessiné mes lapins, et que j'ai fait le portrait d'Augustin. Ma mère qui parlait si bien l'anglais! Voilà ce que c'est que d'avoir été paresseuse! Si j'avais su lire de bonne heure, comme mes frères, maman m'aurait appris l'anglais. »

A l'âge de Cécile, les larmes appellent le sommeil. La chère enfant s'endormit et se réveilla le cœur joyeux.

Un bonheur bien grand lui était réservé, ce jour-là.

CHAPITRE V.

Cécile travaillait dans le jardin, à côté de Modeste, lorsqu'un coup de marteau révéla la présence d'un étranger. Bientôt Augustin apparut conduisant un grand monsieur à moustaches et une jeune fille. A peine avaient-ils fait quelques pas que Cécile courut à leur rencontre.

C'était Amélie.

M. DERMICOURT.

Mademoiselle, je vous amène ma fille qui vous aime beaucoup. Je vous la laisse jusqu'à ce soir, si cela ne vous dérange pas ; j'ai une affaire à Rochecorbon, je reprendrai Amélie en passant

CÉCILE.

Monsieur, vous me faites un bien grand plaisir : je vous remercie de tout mon cœur.

Amélie fut présentée à Modeste qui, en sa qualité de vieille bonne, appliqua deux baisers sur les joues de Mlle Dermicourt.

Cécile allait plier son ouvrage, lorsque sa petite amie l'arrêta.

AMÉLIE.

Est-ce que c'est vous qui faites ce corsage?

CÉCILE.

Mais, certainement!

AMÉLIE.

Que vous êtes adroite! Oh! des points arrière.... des perles! Je voudrais bien savoir coudre : mais c'est si ennuyeux, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Ennuyeux! Pas le moins du monde. Voyez comme on est bien là : je cause avec Modeste tout en travaillant; je regarde le ciel, les fleurs.... je pense....

AMÉLIE.

Vous penserez une autre fois, ma chère : allons courir.

Les voilà parties dans le clos intérieur; Modeste les suit avec attendrissement.

« Cher ange, tu vas donc connaître les joies de ton âge. Qu'elle a l'air bon, cette petite Amélie! Et son père! une figure de brave homme. C'est sans doute un général! »

CÉCILE.

Que vous êtes gentille d'être venue ! Je disais à Modeste qu'il fallait tâcher de faire votre connaissance.

AMÉLIE.

Je vous ai aimée tout de suite : nous sommes du même âge : vous n'avez pas de mère, ni moi non plus....

CÉCILE.

Vous avez votre papa....

AMÉLIE.

Votre père est mort !

CÉCILE.

Nous ne le savons pas : il y a huit ans que nous n'avons entendu parler de lui.

Et, comme Cécile pleurait, Amélie ajouta :

« Ce n'est pas sûr qu'il soit mort, ma petite Cécile. J'ai lu beaucoup d'histoires dans lesquelles reparaissent des personnages qu'on croyait perdus ; et puis il y a encore les naufrages : on est jeté dans une île, on y reste longtemps, et un beau jour un navire passe et vous ramène en France.

CÉCILE.

Dieu veuille que notre histoire finisse comme ça ! Vous avez été bien bonne pour moi l'autre jour chez Mme Delorme.

AMÉLIE.

C'est tout simple : je vous ai vue dans l'em-

barras, alors j'ai changé la conversation. Quand je suis rentrée à la maison, j'ai dit à papa que je serais bien contente de vous avoir pour amie. Alors il m'a répondu : « Tu as raison, ma fille, « nous irons voir Mlle Lhallier. » C'est que mon père est triste souvent; moi, je suis toujours là, et j'ai vu dans ses yeux qu'il était enchanté de me donner une amie. »

Cécile et Amélie s'embrassèrent pour ratifier le contrat.

Amélie ne manqua pas de dire qu son père avait une campagne à Rochecorbon. Un jour, il viendrait chercher Cécile et ses frères pour aller y passer la journée.

Ces premiers instants d'intimité parurent bien courts aux deux jeunes filles, et l'arrivée de M. Dermicourt les surprit. Cependant la séparation fut adoucie par la promesse de se revoir.

Maurice et Charles apprirent avec un véritable plaisir que Cécile avait reçu la visite de M. Dermicourt et de sa fille. Bien souvent les deux frères avaient regretté de voir leur sœur privée de la société des enfants de son âge, car la raison précoce de Cécile n'altérait point en elle la simplicité : elle avait besoin de jouer, de babiller et d'entendre d'autres histoires que celles d'Augustin et de Modeste.

Cependant cette aimable connaissance n'apporta

pas à Cécile toutes les distractions qu'elle s'était promis d'y trouver. M. Dermicourt demeurait à Tours et, s'il lui était facile de venir avec sa fille jusqu'à Sainte-Radegonde, il n'en était pas ainsi pour Cécile dont les devoirs se multipliaient.

Son zèle, joint à une adresse remarquable, lui fournissait déjà l'occasion de se rendre très-utile dans la maison.

La matinée était réservée à l'étude, et l'après-midi Cécile travaillait à l'aiguille. Le panier à ouvrage de sa mère accusait l'importance de la jeune ménagère. Modeste n'était plus obligée de diriger d'aussi près son élève : les cravates, les mouchoirs, le linge à raccommoder, tout passait par les mains de la petite sœur.

Gardons-nous de la plaindre : c'était un moment d'indicible bonheur pour elle, lorsque ayant achevé la tâche de la semaine, elle remettait tout en ordre dans l'armoire de ses frères; elle avait inauguré ses quatorze ans par l'entreprise d'un gilet pour Charles.

Modeste poursuivait son œuvre en s'applaudissant du bon résultat de son gouvernement.

Sainte-Radegonde était un humble séjour où personne ne manquait de rien. Jusqu'ici les récoltes étaient assez bonnes : le champ, le jardin et le pré s'étaient transformés sous la main encore nerveuse d'Augustin; l'abondance régnait dans

la maison : Maurice était arrivé aux appointements de 1500 francs; Charles en touchait huit avec l'espérance d'arriver à mille.

Tout était calme en apparence, mais chacun portait en son cœur une triste pensée : le mot de *conscription* avait été prononcé, et Modeste dut expliquer à Cécile comment tout État est obligé de se constituer une armée. Sans doute Cécile avait vu défiler des régiments, elle n'ignorait pas qu'il y avait une garnison à Tours, que les soldats allaient à la guerre; mais ces choses avaient passé sous ses yeux comme un tableau. Jamais elle n'avait songé qu'un jour Maurice et Charles devraient mettre la main dans l'urne fatale; et sa douleur fut accrue, lorsqu'elle apprit qu'on pouvait se faire remplacer moyennant une certaine somme.

Si la mort de M. Lhallier eût été constatée, le titre d'orphelin aurait pu exempter Maurice. Cécile pleurait, se désolait, espérait encore; puis elle tombait dans des accès de douleur contre lesquels échouait tout raisonnement.

Le grand jour est venu : Maurice embrasse sa sœur, Modeste et Augustin, et il se rend à Tours d'un pas ferme et résolu.

Une heure plus tard, Modeste et Cécile partaient aussi. Il leur eût été impossible de rester dans cette campagne silencieuse et déserte pendant que de si grands intérêts s'agitaient à la ville. Cé-

cile donnait le bras à sa respectable bonne, mesurant son pas sur celui de la vieille servante qui lui avait appris à marcher.

En entrant en ville, elles virent passer une bande de jeunes gens qui se rendaient à la préfecture en chantant, mais leur chant n'était que bruyant. Cécile serrait le bras de Modeste.

CÉCILE.

Ma bonne, allons prier à la cathédrale pour que Dieu ait pitié de nous!

A peine furent-elles entrées dans l'église, que Cécile voulut en sortir. Modeste la conduisit chez son amie; celle ci était absente. Il fallut se contenter d'aller et venir dans les rues, de regarder les magasins. Quelquefois Cécile avait eu de petites fantaisies devant certaines boutiques, en ce moment elle ne désirait rien ; tout lui était également indifférent. Elle n'aurait pas dépensé un sou pour sa propre satisfaction. Oh ! qu'elle voudrait être riche ! Elle ne se contenterait pas alors d'acheter un homme pour son frère, comme disait Modeste, elle voudrait aussi remplacer d'autres frères bien chers à leurs sœurs.

CÉCILE.

C'est affreux, ma bonne, de prendre ainsi les fils et les frères, ils n'ont pas envie de se battre. La guerre ! mais c'est horrible ! pourquoi se tuer,

se casser les bras et les jambes ? Oh ! mon Dieu ! Et puis, il y en a qui ne reviennent pas !

Cécile pleurait, sanglotait. Modeste, qui avait les sentiments de sa chère enfant, ne répondait rien, lorsqu'un jeune sous-lieutenant de cavalerie traversa la rue au trot.

MODESTE.

Vois donc, Cécile, comme ce jeune homme a bon air, comme il se tient bien à cheval. Il n'a jamais fait la guerre, et peut-être ne la fera-t-il jamais. Vois-tu, mon enfant, puisque les hommes se cherchent toujours querelle, il faut absolument être prêt à se défendre ; mais il se peut très-bien que Maurice passe tranquillement son temps en ville, peut-être ici. Et puis enfin, on ne connaît pas encore le sort.

Ces raisonnements calmèrent un peu Cécile ; elle se rendit à l'avis de Modeste, et bientôt elles reprirent le chemin de Sainte-Radegonde. Au moment où elles entraient dans le chemin creux, Augustin parut, courant de toutes ses forces et donnant des signes non équivoques d'une joie poussée jusqu'à l'exaltation. Hors d'haleine et bondissant, il parvint à dire : « Maître pas partir. » A ces mots Cécile courut en toute hâte vers la maison.

MAURICE.

Pauvre petite sœur ; ne pleure plus, je ne partirai pas.

Cécile serrait le bras de Modeste. (Page 75.)

CÉCILE.

Bien sûr?

MAURICE.

Bien sûr.

Et il l'embrassait.

CÉCILE.

Mais pourquoi alors as-tu l'air triste, mon frère?

Maurice rougit, puis il pâlit. Il avait des larmes aux yeux et gardait le silence.

CÉCILE.

Mon frère, tu me trompes!

En ce moment, Modeste survint. La pauvre femme se jeta sur une chaise en disant: « Viens m'embrasser Maurice.

CÉCILE.

Il y a un secret, ma bonne, qu'il ne veut pas nous dire ; vois comme il a l'air triste.

MAURICE.

Je vais vous dire tout : J'ai tiré un mauvais numéro ; M. Delorme me fait remplacer, mais, hélas ! à des conditions bien pénibles.

CÉCILE.

Les conditions nous sont égales ; n'est-ce pas, Modeste? Pourvu que tu ne partes pas, nous ne nous inquiétons de rien. Pourtant dis-nous la vérité.

MAURICE.

Eh bien mes appointements seront réduits

de moitié, jusqu'à ce que M. Delorme se soit remboursé de la somme qu'il va payer pour moi.

CÉCILE.

Et tu es triste? Je ne te comprends pas, mon frère!

MODESTE.

Je le comprends, moi; M. Delorme est un avare qui aurait dû tout payer.

MAURICE.

Silence, Modeste! M. Delorme est notre bienfaiteur, et il le prouve dans cette circonstance plus que dans toute autre.

CÉCILE.

Tu as raison, mon frère, mais il ne faut pas gronder Modeste. Elle dit cela, parce qu'elle a peur que nous n'ayons pas assez d'argent. Pauvre bonne, sois tranquille, Tu sais bien qu'il faut espérer, tu le dis sans cesse.

Une scène attendrissante succéda à ce léger orage: Augustin, admis au conseil des finances, déclara qu'on s'en tirerait tout de même. Jamais les fruits n'avaient été aussi beaux; il irait flâner dans le quartier des Anglais, et ne se gênerait pas pour vendre très-cher aux jeunes et friandes Miss. Et puis Augustin avait remarqué que les choses ne vont jamais aussi mal ni aussi bien qu'on le suppose.

Il se peut que le lecteur partage l'irritation de Modeste contre M. Delorme. Nous souhaitons qu'il change de sentiment.

M. Delorme n'était point un avare, tant s'en faut! Comme tous les homme arrivés à la fortune par un labeur assidu, il voulait que le jeune homme y arrivât par le même chemin. Maurice et sa sœur lui étaient chers, et jamais l'excellent homme n'aurait consenti à jeter l'alarme dans cette petite colonie ; mais il voulait que son protégé se rachetât lui-même ; il voulait que ce grand événement de la conscription restât dans son esprit et lui fît apprécier davantage encore le prix d'un travail honnête et persévérant. Nous avouons au lecteur que nous sommes partisan des idées de M. Delorme.

Maurice reprit bien vite sa sérénité en voyant que la paix était rétablie dans la maison. Quand il apportait soixante francs au lieu de cent vingt, Cécile, loin de se plaindre, éprouvait toujours un sentiment de reconnaissance pour le notaire.

« Ah ! disait la bonne petite, il pourrait bien garder tout, je serais encore contente. »

Et elle sautait au cou de son frère.

CHAPITRE VI.

L'économie, le zèle d'Augustin et une saison favorable aux biens de la terre avaient rendu suffisantes les minces ressources de Sainte-Radegonde. Cécile grandissait, embellissait sans souci de l'avenir. Cette année-là, l'automne était superbe, les vendanges promettaient, et, quoiqu'Augustin portât deux fois par semaine des fruits à la ville, l'abondance régnait sur la table de ses maîtres.

Cécile se promenait avec ses frères, prenant tour à tour leur bras. La joie des jeunes gens se communiquait au cœur de ceux qui les voyaient passer :

« Quel dommage disaient les closiers, si monsieur Maurice était parti ! Il a eu de la chance ! Eh

bien! tant mieux, c'est du bon monde, et nous sommes joliment heureux de les avoir pour maîtres. »

Cécile continuait ses études, Amélie fournissait les livres. La bibliothèque de son père offrait des ressources infinies.

Un jour la petite amie surprit Cécile occupée à dessiner.

AMÉLIE.

Tu dessines?

CÉCILE.

Je fais le portrait de mes lapins.

AMÉLIE.

Voyons; c'est toi qui as fait cela?

CÉCILE.

Sans doute.

AMÉLIE.

Ma chère, il faut que tu aies un maître, tes dispositions sont remarquables.

CÉCILE.

Un maître ! ma bonne Amélie, y songes-tu?

AMÉLIE.

La chose est possible : Mlle Thévenin est la bonté même, ta présence dans son atelier ne lui causera que de la joie..., Pourquoi dis-tu non? Rougirais-tu d'accepter ses conseils?

CÉCILE.

Non, assurément: mais vois-tu, Amélie, si je m'amuse à dessiner, je ne pourrai plus consacrer

« Je fais le portrait de mes lapins. » (Page 84.)

du temps à des études suivies ; aller à la ville ! il faut que je m'occupe du ménage ; Modeste devient vieille....

AMÉLIE.

Ma pauvre amie que je te plains !

CÉCILE.

Tu as tort, je suis très-heureuse. Je pense que j'ai des dispositions pour le dessin, comme en avait ma mère. Le dessin s'apprend à tout âge, dit-on. Eh bien ! un jour viendra peut-être, où nous serons plus à notre aise, alors Maurice et Charles me donneront un maître de dessin. Puisque tu as surpris mon secret, je vais te montrer *mes cartons*, car il y a plus de trois ans que je dessine.

Grande fut l'admiration d'Amélie, lorsqu'elle vit sortir d'un vieux portefeuille des esquisses d'animaux, la maisonnette, le portrait d'Augustin, celui de Modeste. Elle n'en revenait pas, et à la tendresse qu'elle avait pour son amie s'ajouta une sorte d'admiration respectueuse pour celle qui avait acquis un talent sans maître et sans être forcée d'étudier.

Cécile n'avait que de très-heureuses et très-bonnes dispositions. Maurice et Charles en étaient fiers ; si leur chère petite sœur n'était pas musicienne, du moins elle aurait un talent d'agrément. Cette gentille sœur qui acceptait maintenant un

rôle si modeste avec tant de simplicité, pourrait un jour suivre son attrait pour un art charmant que les frères n'hésitaient pas à placer au-dessus de la musique.

Le soir, réunis autour du foyer, s'il arrivait qu'on parlât encore des terreurs qu'avaient causées la conscription, c'était pour rendre grâces à Dieu d'y avoir échappé.

Cécile était aimée de tout le monde. Déjà on s'adressait à elle pour obtenir secours et protection. Bien souvent le marteau retentissait; Augustin se plaignait d'être dérangé sans cesse de son ouvrage; mais, quand il voyait que le visiteur était une petite fille qui venait consulter Mlle Cécile pour sa mère malade, le bon nègre s'adoucissait: la petite fille était introduite, et Augustin restait là, bouche béante, pour entendre parler sa jeune maîtresse. Quelquefois aussi il ajoutait son mot, se croyant, comme tous les nègres, habile à guérir tous les maux.

Bientôt Cécile, accompagnée de Modeste, alla voir les malades du village. Sa présence était déjà un soulagement: le son de sa voix, la fraîcheur de son visage réjouissaient les plus affligés. Dans ses promenades, elle avait remarqué un vieux cordier dont l'ardeur au travail était telle que c'était à peine s'il levait les yeux à l'approche des passants. Un garçon de dix ans tournait la

roue, et une petite fille toujours assise sur un escabeau de bois, restait dans l'immobilité la plus complète. Un jour Cécile s'approche du groupe silencieux.

CÉCILE.

Bonjour, mon brave homme. Vous travaillez toujours?

LE CORDIER.

C'est qu'il faut manger tous les jours, ma belle demoiselle.

CÉCILE.

Ce sont vos enfants?

LE CORDIER.

Oui.

CÉCILE.

Où demeurez-vous?

LE CORDIER.

Dans le rocher de Marmoutier.

CÉCILE.

Vous n'avez pas peur?

LE CORDIER.

On s'abrite comme on peut en ce monde.... Antoine, attention, tu ralentis.

CÉCILE.

C'est votre fils?

LE CORDIER.

Oui, mademoiselle.... il devrait aller à l'école, mais je n'ai personne pour tourner.

CÉCILE.

Et cette petite?

LE CORDIER, *s'arrêtant.*

Oh ! celle-là, je l'aime plus que ma vie.... ma pauvre Madeleine !....

CÉCILE.

Est-elle bien sage?

LE CORDIER.

Trop sage ; elle est sourde-muette.

CÉCILE.

Pauvre petite !

LE CORDIER.

Et si douce et si bonne ! Eh bien ! Il faut que je l'amène ici par tous les temps, à moins qu'elle ne soit malade ; elle n'aime que moi elle a peur de tout le monde.

CÉCILE.

Elle n'aura pas peur de moi, vous allez voir.

Cécile s'assit à côté de l'enfant qui la regarda avec surprise. mais sans témoigner de frayeur. Elle se laissa caresser, toucha les gants de Cécile, prit son parasol, toujours en la regardant, puis elle finit par sourire.

« Voyez, s'écria Cécile, elle m'aime. »

LE CORDIER.

Ah ! dame, les anges, ça se reconnaît même sur la terre.

Cécile promit au cordier de revenir le voir ;

« Voyez, s'écria Cécile, elle m'aime. » (Page 90.)

cette rencontre émut profondément la jeune fille et souleva mille projets dans son imagination : que pourrait-elle faire pour ces pauvres gens pour cette enfant infirme qui n'avait plus de mère?

Elle ne voyait qu'obstacles de tous côtés, et, après beaucoup de réflexions, elle dit à Modeste : « Commençons par acheter des cordes ; les nôtres sont mauvaises, tu l'as dit l'autre jour. »

Cécile allait souvent du côté du cordier; elle portait quelques friandises à sa protégée. Celle-ci battait des mains lorsqu'elle la voyait arriver et forçait son père à suspendre son travail pour regarder celle qu'elle aimait.

Un jour Cécile fut très-surprise de ne pas trouver le bonhomme à sa place. Antoine et la petite étaient absents aussi, qu'était-il arrivé?

Aussitôt des cris viennent frapper son oreille ; elle hâte le pas, et Modeste elle-même essaye de retrouver ses jambes de vingt ans.

Une demi-douzaine de petits garçons faisaient la garde devant la porte d'un toit immonde. C'était de là que partaient les cris. A la vue de Cécile et de sa bonne, les gamins veulent fuir, mais Modeste qui a tout deviné, leur barre le passage, en attrape deux et éprouve la solidité de son parapluie rouge sur le dos des méchants garçons, qui, à leur tour, poussent des cris.

MODESTE.

« Criez, criez, vauriens! Je vous apprendrai moi à opprimer l'innocence. N'avez-vous pas honte! Une pauvre petite créature sans défense! Vous êtes des lâches et des voleurs de pommes. »

Modeste tenait toujours les drôles au collet, et elle ne les lâcha que sur la prière de Cécile, qui jugea plus opportun de délivrer la petite muette. Car c'était bien elle que ces méchants avaient amenée jusque-là. Ils avaient jeté la pauvre enfant dans la fange, et s'amusaient de ses cris.

Dès que Madeleine aperçut ses deux amies, elle leur tendit ses petits bras. Modeste la prit, lui dit les paroles les plus tendres, et comme Cécile l'avertissait que c'était peine perdue : « Non, non, » répondit la vieille femme, « elle sent et elle voit que je l'aime. »

Elles ne tardèrent pas à rencontrer Antoine. L'enfant était tout en pleurs : son père, étant allé porter des cordes à Saint-Symphorien, lui avait confié la garde de Madeleine. Il s'était éloigné pendant environ un quart d'heure, et de méchants garçons avaient profité de son absence pour commettre un acte de cruauté.

CÉCILE.

Antoine, tu dois aimer ta petite sœur plus que si elle était comme les autres enfants. Sois son gardien, son protecteur; Dieu te bénira. Nous garde-

rons le secret de ta désobéissance ; s'il en était autrement, ton père n'aurait plus confiance en toi et ce serait un grand malheur pour vous deux.

Antoine alla jusqu'à Sainte-Radegonde avec ces dames, qui voulaient nettoyer et arranger Madeleine. Cécile trouva dans ses réserves des bas et des vêtements pour l'enfant. A son retour, le cordier verrait sa Madeleine vêtue de neuf, il ne serait pas surpris; déjà il connaissait la bonté de Cécile et de sa vieille servante.

En quittant la maison de Sainte-Radegonde, Antoine prit sa sœur dans ses bras, comme s'il eût craint qu'on ne la lui ravît. Il la caressait et obéissait à tous les désirs de l'enfant.

Madeleine essaya bien de faire comprendre à son père ce qui lui était arrivé, mais le bonhomme était si éloigné de soupçonner la vérité, qu'il prit pour un jeu les gestes de l'enfant.

Cécile dit à Modeste : « Il faut que nous ayons soin de cette pauvre petite; et, lorsqu'elle sera un peu plus grande, je trouverai bien moyen de la faire instruire. »

Modeste approuva ce généreux projet. A partir de ce jour, le cordier et ses enfants devinrent l'objet de la plus tendre sollicitude des habitants de Sainte-Radegonde : « C'est tout de même vrai, disait Modeste, le mal se change souvent en bien. Ces garnements sont cause que Madeleine a des

protecteurs pour la vie. Ah! que je les tapais de bon cœur! Et je recommencerais bien à 1 heure qu'il est. »

Ayant remarqué que les gens de la campagne objectaient mille prétextes pour envoyer leurs enfants régulièrement à l'école, Cécile entreprit de se faire la maîtresse d'école des enfants de ses closiers. Tout n'était pas plaisir avec les mutins, et je ne sais si elle eût pu accomplir sa nouvelle tâche sans l'assistance de Modeste, dont l'attitude rappelait un peu celle du garde champêtre.

L'autorité de Modeste devint d'autant plus nécessaire que le nombre des écoliers s'accrut.

L'hiver, la classe se faisait dans la salle à manger; des châtaignes cuisaient sous la cendre, et devenaient des bons points pour les plus sages.

Dans la belle saison, on allait s'établir sur la pelouse; tout était distraction alors : la mouche aux ailes bleues, le papillon, le brin d'herbe, les nuages dorés; et Cécile devait redoubler de sévérité.

Rien ne développe l'esprit et le cœur comme d'instruire les enfants : Cécile comprenait bien des choses dont elle ne s'était jamais rendu compte. Combien la patience est nécessaire à ceux qui enseignent et de quel prix est l'obéissance!

La douce monotonie du foyer fut troublée.

L'autorité de Modeste... (Page 96.)

Mme Delorme invita Cécile à se réunir à d'autres jeunes personnes de son âge : on danserait.

Le premier mouvement de la jeune fille fut de se réjouir : jamais encore elle n'était allée en soirée; jamais elle n'avait dansé que dans la prairie avec les orphelines de l'ouvroir....

Cet éclat de joie fut comme un éclair qui sillonna le visage de Cécile; bientôt elle devint sérieuse et elle ajouta : « Je suis folle! moi, aller en soirée! D'abord je ne sais pas danser; je saute et voilà tout. Et une robe, et des souliers, et tout le reste.... C'est impossible; n'y pensons plus. Maurice, tu remercieras Mme Delorme d'avoir pensé à moi.

CHARLES.

Petite sœur, tu iras en soirée; j'ai des économies, et elles te sont destinées. Pas de réplique; tu travailles assez, tu gagnes assez d'argent avec tes petites mains pour que tu aies une distraction.

CÉCILE.

Charles, cet argent pourrait être employé plus utilement.

CHARLES.

Ma chère, ta morale ne me fait aucune impression : tu iras chez Mme Delorme. Dès demain, Modeste te conduira à la ville, et vous irez choisir une robe blanche chez Mme Priot.

CÉCILE.

Es-tu de cet avis-là, ma bonne?

MODESTE.

Pardi! j'en pleure de joie. Oh! que vous êtes de bons enfants!

MAURICE.

Moi, je donne les rubans bleus ou roses, comme tu voudras.

CÉCILE.

Que vous êtes gentils, mes frères! Aussi je ne veux pas vous le cacher : je suis très-contente d'aller en soirée, de voir ce qu'on fait dans un salon! Oh! comme je serai fière d'arriver avec vous! »

Le soir même Charles remit trente francs à sa sœur. Je ne doute pas qu'en ce moment le bon garçon ne se crut riche, très-riche.

Le lendemain, Modeste et Cécile se mirent en route. Quel événement! Aller chez Mme Priot, dans le magasin le mieux assorti de Tours! Peut-être Cécile allait-elle rencontrer la femme du Préfet ou Mme la Générale! Elle ne dirait pas *d'écrire* sur le registre; non, elle n'est pas assez riche pour acheter à crédit, mais Modeste tirera de bons écus et payera tranquillement comme une personne qui a le moyen.

Les voici dans la boutique de Mme Priot. Il est de bonne heure, et la marchande leur souhaite la bienvenue; car elles vont l'étrenner et lui porter

bonne chance. Les pièces de mousseline suisse unie ou brochée sont descendues des rayons; Mme Priot détache l'enveloppe, passe la main sous la mousseline et dit en souriant à Cécile : « Mademoiselle, voilà ce qu'il vous faut. » Cécile était de cet avis-là; mais Modeste, en femme expérimentée, vit bien que ce n'était pas leur affaire, et, avant de connaître le prix de cette belle mousseline, elle dit avec une sorte d'ingénuité : « Du temps de votre mère, Cécile, on portait beaucoup de gaze de coton; ça se tient bien.

MADAME PRIOT.

On en porte toujours, et comme vous dites, c'est ce qu'il y aura de mieux pour les quinze ans de mademoiselle. »

Qui n'admirerait la souplesse d'esprit de tout marchand?

La bonne Mme Priot, voyant enfin à qui elle avait affaire, déplia une pièce de gaze de coton avec autant d'enthousiasme qu'elle en avait mis à faire valoir la mousseline suisse, qui coûtait trois fois autant que la gaze.

Confiante en Modeste, Cécile ne fit aucune réflexion. Sa physionomie était radieuse pendant que la marchande mesurait l'étoffe, disant tout haut : « Une, deux, trois, » et jusqu'à huit aunes.

Douze francs sortirent de la bourse : chalandes et marchande se saluèrent cordialement.

De chez Mme Priot on passa chez Mme Najerat pour acheter une ceinture de satin rose. Cette emplette fit encore plus d'impression à Cécile que la première; la couleur rose, c'est le printemps, c'est la jeunesse; les yeux et le cœur sont charmés sans savoir pourquoi. Puis elles allèrent chez M. Chaussepied, le cordonnier à la mode.

Cécile éprouva une douce surprise en voyant son pied dans un joli soulier de satin noir. Il était bien différent de ce qu'il lui avait paru jusqu'alors, dans de gros souliers de Saint-Symphorien ou dans des sabots.

Modeste et Cécile regagnèrent la maison. La robe et la ceinture furent montrées à Augustin, qui s'écria en joignant les mains : « *Oh! petit mamzelle, joli comme cœur avec ça.* »

Si la jeune personne riche qui entre chez une habile couturière sourit à la pensée qu'une jolie toilette va être préparée pour elle, je puis assurer à mes lecteurs que Cécile n'était pas moins heureuse en se disant qu'elle-même allait promener ses grands ciseaux dans cette gaze blanche, que Modeste essayerait la robe et qu'il n'en coûterait pas un sou à ses frères.

CHAPITRE VII.

A en croire Modeste, ce bal était la récompense bien méritée du zèle avec lequel Cécile avait travaillé depuis plusieurs années à des ouvrages vertueux. Modeste entendait par cette expression, qui appartenait à la langue qu'elle s'était faite, tous les ouvrages utiles à la maison, et certes, bon nombre de ceux-là avaient passé par les mains de la gentille enfant.

Voyez-vous Cécile, par une matinée de décembre, qui n'était pas trop sombre, installée près de la fenêtre avec tout son petit bagage? Elle a pris le dé d'or de sa mère. A peine si son aiguille effleure l'ouvrage délicat qu'elle tient dans sa main. Que de pensées agréables occupent son esprit en ce moment! Elle se voit pa-

rée : comme sa robe va bien ! Grâce à Modeste, elle sait faire de belles tresses et des bandeaux irréprochables.

Ce fut un moment solennel que celui où la vieille bonne essaya la robe ; Cécile s'en rapportait à celle qui remplaçait sa mère ; elle se laissait tourner et retourner, acceptant toutes les observations de sa fidèle servante. Trois jours à l'avance la robe était prête ; de temps en temps, la jeune fille ouvrait l'armoire pour jeter un coup d'œil sur cette robe si fraîche, si légère ; la ceinture et les souliers de satin étaient aussi l'objet de son admiration.

Cependant une préoccupation troublait sa joie : le ciel couvert faisait craindre qu'il ne tombât de la neige. Comment ferait-on pour descendre jusqu'à Saint-Symphorien ? Quant à une voiture, il ne fallait pas y songer, tant la difficulté était grande ! et la jeune personne la plus humble ne pouvait vraiment pas arriver en soirée montée sur un âne.

Augustin entendait sa jeune maîtresse manifester ses craintes, et n'y répondait que par des grimaces et des gestes plus excentriques que de coutume. Il affectait une indifférence marquée pour l'évènement qui se préparait. Plus d'une fois, Modeste avait dû l'appeler, le chercher pour lui demander un service. Un jour, elle le trouva ren-

fermé dans le pressoir et elle eut de la peine à l'en faire sortir. Le nègre avait un secret qu'il brûlait peut-être de confier à Modeste ; mais celle-ci, contre son habitude, ne le questionna pas.

Chaque matin, en s'éveillant, Cécile courait à la fenêtre s'assurer du temps.

Le grand jour est arrivé ! Notre chère enfant est plus matinale que de coutume ; elle n'attend pas Modeste pour ouvrir les persiennes ; sa petite main les écarte rapidement ; un cri de douleur lui échappe : la neige a tombé pendant la nuit. Ces arbres blancs, ornés de givre, avaient paru jusqu'ici une décoration ravissante à Cécile. Lorsqu'elle était petite, Augustin la promenait en traîneau ; elle faisait des boules de neige, des glaces aux confitures. En ce moment, tous ces souvenirs sont effacés ; cette neige si pure qui scintille sous les premiers rayons du soleil produit l'effet d'un manteau de deuil sur l'imagination de la jeune fille.

Modeste, Maurice et Charles partageaient son chagrin. Comment faire ? Les pieds de Cécile pouvaient bien, sans doute, être garantis par des chaussures ; mais cette robe légère, comment la préserver, pendant une course difficile et assez longue ?

Tandis qu'on discutait, Augustin tournait ses pouces et se grattait l'oreille.

MAURICE.

Voyons, Augustin, donne tes idées.

AUGUSTIN.

Petit maître, moi pas bon Dieu ; pas empêcher neige de tomber.

CHARLES.

Si tu n'as que cela à dire, ce n'est pas la peine de parler.

AUGUSTIN.

Moi taire.

MODESTE.

C'est pourtant drôle, Augustin, que tu n'aies pas de l'invention pour tirer notre jeune maîtresse d'embarras. Allons, Cécile, ne pleure pas, il te portera plutôt sur ses épaules.

AUGUSTIN.

Petit mamzelle, pas pleurer, pas yeux rouges pour bal, moi. . . . . . .

Il se sauva sans achever sa phrase. Les frères et la sœur déjeûnaient tristement, chacun donnait son avis. Modeste trancha la question : il ne fallait pas chercher midi à quatorze heures : Mme Delorme avait de l'amitié pour Cécile ; elle devait, elle aussi, s'inquiéter des mauvais chemins. Eh bien ! rien n'était plus simple que de mettre la toilette dans un grand panier qu'Augustin porterait sur sa tête, et Modeste irait habiller son enfant chérie chez Mme Delorme.

CÉCILE.

Non, tu n'iras pas courir les chemins à huit heures du soir, tes pauvres jambes s'en ressentiraient. Que veux-tu ? Je serai un peu chiffonnée ; on sait bien que nous n'avons pas de voiture.

Chacun gardait le silence, lorsque des pas d'hommes faisant craquer la neige attirèrent l'attention ; Charles courut à la porte et jeta un joyeux cri de surprise.

CHARLES.

Non, il n'y a pas un être pareil au monde !

Maurice, Cécile et Modeste se précipitèrent vers la porte et virent arriver Augustin et le closier avec une grande chaise à porteur en bois blanc.

Le soleil d'avril n'a pas de plus heureux effets sur la campagne attristée que n'en eut cette machine grossière sur l'humeur des jeunes gens. La porte s'ouvrit, et ce fut une explosion de cris d'admiration et de remercîments.

MODESTE.

Quand je vous disais qu'il nous préparait une surprise !

CÉCILE.

Mon bon Augustin, tu me combles de joie : sans toi, mon plaisir était perdu.

AUGUSTIN.

Petit maîtresse pas chiffonnée, pas mouillée. et danser comme plume !

Le nuage avait disparu. Cette chaise n'avait pas des dimensions ordinaires. La robe de Cécile devait être au large; le vieux nègre entendait que sa petite maîtresse arrivât comme dans un carrosse à deux chevaux.

Maintenant que le secret était dévoilé, Augustin voulut embellir son œuvre, il obtint de Modeste un vieux rideau en perse à ramages, et, sans perdre de temps, il se mit à tapisser l'intérieur de la *voiture*.

Les chemins étaient glissants ; Cécile s'inquiétait un peu du trajet, non pour elle, mais pour ses frères et pour les porteurs.

AUGUSTIN.

Petit mamzelle tranquille, moi arranger chemins.

« Pour le coup, pensait Cécile, c'est pousser un peu trop loin la présomption. »

Elle se trompait. Une heure avant le départ, Augustin, muni de sa lanterne, jetait des cendres de chaque côté du chemin, afin que Maurice et Charles pussent faire bonne escorte à leur gentille sœur.

Il n'y avait point d'armoire à glace à Sainte-Radegonde; un petit miroir de vingt-cinq sous à bordure rouge et bleue servait à Cécile pour faire ses bandeaux les jours de cérémonie. Elle ne put donc juger de l'effet de sa toilette que par l'épanouissement de la physionomie de Modeste. Charles et

Charles jeta un joyeux cri de surprise. (Page 107.)

Maurice la faisaient tourner et retourner, craignant que des yeux scrutateurs ne découvrissent une imperfection. Encore quelques instants, et notre jeune amie va monter dans *sa voiture*.

On frappe à la porte: c'est Augustin qui apporte un bouquet. Ce bouquet est composé des fleurs les plus rares de la saison. Où les a-t-il trouvées? Dans sa serre, car Augustin a toutes les idées d'un riche planteur, et Sainte-Radegonde doit avoir des fleurs en hiver comme en été.

Cécile a disparu : ses frères l'appellent, la cherchent et la trouvent agenouillée devant le portrait de sa mère. Elle rougit, ses yeux sont brillants de larmes. Maurice et Charles déposent un baiser sur son front et l'emmènent en silence.

Modeste l'enveloppe d'une moelleuse pelisse de satin, reste des splendeurs du passé, lui recommande de ne pas boire ayant chaud, et l'aide à s'asseoir sans chiffonner sa robe.

Les voilà partis !

Heureuse et confiante, *la petite sœur* ne s'inquiète pas des cachots ; Maurice et Charles l'escortent de chaque côté de *la voiture*. La lune protége le voyage. Non, jamais Princesse, Ambassadrice ou Reine n'éprouva un pareil contentement dans son carrosse doré et traîné par quatre chevaux.

L'équipage attira l'attention de tous ceux qui virent arriver Cécile : « Tiens, disaient les domes-

tiques, ça n'est pas bête tout de même. Ah! dame, ces nègres, ça vous a des inventions de l'autre monde! »

Cécile sortit fraîche et radieuse de *sa boîte*: tous les regards se portèrent vers elle au moment où elle parut ayant à ses côtés Maurice et Charles.

Mme Delorme s'attendait à voir sa petite protégée bien différente de ce qu'elle était en ce moment. Elle s'était même demandé, dans sa sollicitude, si cette invitation n'était pas une maladresse de sa part; n'importe, elle était sûre de faire oublier à Cécile les souffrances de l'amour-propre froissé en lui témoignant l'affection la plus tendre Cependant elle ne fut pas la seule à remarquer le bon air de Mlle Lhallier, la grâce de son maintien et la fraîcheur de sa toilette.

Quand une jeune personne paraît la première fois dans le monde, tous les regards s'attachent à elle. Pour la sœur de Maurice, il y avait plus qu'un intérêt ordinaire: dès qu'on sut qui elle était, l'intérêt redoubla. Chacun voulait lui parler, la faire causer; elle était l'objet d'une bienveillance générale. Une seule personne ne put se défendre d'éprouver une sorte de déception en voyant l'orpheline de Sainte-Radegonde obtenir tous les suffrages: Mme Delorme avait une fille du même âge que Cécile: Blanche était complétement effacée par la présence de sa campagne.

Maurice et Charles l'escortaient de chaque côté de la voiture.

N'en voulons pas à Mme Delorme, c'est à peine si elle se rend compte du sentiment qu'elle éprouve. Jamais elle ne consentirait à soustraire à la sœur de Maurice un des avantages qu'elle constate. Oh! non, jamais, elle est mère, et voilà tout.

Amélie, l'amie de Cécile, éprouvait un tout autre sentiment; elle était fière, elle affectait de montrer à tout le monde son intimité avec Cécile. Elle trouva le moyen de dire à son amie : « Si tu savais comme je suis contente de te voir si gentille!... »

Un ami de Maurice vint inviter Cécile pour la contredanse, Cécile accepte. Il est convenu qu'Amélie fera partie du même quadrille et qu'elle veillera sur son amie, la dirigera.

Les deux frères ne la virent pas s'engager dans cette nouvelle épreuve sans une certaine crainte. Cécile avait été bien accueillie, mais Maurice et Charles avaient de l'ambition pour leur sœur ; ils attachaient une grande importance à ce premier succès.

Cécile ne se doutait guère de tout cela. Fidèle aux conseils d'Amélie, elle se tira de son rôle avec une grâce qui n'échappa à personne.

Tout passe, et l'heure du départ arriva. Avec quel soin Charles enveloppa sa sœur, cacha sa tête sous un capuchon et enferma ses pieds dans de gros chaussons! Toutes les recommandations de Modeste furent exactement suivies.

Le moment où Cécile monta dans sa chaise fut un moment solennel. Un cercle se forma autour de l'équipage. Augustin se redressait et attendait impassiblement le signal du départ.

Les chemins étaient glissants, le retour s'effectua avec peine. Modeste, qui avait été si ravie de l'invention d'Augustin, l'accusait en ce moment d'avoir exposé sa chère enfant à quelque accident fâcheux. L'excellente fille dormait et tricotait alternativement au coin du feu. Minuit avait sonné depuis longtemps, et les enfants n'arrivaient pas comme ils l'avaient promis. « Seigneur ! disait Modeste, mon père avait raison, les parties de plaisir ne méritent pas leur nom avant d'être finies. »

Il est une heure, Modeste n'y tient plus ; elle prend sa mante et se dirige vers la porte, lorsque le bruit de la grosse clef vient mettre fin à ses angoisses.

Un bon feu attendait les *voyageurs ;* Modeste voulait le récit de cette soirée, et, contre son ordinaire, elle ne pressa pas Cécile de se retirer. Elle était radieuse, faisait des signes d'admiration aux deux frères, et volontiers elle aurait proposé la répétition d'une contredanse pour admirer sa chère enfant une fois de plus.

CHAPITRE VIII.

Quelque raisonnable que soit une jeune personne de quinze ans, elle ne peut échapper aux premières impressions du monde. Cécile avait vu des jeunes filles plus ou moins riches, mais elles étaient sous le regard de leur mère et de leur père. A la fin de chaque contredanse, elles venaient chercher une protection ; de petits mots s'échangeaient entre elles, un baiser était mis sur leur front. Notre jeune amie avait observé tout cela, elle avait souri tristement au bonheur de ses compagnes. Sans doute ses frères étaient des anges gardiens, mais son cœur aspirait à plus d'amour encore.

Elle ne dormit pas, et sans les questions incessantes de Modeste, la journée eût été triste ; mais

il fallut pousser la complaisance jusqu'à exécuter un avant-deux et simuler une *poule* pour satisfaire la naïve curiosité de l'excellente femme.

Peu à peu le calme se fit dans cette jeune imagination : la semaine n'était pas achevée que déjà Cécile avait repris gaiement ses occupations ordinaires. D'ailleurs, les forces de la vieille servante diminuaient, et il n'était pas rare que Cécile suppléât Modeste dans certaines occupations de ménage qui, jusque-là, lui avaient été interdites.

Amélie avait recueilli précieusement les louanges données à son amie. « Maintenant, lui dit-elle, il ne tiendra qu'à toi de t'amuser ; on t'a trouvée très-bien, et je suis sûre qu'on t'invitera à Tours.

CÉCILE.

Amélie écoute-moi : je n'accepterai pas les invitations qu'on voudra bien me faire. Chez Mme Delorme, c'est différent : elle est notre bienfaitrice. C'est bon pour une fois, mais je ne suis pas destinée à aller dans le monde ; ma place est ici.

AMÉLIE.

Ne te fâche pas, ma petite Cécile ; écoute : j'ai une pension pour ma toilette. La couturière en absorbe une bonne partie, mais je veux apprendre à faire mes robes, alors j'aurai trop d'argent et.... nous aurons des robes, des ceintures pareilles ; nous serons comme deux sœurs. Veux-tu ? Oh ! je serai si heureuse!

CÉCILE.

Ce que tu viens de dire vaut mieux que toutes les robes et toutes les soirées. Jamais je ne l'oublierai ; mais vois-tu, Amélie, aller dans le monde sans sa mère ou sans son père, c'est trop triste. Au milieu des joies du bal, je me suis sentie orpheline. C'est singulier, n'est-ce pas ? avoir des idées noires en dansant !

AMÉLIE.

Allons, je ne veux pas voir de larmes dans tes yeux. Ton père reviendra bientôt, et tu n'auras plus de tristes pensées, montre-moi tes dessins.

Cécile allait se rendre au désir de son amie, lorsqu'une vieille femme vint lui demander des conseils pour son mari qui avait la fièvre. La figure de la jeune fille prit une expression de gravité inconnue d'Amélie ; elle fit ses recommandations et alla dans sa pharmacie chercher des médicaments en expliquant bien à la bonne femme l'usage qu'elle devait en faire.

Cécile grandissait chaque jour dans l'esprit d'Amélie. Parfois la conversation des deux amies prenait un tour sérieux, mais on les voyait encore courir dans le clos, s'amuser de tout et se dire adieu sans souci du lendemain.

Le nuage qui avait troublé la paix de Sainte-Radegonde était passé. La vie s'écoulait paisible-

ment. La *petite sœur* rendait mille services à ses frères ; ses talents contribuaient aussi à l'embellissement de la maison. Par ses soins, des rideaux neufs ornaient les fenêtres, les bras de certains vieux fauteuils étaient recouverts. Modeste disait que Cécile était une fée, et qu'elle était plus riche que des demoiselles à cent mille francs de dot, à qui il en faut six mille pour leur toillette, quand elles sont mariées.

Dès le mois de février de cette année-là, des pluies continuelles avaient désolé la campagne ; la Loire s'élevait à une hauteur inquiétante, tout faisait craindre l'inondation. Il ne se passait pas de jour sans qu'Augustin descendît jusqu'à la levée pour constater la crue des eaux. Par sa position, Sainte-Radegonde est à l'abri de l'inondation : mais l'inquiétude de ses habitants n'en était pas moins vive.

Cécile accompagnée de Maurice, alla se mêler à la foule des spectateurs. Ce fleuve, à l'eau trouble, semblait menaçant dans son cours. Les îles qui forment de gracieuses corbeilles pendant la belle saison avaient disparu. La jeune fille avait peur. Elle regagna tristement la maison.

D'heure en heure, les autorités constataient l'imminence du danger. La nuit qui succéda à cette journée fut encore plus terrible ; des feux et des torches brillaient de toutes parts. Per-

sonne ne dormait, les enfants seuls ignoraient le danger qui les menaçait jusque dans leur berceau.

Tout à coup des cris d'alarme se font entendre : Au secours ! Il faut frayer un passage au fleuve impétueux ! On bat la générale. Les ouvriers, armés de pioches, de pelles arrivent de toutes parts, et, pendant que les femmes quittent la maison emportant les enfants stupéfaits au milieu de cette scène horrible, trois mille hommes creusent un lit aux eaux ; ils travaillent sans relâche. Augustin est là, et nul ne montre plus d'adresse et de courage que lui. Il donne ses avis et soutient l'ardeur de ses camarades par l'exemple.

Après huit heures de travail, on s'est rendu maître des eaux. La ville est sauvée ! Des cris de joie remplissent l'air. Ces cris ont retenti jusqu'à Sainte-Radegonde ; mais il est difficile de distinguer quel sentiment les provoque. Il est jour, Modeste et Cécile constatent avec effroi qu'elles sont seules à la maison. Les deux femmes descendent ; bientôt elle reconnaissent l'impossibilité d'avancer. Placées sur une petite éminence, elles sont témoins d'un spectacle affreux. La ville est sauvée, mais combien de villages ont été traversés, submergés par le fleuve. Des meubles, des bestiaux noyés, sont emportés par le courant ; le foin, la paille, tous les trésors du riche fermier et du pau-

vre paysan nagent à la surface des eaux. Ça et là on voit des barques montées par des hommes courageux qui tentent de secourir des infortunés, captifs dans leur demeure ; l'air retentit de cris de détresse, Cécile et Modeste sont glacées de terreur. Tout à coup apparaît une petite barque portant une jeune femme ; un enfant dort sur son sein, un petit garçon de cinq ans se cramponne après elle ; ils poussent des cris qui émeuvent la foule. La compassion se communique à tous les cœurs : « Sauvez-les ! sauvez-les ! » Et comment les sauver ! La frêle barque est le jouet des eaux. Leur perte est infaillible.

Pendant que chacun délibère sur les moyens à prendre pour sauver ces infortunés, un homme fend la foule et se précipite dans le fleuve. Cet homme, c'est Augustin, le vieux nègre de Sainte-Radegonde. « Folie ! folie ! » crie-t-on de toutes parts. Un brigadier cherche à l'arracher à une mort certaine. Augustin lui échappe. On le voit paraître et disparaître. Il arrive près de la barque après des efforts inouïs ; il la saisit, s'y attelle et nage avec une agilité dont aucun des spectateurs n'avait l'idée. Véritable habitant des eaux, il triomphe de tous les obstacles ; on dirait un souffleur de mer ; il n'est pas jusqu'à la figure du nègre qui ne donne à cette scène un aspect merveilleux. La lutte dure encore : tout à coup Au-

« Une barque! une barque! » (Page 125.)

gustin se redresse et crie d'une voix qui retentit sur le rivage : « Une barque ! une barque ! »

Personne n'y songeait ; mais à cet appel, trois hommes se présentent ; ils montent dans la barque et, malgré les cris et les prières de leurs femmes, ils affrontent le danger.

Augustin a senti ses forces décroître : il n'est plus jeune ; il y a longtemps qu'il descendait ainsi le Mississipi, conduisant son premier maître à travers mille écueils. Son sang-froid est le même ; mais non pas sa vigueur. Il veut à tout prix sauver cette jeune mère et ses enfants. On dirait qu'il a communiqué son courage et son adresse à ceux qui arrivent. Les trois mariniers se montrent dignes de jouer un rôle dans le drame héroïque auquel ils ont voulu prendre part. Pendant une heure entière la lutte fut terrible ; mais Augustin est parvenu par un dernier effort à jeter dans la grande barque la mère et l'enfant. Sa tâche, devenue plus facile, n'était pourtant point achevée ; Augustin, à bout de forces, ému, étourdi, se laissa tomber dans la barque privé de tout sentiment.

Le vieux nègre devint à son tour l'objet de l'intérêt général : « Il est mort ! disait-on ; quel malheur ! un homme si bon ! la ressource du pays ! »

Des cris d'enthousiasme, des applaudissements, accueillirent la barque au bord de la berge. C'était à qui emmènerait chez soi la jeune mère et

ses enfants. Augustin, d'ailleurs, n'était point mort, il y eut dans la foule comme un frémissement lorsque le nègre ouvrit les yeux.

Tous ceux qui ont conservé leurs habitations reçoivent les malheureux inondés; le feu brille dans la cheminée, la table est couverte, il y a place pour tous au foyer.

J'entends le lecteur me demander où sont Cécile et Modeste. Ignorent-elles le dévouement d'Augustin et les dangers qu'il a courus?

Dès que Modeste eut entendu les cris de détresse de la foule, la brave femme avait prévu plus ou moins la scène que nous venons de décrire. Augustin lui avait raconté maintes fois ses excursions sur les fleuves d'Amérique. Elle connaissait le dévouement et l'énergie de cet homme infatigable. La douce voix de Cécile avait été impuissante à le retenir pendant la nuit; il avait voulu travailler, comme tant d'autres, à sauver la ville.

En voyant la profonde impression que causaient à sa jeune maîtresse la vue du fleuve et les cris de détresse des malheureux inondés, Modeste avait feint de ne pouvoir supporter plus longtemps un semblable spectacle. Elles avaient donc regagné Sainte-Radegonde. La bonne femme s'attendait à quelque malheur; pour elle la ville n'était qu'à moitié sauvée si Augustin était perdu.

Modeste et Cécile s'occupaient en silence, lorsqu'un vigoureux coup de marteau les fit tressaillir. En un clin d'œil Modeste fut à la porte et vit, avec plus d'effroi que de surprise, Augustin porté par ses amis les closiers.

Le vieux nègre grelottait, ses dents claquaient et, malgré cela, il s'efforçait de sourire pour rassurer Modeste. Ce sourire était affreux.

Dequoy et Bonnier racontèrent, en dépit des signes de mécontentement d'Augustin, tout ce qui était arrivé. Cécile fut bientôt près de son vieux serviteur. On le mit dans la chambre de réserve; le médecin fut appelé, il donna des paroles d'espérance.

Cécile allait donc rendre à Augustin une petite part du dévouement qu'il lui avait prodigué si généreusement et depuis tant d'années. Il fallait la voir arranger délicatement l'oreiller sur lequel reposait la tête du vieux nègre, lui présenter une tasse, l'encourager à boire, et, au besoin, essayer de le soutenir dans ses bras encore trop faibles pour ce fardeau.

Augustin, si humble, se laissait soigner comme un seigneur, et c'était pour ses garde-malades le symptôme le plus effrayant; mais la vie n'était pas atteinte dans cette nature vigoureuse et, trois jours plus tard, Cécile et sa vieille bonne eurent le bonheur de se quereller avec le malade.

AUGUSTIN.

Petit mamzell, moi pas bien dans lit-là

CÉCILE.

Vraiment ! et pourquoi, je te prie?

AUGUSTIN.

Trop grand, trop mou; moi pas aimer ça.

CÉCILE.

Eh bien ! tu y resteras tout de même. Tu dois m'obéir.

AUGUSTIN.

Oh ! toujours moi obéir à petit maîtresse.

CÉCILE.

Tu ne te jetteras plus à l'eau pour sauver les autres; tu ne travailleras plus au clos; tu vivras de tes rentes.

AUGUSTIN.

Que c'est rentes, petit mamzell?

CÉCILE.

Tu ne travailleras plus du tout.

A ces mots, la figure d'Augustin prit une telle expression de fureur et d'indignation, que Cécile en fut effrayée; elle appela Modeste au secours.

AUGUSTIN.

Moi pas travailler, moi mourir ! moi pas monsieur, entendez-vous ? Moi, toujours travailler pour petit maîtresse.

A la suite de cette scène inattendue, Augustin eut un redoublement de fièvre assez fort pour que le médecin intervînt de nouveau. Il recommanda

Cécile fut bientôt près de son vieux serviteur. (Page 127.)

d'éviter tout ce qui pouvait exciter l'impatience du vieillard, de ne le contrarier en rien.

En peu de jours Augustin était rétabli, quoique faible.

Cécile usait de ruse pour le retenir à la maison : ses oiseaux avaient besoin d'une cage neuve ; les fleurs de la jardinière étaient fanées, il fallait les renouveler. Quelquefois même c'était un plat d'Amérique qu'elle désirait pour le dîner. Toutes ces fantaisies exigeaient la présence du vieux serviteur à la maison.

Si nos lecteurs nous reprochaient de donner trop d'importance à la convalescence de ce pauvre nègre, nous les prierions de se rappeler que cet homme avait été le protecteur de l'enfance de Cécile, qu'elle lui devait tous ses petits bonheurs, et qu'enfin il était comme l'ombre d'un père et d'une mère dont l'absence se faisait toujours sentir.

Le moment où une catastrophe bouleverse un pays n'est peut-être pas le plus terrible. On ne voit que le danger, il faut y échapper. Les forces grandissent sous le coup de la nécessité ; la compassion et la charité sont dans tous les cœurs ; mais la misère qui suit le désastre trouve le courage de ceux qui souffrent, et la générosité de ceux qui soulagent également épuisés.

Huit heures d'un travail assidu ont sauvé la ville de Tours ; mais la campagne est inondée, ses

habitants sont errants ; ils demandent du pain ; heureux si en ce moment ils n'ont pas à se reprocher, en remontant vers le passé, la dureté de leur cœur !

Avec quel empressement Cécile accueille ces malheureux ! Les enfants sont le premier objet de ses soins. Toutes les bourses se vident et Augustin va enfin reprendre ses fonctions de majordome. Il descend au faubourg pour faire des provisions de bouche ; il apporte des sabots et des bas et tout ce qu'il peut se procurer avec les modiques fonds dont il dispose.

De retour au logis, il a bientôt organisé des lits de paille et de foin dans le pressoir. Le grenier d'abondance pourvoira aux besoins de chaque jour !

Je n'ose assurer pourtant qu'un ou deux soupirs ne lui aient échappé en voyant disparaître la récolte amassée.

Cécile est partout ; elle parle peu et écoute beaucoup. Ces pauvres gens ont tant à raconter ! Que d'histoires navrantes, déchirantes : parents noyés, récoltes perdues, troupeaux emportés !

Cécile ne savait dire qu'une chose : « Espérez, mes amis ; le ciel aura pitié de vous ! » Rien n'était plus touchant que de la voir, aidée de Modeste, servir le repas à ses hôtes. Tous les regards étaient tournés vers elle ; on la bénissait, on l'appelait un ange sur la terre.

Le soir de cette grande et solennelle journée où tant de pauvres avaient franchi la porte de Sainte-Radegonde, la jeune fille, émue jusqu'aux larmes, dit à Modeste :

« Oh! ma bonne, si nous étions riches comme autrefois! »

MODESTE.

Mon enfant, la bonté de ton cœur nous a faits riches aujourd'hui. Ne désire rien de plus. Si la fortune nous revient d'Amérique, nous ne lui ferons pas l'impolitesse de la laisser à la porte; mais franchement, Cécile, je ne me suis pas aperçue de son absence aujourd'hui.

Cependant les réfugiés obtinrent, chacun à leur tour, des secours moins précaires que ceux qu'ils avaient reçus à Sainte-Radegonde.

Peu à peu la maisonnette se vida. Ce n'était que larmes de reconnaissance et promesses de ne jamais oublier l'hospitalité de Mlle Cécile.

Le calme se rétablit : Augustin retrouva encore des forces pour mettre tout en bon ordre. Le soleil éclaira la campagne inondée, et l'espérance revint au cœur. Le vent d'est contribua à sécher le sol détrempé. Le mois de mai fut magnifique.

Cécile revit les fleurs, le clos et la prairie avec un nouveau plaisir.

CHAPITRE IX.

Si Mme Delorme n'avait pu se défendre d'un secret mouvement de jalousie en voyant entrer Cécile dans son salon, elle lui rendait justice cependant, et se le disait bien bas. Blanche était loin de donner à son cœur de mère toutes les joies qu'elle en attendait.

Il y a des familles où le bonheur semble régner : la fortune et la santé en sont le gage. Pourquoi donc le père et la mère sont-ils tristes? Pourquoi ont-ils des entretiens prolongés? Pourquoi ne connaissent-ils plus le bienfait du sommeil?

C'est que dans cette maison il y a un enfant qui cause mille soucis à ses parents; c'est que la tendresse d'une mère, l'autorité d'un père sont méconnues.

Blanche était fille unique, entourée de caresses et de soins exagérés; dès le bas âge, elle était une enfant terrible, et, plus tard, elle devint un véritable tyran. Indocile, égoïste et par-dessus tout paresseuse, elle n'écoutait personne. On avait essayé de l'éducation commune sans plus de succès. M. et Mme Delorme avaient su se faire aimer des habitants de Saint-Symphorien, et, si quelqu'un parlait d'eux, de leur fortune et de leur jolie maison, on ajoutait aussitôt : « Ils n'en sont pas plus heureux : leur fille fait leur tourment. »

A peu de jours de la petite réunion qui avait eu lieu chez le notaire, et où Cécile s'était montrée si aimable, une scène affreuse s'était passée entre Blanche et sa mère. Après mille projets dont le succès paraissait fort douteux, Mme Delorme dit à son mari : « Cécile est peut-être destinée, par sa raison et sa bonté, à nous rendre un service que personne n'a pu nous rendre jusqu'ici. Ne pourrions-nous pas l'attirer chez nous? »

M. DELORME.

Elle n'acceptera que rarement nos invitations, ma chère, vous n'avez pas idée des occupations de cette enfant! Déjà elle serait en état de tenir une maison comme la nôtre. Je ne sais comment elle parvient à faire son éducation en même temps qu'elle se livre aux soins les plus vulgaires de son intérieur. Et puis je t'avoue, ma chère femme,

que je craindrais de troubler la tranquillité de ces pauvres orphelins : leur bonheur est un peu mon œuvre.

Mme Delorme n'insista pas davantage, mais une mère ne renonce pas aisément à l'espérance d'être utile à son enfant. Elle attendit, se disant qu'un jour ou l'autre une occasion favorable se présenterait.

Cécile et ses frères rendaient, de temps à autre, visite à Mme Delorme; mais jamais encore celle-ci n'avait songé à monter jusqu'à Sainte-Radegonde. Quelquefois son mari dirigeait ses pas de ce côté, et c'était grande fête de le voir arriver.

Un beau jour, Mme Delorme se demanda pourquoi elle manquait de politesse envers les jeunes Lhallier.

Nous nous chargeons de faire la réponse : « On se gêne peu avec ses inférieurs. »

Cependant n'était-ce pas un moyen tout naturel de mettre Blanche en relation avec Cécile? « Ah! pensait la pauvre mère, je donnerais la moitié de la dot de ma fille à Mlle Lhallier, s'il était possible qu'à son tour elle lui donnât quelques-unes de ses bonnes qualités. »

Un jour, Blanche consentit à accompagner sa mère; tout ce qui l'éloignait de la maison lui plaisait : elle était sûre de ne trouver ni plumes, ni encre dans les chemins.

La toilette la plus simple eût été de bon goût, mais il fallut céder pour prévenir l'orage, et Blanche mit, pour la première fois, une robe très-élégante, sans souci des nuages dont le ciel était chargé.

Mme Delorme et sa fille trouvèrent Cécile fort occupée : une lessive était étendue, et il fallait se hâter de la rentrer.

La jeune ménagère fut d'abord contrariée en voyant entrer des personnes dont la visite était si inattendue : mais aussitôt elle se rappela le respect qu'elle devait à Mme Delorme, et, nullement embarrassée de sa toilette de circonstance, elle s'avança avec le plus gracieux sourire.

MADAME DELORME.

Nous vous dérangeons, Cécile?

CÉCILE.

Vous me surprenez agréablement, madame ; mais vous n'ignorez pas l'importance d'une lessive. Toutefois, entrons au salon.

MADAME DELORME.

Si vous le permettez, je vous aiderai. Cela me rappellera le temps où j'habitais Rochecorbon. Plus d'une fois j'ai pris part à ce travail avec ma mère.

CÉCILE.

J'accepte, madame. Et Blanche sera-t-elle de la partie? Voyez comme j'ai de belles couleurs. Il n'y a rien de pareil pour la santé.

« Nous vous dérangeons. Cécile? (Page 150.)

Blanche hésitait, lorsque Cécile, sans attendre sa réponse, lui mit dans la main une belle nappe. « Tirez, tirez ferme ! »

L'expédient devint un jeu du goût de Blanche, et la mère eut la satisfaction de voir son indolente enfant s'intéresser à une occupation si opposée à ses habitudes.

Modeste levait les épaules et pensait tout haut que ce jeu-là allait compromettre une lessive incomparable. Cécile, toujours soumise à sa bonne, feignit cette fois de ne point entendre les observations de Modeste.

Le tact parfait dont était douée la jeune ménagère, l'avertit cependant de ne pas prolonger l'épreuve : elle invita Mme Delorme à visiter son clos, elle cueillit ses plus belles fleurs et les offrit à Blanche, qui parut peu surprise d'inspirer un pareil sacrifice.

Les lapins, les oiseaux et tout ce qui ornait la maison excitaient l'admiration et l'envie de l'enfant gâtée. Bien persuadée de la supériorité que lui donnait la position de ses parents, Blanche demanda à Cécile un chardonneret, précisément celui qu'Augustin avait élevé, apprivoisé et exercé à tirer de l'eau.

CÉCILE.

Je voudrais bien vous faire ce plaisir, Blanche ; mais Augustin aurait trop de chagrin de perdre

son oiseau de prédilection : choisissez-en un autre.

BLANCHE.

Je n'en veux pas d'autre.

Mme Delorme rougit et crut devoir excuser l'indiscrétion de sa fille ; ce qui lui valut une réponse fort irrespectueuse.

Cécile regarda Blanche avec une telle expression de surprise, que la jeune fille rougit à son tour et détourna la tête.

Un liseron bleu avait enroulé sa tige autour d'un cep de vigne ; Blanche le voit, s'élance pour le cueillir, sa robe s'accroche aux échalas, elle va toujours, arrache le liseron avec violence et laisse un lambeau de sa robe au cep de vigne.

CÉCILE.

Quel dommage? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous désiriez cette gentille clochette, Blanche? Voyez, ma robe de toile ne craint rien ; elle en voit bien d'autres vraiment!

BLANCHE.

Qu'est-ce que ça fait! maman est riche.

MADAME DELORME.

Nous pouvons ne pas l'être toujours, ma fille.

BLANCHE.

Ce sont des contes : papa va encore acheter une campagne.

Malgré toutes les sottises de Blanche, Mme De-

lorme n'était pas trop mécontente de cette première visite, et ce fut avec un sentiment de profonde reconnaissance qu'elle embrassa Cécile sur les deux joues. Blanche se contenta de présenter sa mine fâchée.

Elle était de mauvaise humeur; elle s'en prenait aux chemins, aux cailloux, au soleil couchant qui l'inondait de lumière et se chargeait de montrer aux passants le désastre survenu dans sa toilette.

« C'est bien fait! » disaient les repasseuses de Saint-Symphorien, qui avaient critiqué son élégance. Posant un instant le fer, elles se mirent sur la porte et riaient assez haut pour que les oreilles de Blanche en fussent blessées.

La visite de Mme Delorme et de sa fille fit peu de plaisir à Modeste : « Pourvu qu'il ne leur prenne pas fantaisie de venir mettre tout sens dessus dessous ici! »

CÉCILE.

Tu m'étonnes, Modeste! as-tu oublié que nous devons tout à M. et à Mme Delorme? Sans eux, mes frères n'auraient pas de position.

MODESTE.

Je n'oublie rien; mais c'est justement parce qu'ils vous ont rendu service, qu'ils devraient se montrer discrets.

CÉCILE.

Ma reconnaissance doublerait, s'ils me mettaient

à même de les obliger. Blanche fait beaucoup de peine à ses parents; qui sait?...

MODESTE.

Au fait, tu n'as pas tort Tu changerais des pierres en *miches;* cependant je ne consentirai pas à ce que tu lui donnes tes oiseaux et tes plus belles fleurs.

CÉCILE.

Mes oiseaux et mes fleurs, ne sont-ils plus à moi?

MODESTE.

Tu es un ange : viens que je t'embrasse.

Blanche n'avait témoigné ni plaisir, ni regret de sa visite à Sainte-Radegonde. Un jour, au moment où la petite paresseuse allait prendre sa leçon de grammaire, elle manifesta le désir d'accompagner son père dans une course. Il fallait passer devant la maison de Cécile, et M. Delorme lui dirait bonjour. Le maître fut congédié, et Blanche partit avec son père.

Au moment où ils entrèrent, Cécile était assise devant une table; une carte d'Amérique l'aidait à faire une lecture qui paraissait l'intéresser vivement.

M. DELORME.

Voulez-vous de Blanche, chère Cécile? Elle m'a témoigné le désir de rester près de vous pendant que j'irai faire une visite d'affaires un peu plus loin.

CÉCILE.

C'est une très-bonne pensée. A la campagne on a du temps pour tout. Je lirai plus tard; nous allons nous asseoir sous la tente; je travaillerai. Peut-être Blanche a-t-elle apporté son ouvrage?

M. Delorme ne voulut pas entendre la réponse négative de Blanche, il s'éloigna.

Cécile prit sa corbeille et s'établit sous la tente. Les oiseaux et les fleurs faisaient de ce modeste abri un endroit délicieux. La jeune ménagère prit de grands ciseaux, étala une pièce de toile jaune et tailla des tabliers pour Modeste.

BLANCHE.

Quels grands ciseaux! Moi, je n'ai que des ciseaux *monstres*.

CÉCILE.

Quand vous serez maîtresse de maison, vous aurez de grands ciseaux comme les miens. Voyez, comme ils coupent bien.

BLANCHE.

Oui, ça m'amuse. Je voudrais bien couper un peu.

CÉCILE.

C'est impossible. Je ne puis compromettre ma toile pour votre amusement, ma chère.

Blanche ne fit aucune réflexion; elle s'empara de la corbeille, tourna et retourna tous les objets qu'elle contenait, sans que Cécile en fût émue;

celle-ci répondit poliment à toutes les questions que suscitait la vue de tous ces objets.

BLANCHE.

A la maison, c'est ma bonne qui coud.

CÉCILE.

Moi, ma bonne est vieille, et je la remplace le plus possible.

BLANCHE.

Vous travaillez beaucoup ?

CÉCILE.

Toute la journée, mais à différentes choses; quand vous êtes arrivée, j'étudiais ma Géographie; ce matin, c'était le calcul, et ce soir, Maurice me donnera une leçon de français.

BLANCHE.

J'ai manqué ma leçon aujourd'hui pour venir ici.

CÉCILE.

Vous avez eu tort!

BLANCHE.

M. Lemoine m'ennuie.

CÉCILE.

C'est un homme fort respectable; toutes ses élèves l'aiment. De plus, elles font beaucoup de progrès avec lui.

BLANCHE.

Vous êtes bien heureuse, Cécile!...

CÉCILE.

Parce que je coupe de la toile avec mes grands ciseaux?

BLANCHE.

Non : parce que vous êtes votre maîtresse ; personne ne vous contrarie.

CÉCILE.

Que voulez-vous dire, Blanche?

BLANCHE.

Mais je veux dire que vous ne faites que ce qui vous plaît.

Cécile suspendit son travail et, arrêtant sur la jeune fille des yeux pleins de compassion : « Blanche, c'est vous qui êtes heureuse ; vous avez votre père et votre mère ! Chaque jour vous les embrassez et vous recevez leurs caresses. Ils ne pensent qu'à vous, ne vivent que pour vous. Oh ! je me souviens du bonheur que j'éprouvais en sautant sur les genoux de ma pauvre mère ! Il me semble entendre le son de sa voix. Quand j'avais fait quelque petite désobéissance, elle me grondait doucement et me pardonnait ensuite. Lorsque je m'éloignais, elle me cherchait, me ramenait et n'était heureuse qu'en me voyant près d'elle. Vous ne savez pas, ma pauvre Blanche, comme on est malheureuse d'être orpheline ! Et encore, moi, j'ai des frères ! Ne dites à personne ce que vous m'avez dit : on croirait que vous n'aimez pas vos parents.

BLANCHE.

J'aime papa et maman..... mais ils me contrarient toujours.

CÉCILE.

Ils sont obligés de le faire ; tous les parents doivent corriger leurs enfants, les instruire. Oh ! si j'avais mon père et ma mère, jamais je ne leur ferais de peine ; mon bonheur serait de les rendre heureux. Je crois que je serais parfaite. Je pense cela très-souvent, et peut-être que cette pensée m'aide à me corriger de mes défauts.

Blanche en avait assez ; Cécile s'en aperçut et lui offrit de goûter. L'offre fut acceptée.

BLANCHE.

Quelle bonne galette !

CÉCILE.

Ne suis-je pas bon pâtissier ?

BLANCHE.

C'est vous qui avez fait cette galette ?

CÉCILE.

Certainement.

BLANCHE.

Oh ! que je voudrais en faire une petite !

CÉCILE.

Si vous travaillez bien cette semaine, je vous avertirai du jour où l'on boulangera. Mais, pour cela, il faut que M. Lemoine soit content.

BLANCHE.

C'est bien difficile de le contenter !

M. Delorme arrivait en ce moment, et il remarqua bien vite l'animation de Blanche qui, tout en mordant dans la galette, lui fit part de ses projets. Le père ému de reconnaissance pour Cécile allait se retirer, lorsque celle-ci lui demanda d'attendre quelques instants encore. Bientôt Augustin parut, il avait l'air de très-mauvaise humeur, et tenait à la main un superbe bouquet qu'il remit à sa jeune maîtresse.

BLANCHE.

C'est pour moi ?

CÉCILE.

Non ! c'est pour madame votre mère. Je vous charge de le lui offrir de ma part.

Lorsque Modeste fut seule avec Cécile, elle lui demanda d'un ton aigre si elle comptait faire sa société habituelle de Blanche

CÉCILE.

J'espère que je serai assez heureuse pour qu'elle se plaise avec moi.

MODESTE.

Ce ne sera pas malin ! Mais ça ne m'arrange guère, moi, qu'elle vienne mettre tout en l'air ici ; et puis, je suis sûre que ces visites-là t'ennuieront fièrement.

CÉCILE.

Tu te trompes, ma bonne ; je serai contente de faire plaisir à M. et à Mme Delorme, qui sont si bons pour Maurice,

MODESTE.

Maurice leur donne de l'agrément et cette petite fille-là est fort déplaisante !...

CÉCILE.

Elle changera, surtout si tu es bonne pour elle.

MODESTE.

Oh ! je ne m'en mêlerai certes pas !

Cependant le ton de Modeste s'était radouci.

Sainte-Radegonde devint le but habituel des promenades de Blanche et l'heureuse influence de cette intimité ne tarda pas à se faire sentir. Parfois Amélie se trouvait là, et, partageant les bons sentiments de Cécile, elle s'efforçait d'alléger sa tâche.

La maison du notaire était un peu plus calme, et, lorsqu'un orage menaçait de compromettre la sénérité de l'atmosphère, un prétexte était bien vite trouvé pour monter jusqu'à Sainte-Radegonde.

Peu à peu Blanche prêta l'oreille aux sages avis de Cécile ; son exemple surtout agissait sur l'humeur indisciplinée de la jeune fille. Les parents, les maîtres et les domestiques commençaient à constater cet heureux changement, et tous l'attribuaient à Mlle Lhallier.

Une bien triste circonstance mit Cécile à même d'apprécier les droits qu'elle avait acquis à la reconnaissance de Mme Delorme. Charles, ayant peut-être travaillé au-dessus de ses forces, tomba malade, et, en quelques jours, la vie du jeune homme fut en danger.

O Dieu ! Quel trouble jette la maladie dans une famille !

A la douce monotonie d'une modeste existence succède l'inquiétude. Le bon ordre de la maison disparaît : il faut tant de choses !

Modeste et Cécile soignaient le malade ; Augustin descendait au faubourg chercher les médicaments qu'il aurait bien voulu remplacer par d'autres de sa façon. Vainement Modeste cherchait à éloigner la pauvre Cécile de la chambre de son frère ; la tendresse de la sœur développait l'intelligence de la jeune fille. Si elle n'avait pas l'expérience de Modeste, elle était plus ingénieuse encore à soulager le malade. Légère et silencieuse on la voyait aller et venir, exécuter les ordres du médecin. La nuit même, elle dormait dans la chambre de Charles, assurée qu'Augustin l'éveillerait au moindre signe de danger.

Pendant trois semaines le jeune homme fut entre la vie et la mort. Mme Delorme et son mari ne manquèrent par un seul jour de monter à Sainte-Radegonde. Cette circonstance leur permit d'ap-

précier encore une fois le mérite de Cécile : rien ne manquait dans cette maison si pauvre en apparence, et ils purent constater avec étonnement combien il faut peu aux gens sensés pour vivre dans l'aisance.

Le moment de la convalescence arriva. Charles, enveloppé dans une robe de chambre, œuvre de Modeste, avait de belles et bonnes pantoufles brodées par Cécile. Bientôt le malade fit quelques pas dans le jardin, et Mme Delorme eut enfin la douce satisfaction d'offrir sa voiture à ses jeunes amis.

Cécile ne put dissimuler sa joie en montant dans une calèche attelée de deux chevaux. Charles était assis à côté de Mme Delorme, Cécile et Blanche sur le devant de la voiture.

« Que c'est agréable ! » pensait la bonne petite sœur, « et comme ces promenades vont faire du bien à Charles ! »

Blanche était fière que sa mère fût l'occasion d'une semblable distraction pour son amie ; et nous ne saurions lui en vouloir d'éprouver ce sentiment.

Modeste se tenait sur la porte pour voir rentrer les promeneurs. Augustin qui avait vu son maître riche, paraissait humilié de l'emprunt de cette voiture ; il évitait d'être là pour abaisser le marche-pied.

Blanche parlait beaucoup moins d'elle. Un jour, voyant Cécile préparer une potion pour Charles,

elle lui dit : « Si j'avais un frère, je le soignerais bien aussi, moi ! »

CÉCILE.

Je n'en doute pas, vous avez bon cœur; mais, puisque vous n'avez pas de frère, Blanche, il faut soigner les parents que la Providence vous a conservés.

CHAPITRE X.

Le lecteur aime Cécile, il l'a vue grandir avec intérêt, il s'est associé à ses joies et à ses peines, mais il n'a pas oublié le père dont la place reste vide au foyer. Peut-être même nous en veut-il de ne l'avoir point encore instruit des événements qui l'ont enlevé à sa famille.

Les mauvaises nouvelles que M. Lhallier avait données à sa femme étaient encore au-dessous de la vérité. La maison de commerce était absolument ruinée; il fallait recommencer et consentir à s'expatrier encore pendant de longues années.

Nous n'essayerons pas de dire ce qui se passe dans le cœur d'un homme, lorsqu'une catastrophe semblable vient lui ravir le fruit d'un long travail. Il est cependant des hommes que le mal-

heur ne peut abattre et qu'une noble espérance soutient encore après l'épreuve : tel était le père de Cécile.

Il fallait abandonner l'établissement de Calcutta, se remettre à l'œuvre, accepter un emploi, travailler aux conditions les plus pénibles ; mais toutes les tentatives échouèrent. Quel parti prendre ? Retourner en France ? Renoncer au sol fertile qui donne la fortune à tant d'autres ?

M. Lhallier était dans cette cruelle incertitude, lorsqu'un Hollandais, témoin silencieux du zèle et de l'intelligence du Français, lui proposa de le suivre à Java où il avait plusieurs plantations. M. Lhallier accepte sans hésiter ; ils partent, et, après un voyage long et périlleux, ils arrivent à Java.

Cette île est d'une fertilité extraordinaire ; et ce n'était point une illusion de croire qu'on pouvait arriver promptement à réparer des pertes considérables. Cette conviction adoucit la pensée de l'exil : M. Lhallier supportera ce climat dévorant sans se plaindre. Il s'empresse de donner à sa femme les détails de sa nouvelle position. La correspondance est régulière. Une lettre de France fait oublier, pendant quelques heures, au mari et au père le poids accablant du jour.

Quatre années se sont écoulées ; les plantations sont en plein rapport, et l'espoir de revoir bientôt

la patrie s'accroît chaque jour. Cependant les lettres du Havre deviennent de plus en plus rares. Il y a une lacune dans la correspondance, puis enfin les lettres manquent tout à fait.

Nous avons vu que M. Lhallier n'était pas seul à souffrir de ce silence et qu'une douleur profonde se faisait sentir au cœur de l'épouse et de la mère. Qu'était-il donc arrivé ?

Le planteur hollandais avait déjà amassé une fortune considérable; mais cet homme était insatiable d'or. Il n'avait jamais connu les doux épanchements de la famille ; une seule pensée, un seul désir l'occupaient : être riche, immensément riche !

Il était la terreur de ses esclaves ; la moindre infraction au règlement, la plus petite perte de temps était cruellement punie. Or, l'intelligence et la probité de M. Lhallier n'avaient point échappé au regard scrutateur de cet avare; ce Français ruiné pouvait être un instrument précieux pour servir une passion insatiable. Il faut donc qu'il retienne, même au prix d'un crime détestable, M. Lhallier.

Il organise l'espionnage, se rend maître des lettres qui partent et de celles qui arrivent. A chaque courrier de France, le perfide étalait, devant le malheureux père, ses lettres personnelles et disait de l'air le plus compatissant : « rien pour vous, mon cher ; c'est étrange ! c'est affreux ! » Il poussait l'hy-

pocrisie jusqu'à feindre d'envoyer des courriers extraordinaires à Batavia.

Les mois, puis enfin les années s'écoulèrent sans apporter de changement dans cette cruelle situation. On se demande comment une semblable intrigue peut exister longtemps sans être découverte.

Les affaires se multipliaient, l'intérêt grossissait. M. Lhallier se disait au commencement de chaque année : « C'est la dernière... si j'ai perdu, « comme je ne puis en douter, tous les êtres que je « chéris, du moins je trouverai leur tombeau ; j'en- « tendrai prononcer leur nom par quelque ami « fidèle ; je respirerai l'air de la patrie... » Puis, une lueur d'espérance éclairait son front : peut-être les retrouverait-il, et alors il ne les quitterait plus.

L'avare planteur, incapable de comprendre les sentiments d'un noble cœur, n'était pourtant pas tranquille. Il surveillait de près son homme ; chaque fois qu'il pressentait la possibilité d'un départ, il multipliait les obstacles, grossissait les intérêts du capital.

Une pauvre négresse infirme, abandonnée de son maître, recevait souvent la visite de M. Lhallier qui apportait quelque soulagement à ses souffrances. Cette femme, poussée par la reconnaissance, lui dit un jour :

O blanc ! regarde bien partout, et tu verras choses plus noires que figure à moi ! »

« O blanc! regarde bien partout. » (Page 158.)

M. Lhallier ne put obtenir un mot de plus, et ce fut en vain qu'il chercha à pénétrer ce mystère. Six mois étaient à peine écoulés, lorsque le cruel Hollandais fut pris d'une fièvre particulière au pays, et en peu de jours le mal fit de tels progrès que tout espoir de guérison était perdu. Cette nouvelle n'excita aucun regret : les esclaves de l'avare n'étaient pas ses serviteurs.

M. Lhallier ne quittait plus la chambre du mourant. Il remarqua que chaque fois qu'il lui adressait une parole d'encouragement ou de sympathie, il entrait dans une sorte de convulsion.

Un soir, le dernier de sa vie, le riche planteur fit sortir tout le monde de sa chambre et retint seulement son associé. Il lui fit signe d'approcher et, d'une voix sinistre, il lui dit : « Je vais mou-« rir et laisser mes richesses !.... Je souffre hor-« riblement... peut-être serai-je moins malheu-« reux, quand je vous aurai tout avoué ! Promettez-« moi votre pardon. »

Tout homme aurait pu croire que ces paroles venaient du délire; mais M. Lhallier frissonna en les entendant; il pâlit; il était oppressé. Ce fut d'une voix mal assurée qu'il promit le pardon demandé, et, baissant la tête, il écouta.

« Ouvre ce coffre de fer, toutes tes lettres, celles de ta femme et de tes enfants y sont renfermées; je n'en ai pas d'autres. La crainte de

te voir abandonner mes plantations m'a poussé à commettre ce crime. Je vis encore!... Venge-toi, si tu le veux.... écoute, écoute : .... tes intérêts n'ont pas été négligés. J'ai eu soin de faire valoir les sommes que j'ai retenues.... Je t'ai fait une belle part ... Il y a dans ce coffre cinq cent mille roupies. »

» Eh bien ! tiendras-tu ta promesse? Me pardonnes-tu? »

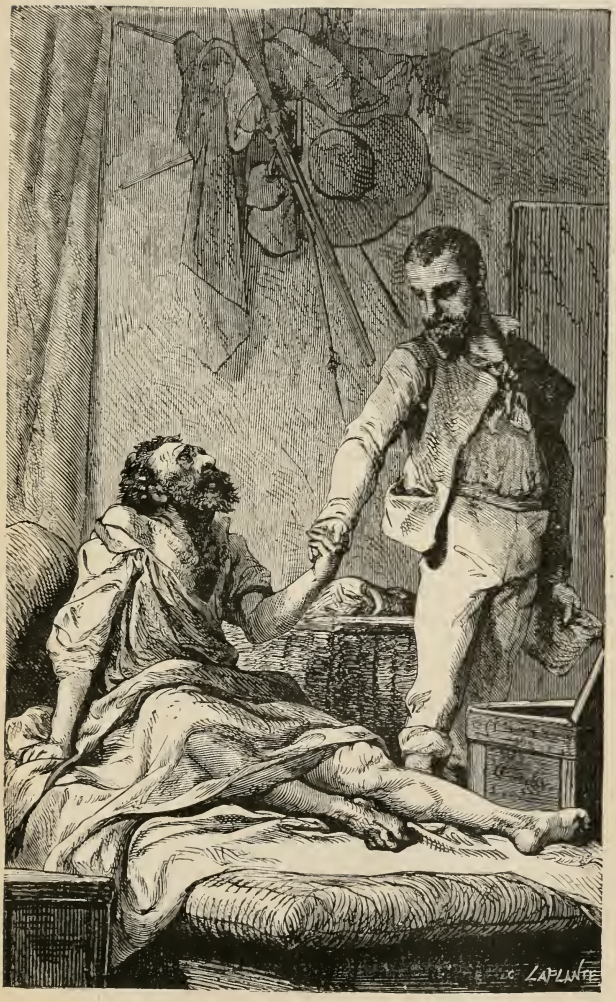
Accablé par cette odieuse révélation, M. Lhallier gardait le silence.

Incapable de lire dans cette âme généreuse, le moribond se croit menacé, il se dresse sur son séant et s'écrie d'une voix terrible : « Pardonne, pardonne-moi, je vais mourir ! »

M. Lhallier s'approche du misérable qui sanglotait. « Je te pardonne au nom du Dieu qui protége les orphelins. »

Le mourant dit : « Merci ! » et il ne donna plus aucun signe d'agitation : le plus méchant homme ne peut échapper à sa conscience.

Le planteur avait disparu. M. Lhallier aurait pu conserver une partie de la propriété ; mais il ne respirait plus sous ce ciel brûlant ; d'ailleurs la vue de tout ce qui avait servi d'instrument à sa fortune lui faisait horreur. Il s'arracha aux larmes et aux prières de ceux qu'il avait traités avec justice et indulgence. Un mois était à peine écoulé, et déjà



« Je te pardonne! » (Page 162.)

le père de Cécile, de Maurice et de Charles était à bord d'un bâtiment de la compagnie occidentale.

Que le voyage sera long !

M. Lhallier pourrait du moins se distraire en accordant son intérêt aux divers sites qui vont passer sous ses yeux ; mais non, une seule pensée remplit son cœur et son esprit : la France ! ! ! Que lui donnera cette terre chérie ?

Il ne l'ignore plus, sa femme, sa chère Caroline est morte ; que sont devenus ses enfants ? Ont-ils suivi leur mère au tombeau ? Et s'ils vivent, ne sont-ils pas réduits à la misère ? Puis, passant de la crainte à l'espérance, il lui semblait voir Maurice et Charles devenus de grands et beaux garçons. Et sa petite Cécile ? Il l'avait laissée sur les genoux de sa mère, il lui semblait encore entendre son bavardage anglo-français ; il sentait ses petites mains caresser son visage, mettre le désordre dans sa chevelure. Bientôt l'enfant faisait place à une jeune fille qui ressemblait à sa mère ; et le père attendri par ses souvenirs et ses espérances, versait de douces larmes.

Arrivés à Malacca, quelques passagers (M. Lhallier était de ce nombre) descendent à terre pour visiter l'église de Sainte-Marie du Mont où vit encore le souvenir de saint François-Xavier.

On stationne deux ou trois jours à Ceylan ; l'aspect de cette île est enchanteur. Peu importe !

M. Lhallier ne daigne pas assister à la pêche aux perles. Il ne montera pas, non plus, sur le pic d'Adam pour voir la trace d'un pied que l'on prétend être celui d'Adam même.

Cependant suivons notre voyageur : de Ceylan, il arrive à Aden, qui n'est, à vrai dire, qu'une ruine où les Anglais se sont magnifiquement fortifiés. Il entre dans la mer Rouge, longe les côtes d'Arabie. Enfin on s'embarque pour une dernière fois à Alexandrie : la Méditerranée ! c'est la patrie du Français ! Bientôt on touchera au port ! Notre-Dame de la Garde apparaît dans le lointain ; les marins la saluent avee enthousiasme, et leur foi naïve se communique à tous les cœurs.

Un jour, M. Lhallier viendra avec ses enfants s'agenouiller dans ce sanctuaire; mais aujourd'hui il n'a plus la force de prolonger une si cruelle absence. Il prend le chemin de fer. La rapidité du trajet ne peut satisfaire son impatience Il ne parle à personne, si ce n'est au conducteur qu'il questionne sans cesse.

M. Lhallier est à Paris ! Tous les souvenirs qu'il avait conservés de cette ville, n'existent plus ! Il part pour le Havre.

A mesure qu'on approche, l'impatience du voyageur s'apaise. Il ne sait plus s'il est content d'être arrivé; sa marche est lente, embarrassée ; il faut cependant avancer : il va frapper à la porte d'un

ami. Il reconnaît les serviteurs de M. Dumont, mais eux ne le reconnaissent pas : ses cheveux ont blanchi, son teint est basané, et des rides profondes ont changé l'expression de sa physionomie.

M. Lhallier se nomme, et des cris de joie retentissent dans toute la maison. M. Dumont se jette dans les bras de son ami, ne reconnaissant que le son de sa voix. Il fallut bien, sans tarder, répondre aux questions du voyageur.

M. LHALLIER.

Mes enfants ! mes enfants !

M. DUMONT.

Vos enfants sont vivants, charmants, vous les trouverez bien établis, dans une petite propriété en Touraine, laissée par Mme Lemay à votre chère Caroline.

Il n'existe pas encore d'administration en mesure de servir les hommes sur l'heure même, soit que la joie ou la douleur motive leur impatience. M. Lhallier passa donc quelques heures au milieu de ses amis. Que de questions ! de marques de sympathie ! Avec quelle indignation fut écouté le récit du crime dont M. Lhallier et sa famille étaient victimes ! En vingt-quatre heures la France entière connut cette exécrable histoire, et M. Lhallier devint l'objet de l'intérêt général.

Avant de quitter le Havre, le négociant échangea contre de l'argent français ces roupies, dont la vue lui rappelait tant de malheurs.

Les adieux sont faits, M. Lhallier reprend la voie ferrée pour se rendre à Tours. Son attitude n'est pas ordinaire; les voyageurs désœuvrés cherchent en vain à pénétrer les sentiments de l'étranger absorbé dans ses réflexions.

A Tours, M. Lhallier se procure un guide pour le conduire à Sainte-Radegonde; il refuse une voiture, et la mince dépense qu'il fait à l'hôtel du Faisan donne une médiocre idée de sa fortune. Il ne l'ignore pas et ne s'en inquiète guère. Il avait besoin de marcher, de voir la campagne encore belle, car on était en septembre; il voulait respirer l'air que respiraient ses enfants bien-aimés. L'étranger suivit le guide en silence, quelquefois il s'arrêtait pour dominer son émotion. Il regardait de tous côtés et semblait dire : « Comme je vais aimer ce pays-là! »

Suivant le désir qu'en avait exprimé le voyageur, le guide avait pris le chemin le plus court, et bientôt ils allaient être à Sainte-Radegonde.

Un guide n'est pas seulement un homme qui marche, c'est un homme qui parle :

« Monsieur n'est pas du pays? ça se voit. S'il le désire, je le promènerai partout.

M. LHALLIER.

Merci, mon brave homme; je compte me reposer quelque temps à Sainte-Radegonde.

LE GUIDE.

Au fait, monsieur a l'air bien fatigué!

M. LHALLIER.

Connaissez-vous Sainte-Radegonde?

LE GUIDE.

Du temps de Mme Lemay, j'y suis allé bien des fois. Mais, depuis que c'est de la jeunesse qui habite la maison, je n'y suis pas retourné. Et puis avec leur nègre qui travaille comme dix et qui sait tout, il n'y a rien à gagner par là. »

M. Lhallier frémit à ce nom de nègre, et il continua :

« Connaissez-vous les nouveaux propriétaires?

LE GUIDE.

J'ai rencontré plusieurs fois M. Charles, le plus jeune, parce qu'il est employé à la maison Cartier-Rose.

M. LHALLIER.

Et la jeune personne?

LE GUIDE.

Non, monsieur. On dit qu'elle est charmante et bonne comme tous les anges du paradis.... mais voici la porte. Faut-il vous attendre?

M. LHALLIER.

Merci, mon brave homme; n'allez pas plus loin. »

Et en disant ces mots, il mit une pièce de 20 francs dans la main du guide, qui s'excusa de n'avoir pas de monnaie.

M. LHALLIER.

C'est pour vous, mon ami, laissez-moi.

Le guide se fit répéter trois fois l'ordre qui lui avait été donné si clairement. Il s'éloigna enfin, persuadé qu'il avait eu la chance du *tomber* sur un *mylord Anglais*.

M. Lhallier est à quelques pas de la porte qu'il va bientôt franchir pour retrouver ses enfants. Il hésite, il s'arrête ... Une petite paysanne sort de la maison; il lui fait signe de laisser la porte ouverte. Alors il s'avance, hésite encore. Personne ne l'observe.

Une tente, rapportée de Calcutta, est placée devant la maison, et fait comme une pièce ajoutée à la maisonnette. Cécile arrose les fleurs qui en font l'ornement et elle ne se laisse distraire de cette occupation que pour regarder ses oiseaux qui lui chantent la bienvenue.

Il était à peine neuf heures du matin, et pourtant la toilette de Cécile ne manquait pas d'une certaine recherche : Modeste lui avait conseillé de profiter de cette belle journée de septembre pour mettre encore une fois sa robe de percale rose. Un tablier de ménagère préservait la robe sans nuire à l'élégance de la taille de Cécile ; ses che-

veux lissés et nattés étaient relevés en couronne.

M. Lhallier resta longtemps en contemplation devant ce tableau. Il disait tout bas : « Ma fille! ma fille! » sans oser avancer. Cependant il fallait bien se faire connaître, dire à cette enfant : « Je suis ton père. »

Il avance sans précaution. Au bruit de ses pas, Cécile tourne la tête, demeure immobile et le sourire sur les lèvres, elle salue l'inconnu.

M. Lhallier est près d'elle, toujours silencieux ; une larme s'échappe de ses yeux, Cécile s'écrie : « Mon père ! »

Ils sont dans les bras l'un de l'autre. M. Lhallier est prêt à défaillir.

Aux cris de Cécile, Modeste et Augustin arrivent et tombent aux genoux de leur maître. L'heureux père ne peut articuler un mot : il regarde Cécile, l'embrasse et la regarde encore.

Ils restèrent un certain temps sous la tente sans s'apercevoir de la disparition d'Augustin, et, tandis que M. Lhallier écoutait avec ravissement Cécile lui parler de ses frères, ceux-ci accoururent, hors d'haleine, compléter cette scène d'attendrissement.

La jeunesse ne connaît pas ces défaillances du cœur qui paralysent l'homme alors qu'il goûte les joies les plus pures. Cécile était radieuse : vainement Augustin voulait-il préparer la chambre de

son maître et mettre le couvert; Cécile était d'une activité désolante pour le fidèle serviteur.

M. Lhallier suivait tous les mouvements de sa fille; il doutait encore de son bonheur.

M. LHALLIER.

Mes chers enfants! nous voici réunis! Non, pas tous, hélas! Mais bénissons le ciel et n'oublions pas celle qui eût partagé notre joie.

Modeste, Augustin, c'est vous, après la Providence, qui m'avez gardé mes trésors.

MODESTE.

Ah! dame, monsieur! C'est bien un peu les nôtres aussi. Pourtant, maintenant je vous les restitue et, depuis que vous êtes là, je me suis déjà dit que nous n'avions plus qu'à mourir tranquilles, Augustin et moi.

AUGUSTIN.

Moi pas mourir encore! vouloir servir bon maître.

CÉCILE.

Ni elle non plus, va, Augustin : elle ne sera pas fâchée de nous voir heureux. Depuis le temps qu'elle prie, cette pauvre chère bonne! Vous verrez, mon père, comme elle nous a bien élevés!

Le premier repas pris en famille fut une joie inexprimable; sans doute l'absence d'une femme

Au bruit de ses pas, Cécile tourne la tête. (Page 171.)

aimée était une cruelle douleur ; toutefois en se voyant au milieu de ses enfants, le père souriait et se trouvait encore un des heureux de ce monde.

La journée fut insuffisante pour se dire ce qu'on avait à se dire, mais, à en croire Modeste, ça irait vite.

M. Lhallier n'attendit pas le lendemain pour aller voir les bienfaiteurs de ses enfants. Il se rendit avec eux chez M. Delorme et chez M. Cartier-Rose. Cécile, bien entendu, était au bras de son père ; on pouvait remarquer à son attitude et dans sa démarche une certaine fierté qui ne nuisait pas au charme de sa physionomie. Maurice et Charles marchaient avec assurance : maintenant ils se sentaient les égaux des jeunes gens qu'ils rencontraient.

La nouvelle du retour inespéré de M. Lhallier se répandit à l'instant dans toute la ville et alimenta les conversations générales et particulières pendant un certain temps. On parlait de la dot de Cécile ; on trouvait à la jeune fille des qualités et des avantages dont personne ne s'était encore bien rendu compte. Quel parti allait prendre le père ? Resterait-il dans ce hameau de Sainte-Radegonde ? Achèterait-il une maison à Tours ? Enfin sa fortune serait-elle pour la société une source de plaisirs nouveaux ? Toutes ces questions étaient

traitées sérieusement et causaient plus d'anxiété aux commères de la ville qu'à ceux qui en étaient l'objet.

CHAPITRE XI.

Comment dire ce qui se passait dans l'âme de Cécile ? Sans doute l'affection ne lui avait pas manqué : la protection de ses frères et le dévouement de ses vieux serviteurs avaient éloigné d'elle tous les malheurs qui auraient pu éprouver son jeune cœur. Mais la tendresse d'un père était un sentiment nouveau ; elle se voyait l'objet de toutes les pensées de celui qu'elle connaissait seulement depuis quelques jours. Le moindre de ses désirs faisait loi ; son sourire appelait le sourire ; l'ombre d'un danger faisait trembler pour elle celui qui n'avait jamais rien redouté pour lui-même. Et pourquoi ce visage était-il flétri avant l'âge ? Pourquoi ces cheveux avaient-ils blanchi ? « C'est pour nous, pensait Cécile, que mon père s'est expatrié ; c'est pour nous qu'il a tant souffert!

oh ! le meilleur et le plus sûr des amis ! L'amour qui est né pour toi dans mon cœur aussitôt que je t'ai vu, ne finira qu'avec ma vie ! » La jeune fille ne se laissait point aimer en égoïste : elle voyait clairement, et c'était facile, les sentiments de son père : il admirait la moindre de ses actions, applaudissait à tout ce qu'elle disait. Selon Cécile, c'était une faiblesse qu'il fallait respecter ; nous sommes de son avis.

La saison était belle, les vendanges s'annonçaient bien. Augustin redoublait de soins et de coquetterie. Le jardin était ratissé chaque jour et des corbeilles de fleurs donnaient un air de fête au petit salon. Les habitants de la volière se ressentaient de la joie et de la fortune des habitants de la maisonnette. Des graines fraîches leur étaient largement distribuées, et Cécile, ne voulant voir que des heureux, obtint d'Augustin que le chardonneret ne tirerait plus l'eau comme un esclave. La jeune personne, qui avait déjà des sentiments de propriétaire, faisait valoir le plus petit coin de son enclos. Mais vraiment tant de frais n'étaient pas nécessaires. M. Lhallier appréciait cet air pur, cette atmosphère tempérée, et il ne songeait plus aux riches contrées où il avait fait fortune, que pour bénir le ciel de l'avoir ramené dans cette belle Touraine.

Chaque matin le père et la fille se promenaient

ensemble. Dix fois par jour on entendait la douce voix de Cécile appeler son père. On eût dit qu'elle cherchait des prétextes pour prononcer ce nom chéri.

Maurice et Charles n'avaient rien changé à leurs habitudes de travail ; ils partaient le matin et revenaient le soir heureux de rentrer sous le toit paternel.

Cependant l'habitation de Sainte-Radegonde subit promptement des changements notables. Le temps où Modeste lâchait une pièce de cinq francs à Augustin, avec force recommandations d'économiser, n'était plus. Le marché de Saint-Symphorien était devenu insuffisant pour les prétentions du vieux serviteur. Muni de pièces d'or, il se rendait deux fois par semaine à Tours, et faisait des provisions qui, je le crains bien, lui donnaient des pensées contraires à l'humilité. Il y avait carnage et massacre à la basse-cour. Les lapins blancs eux-mêmes durent y passer. La vaisselle, et beaucoup de choses encore, manquaient dans le ménage. On voyait à toute heure arriver caisses et paquets. Le marteau de la vieille porte, naguère silencieux, résonnait sans cesse. Le vieux Snapp avait dû renoncer à son paisible sommeil pour annoncer les visiteurs. Cécile avait un grand sac dans lequel sa petite main plongeait pour prendre de beaux écus.

M. Lhallier recevait les personnes qui avaient accueilli ses pauvres enfants : Amélie et son père étaient les hôtes habituels de Sainte-Radegonde Les deux jeunes filles s'aimaient encore davantage : le bonheur aussi rapproche les cœurs.

AMÉLIE.

Eh bien, avais-je raison de te dire d'espérer?

CÉCILE.

Que je suis heureuse, Amélie ! je t'aime encore davantage.

AMÉLIE.

On dit pourtant que la fortune change le cœur !

CÉCILE.

Je ne m'occupe pas du cœur des autres; le mien sera toujours à toi. J'ai raconté à papa comment nous sommes devenues amies.... et je ne te dirai pas ses réflexions sur ta petite personne; tu en aurais peut-être trop d'amour-propre.

AMÉLIE.

Tu as raison.

Cette petite maison de Sainte-Radegonde ne ressemblait point aux maisons ordinaires. Malgré le changement opéré par la présence et la fortune de M. Lhallier, elle conservait un caractère simple qui en était un des plus grands charmes. A la parcimonie de Modeste avait succédé l'abondance; mais la salle à manger était petite et il n'y avait

pas de serviteurs élégants. Cécile se levait au besoin pour donner une assiette, et, lorsqu'un plat se faisait trop attendre, notre petite ménagère s'échappait pour stimuler Augustin dont les prétentions culinaires prenaient un développement considérable. Le plaisir de recevoir des amis était bien grand sans doute ; mais Cécile ne trouvait pas de plus grand bonheur que de causer avec son père : il avait tant de choses à lui raconter ! Et puis quel intérêt l'attachait à ce pays où il avait souffert pour ses enfants et d'où il rapportait une fortune considérable ?

CÉCILE.

Oh ! père, racontez-moi un peu votre voyage. Parlez-moi de Calcutta.

M. LHALLIER.

Calcutta est une ville absolument anglaise, et je n'ai rien à en dire qui puisse t'intéresser. Mais si je pouvais mettre sous tes yeux les beautés tropicales, tu serais émerveillée, tu croirais rêver. Malgré la tristesse qui ne quittait pas mon cœur, je ne pus m'empêcher de jeter un cri d'admiration en entrant dans le détroit de la Sonde.

CÉCILE.

Vous pensiez à nous, père ?

M. LHALLIER.

Cette pensée m'était habituelle comme la respi-

ration. Ton atlas est excellent, mais il ne peut pas te donner l'idée des bords du détroit où passent une multitude d'objets qui rappellent et annoncent la terre qu'on aspire à revoir : ce sont d'innombrables mollusques, les uns ressemblant à de l'étoupe, les autres à des bulles de savon : des troncs de bananiers, des écorces d'arbres et même de jolis oiseaux qui naviguent sur des débris de bambou.

CÉCILE.

Quel ravissant paysage !

M. LHALLIER.

Prends ta carte, chère enfant, et suis-moi : nous commençons à distinguer nettement l'île du Prince, la côte de Sumatra et l'île volcanique de Krohatoa dont le sommet en pain de sucre, couvert d'un nuage en forme de panache, représente à s'y méprendre un cratère d'où s'échappe une colonne de fumée. Des terres, à peine indiquées sur la carte, qui surgissent de la mer couvertes de verdure, ont un aspect enchanteur. Partout où un brin d'herbe, une fleur, un arbre pouvaient croître, l'arbre, la fleur et le brin d'herbe ont poussé. Les cocotiers, les bambous, les bananiers se penchent sur les eaux qui arrosent leurs racines. Rien ne peut rendre la magnificence de ce bassin qu'on appelle le détroit de la Sonde.

CÉCILE.

Sainte-Radegonde doit vous sembler affreux !

M. LHALLIER.

Que dis-tu, mon enfant ? Si le soleil d'Europe n'inonde pas d'une lumière inconnue à nos yeux les objets qui nous entourent, il me laisse voir ton visage chéri, et je ne demande rien de plus à la nature.

CÉCILE.

Si vous n'aviez pas été malheureux dans ce pays-là, j'aimerais bien à voir toutes ces merveilles avec vous.

M. LHALLIER.

Chère petite, tu ne supporterais pas huit jours un pareil climat. L'île de Java, pays si fertile, est malsaine surtout pour nous autres Européens ; les tremblements de terre, les ouragans et les orages y sont fréquents.

CÉCILE.

Et les bêtes !

M. LHALLIER.

Les animaux sauvages y sont communs ; les tigres, les chakals, les rhinocéros, les boas, les crocodiles et bien d'autres encore.

Cécile jetait des cris d'effroi pendant cette terrible nomenclature.

M. LHALLIER.

Cependant les Hollandais ont naturalisé une

quantité d'animaux d'Europe ; on y voit des buffles, des bœufs et des chevaux.

CÉCILE.

C'est égal, mon père, je ne désire plus aller à Java. Mais n'avez-vous pas des choses moins terribles à me raconter ?... Aviez-vous un bon lit ?

M. LHALLIER.

Ah ! les lits ! quelle figure ferait ma Cécile dans un grand lit entouré de moustiquaires, n'ayant qu'un matelas mince, dur et piqué comme un coussin de voiture ? Passe encore pour un lit ! mais que deviendrait Mlle Cécile en apercevant contre la muraille de gros lézards gris avec d'énormes têtes, des yeux noirs saillants et la queue en forme de feuille ? Ce serait peine perdue d'appeler Augustin pour les chasser : il y en a partout, au plafond, dans tous les coins, et il faut passer la nuit dans cette société, s'endormir malgré soi avec la certitude d'être attaqué la nuit sans moyens de défense.

CÉCILE.

Mon père, c'est affreux ! Je ne comprends pas qu'on aille dans de pareils pays.

M. LHALLIER.

Tu ne peux pas effectivement comprendre l'attrait qu'éprouve l'homme à connaître d'autres hommes et des pays nouveaux.

CÉCILE.

Et puis, aller si loin pour gagner de l'argent! s'exposer à de si grandes fatigues!

M. LHALLIER.

On veut assurer une belle fortune à ses enfants.

CÉCILE.

Oh! père chéri, nous n'avions pas besoin d'être riches pour être heureux! Quand Charles, mon maître de géographie, me montrait sur la carte le détroit de la Sonde, j'étais loin de me douter que vous étiez là. Et Java! comment sont les Malais? Je me figure ces gens-là très-laids.

M. LHALLIER.

Tu te trompes : tous ne sont pas beaux assurément. Mais on en voit à la démarche vaillante. Leur visage est ovale, ils ont des yeux en amande, sombres et brillants, le nez fin et droit, la bouche est grande et ombragée d'une moustache mince, lisse et noire comme du charbon, le front haut et large, les cheveux soyeux et lustrés.

CÉCILE.

Comment sont-ils habillés?

M. LHALLIER.

Ils portent le turban, une veste collante et une jupe grise zébrée d'arabesques.

CÉCILE.

Augustin prétend que les meilleurs fruits du monde sont aux Indes. Est-ce vrai?

M. LHALLIER.

Il est certain que l'Inde a des fruits délicieux et merveilleux : le nanka, espèce de pomme de pin, qui a le goût de fromage à la crème; les bananes, le mangoustan à l'écorce violette à la surface, rouge sang à l'intérieur et la pulpe blanche, mais dont on ne saurait dire le goût, plus fin que celui de notre raisin, d'une fraîcheur, d'une saveur qui en font le premier fruit du monde.

CÉCILE.

Mon père, quand vous aurez mangé des raisins de Sainte-Radegonde, vous parlerez autrement.

M. LHALLIER.

Je suis tout disposé à modifier mon jugement.

Le travail de Cécile n'avançait guère, comme vous pouvez le croire. M. Lhallier n'éprouvait pas seulement du plaisir à causer avec sa fille, il pensait, avec raison, que cette leçon de géographie vivante remplaçait avec avantage le meilleur livre et l'atlas le plus exact.

CÉCILE.

Vous avez vu de belles forêts, des rivières, du café de Java!

M. LHALLIER.

Oui, j'ai traversé de belles forêts, des voûtes de verdure, de vastes prairies; l'on y rencontre des flaques d'eau d'un bleu d'azur où se mirent de grands oiseaux qui se promènent tranquillement.

Votre canne est de bambou? » (Page 189.)

CÉCILE.

C'est ça qui me plairait.

M. LHALLIER.

Le soleil baisse; allons à la rencontre de tes frères.

Cécile n'insista pas. Deux minutes étaient à peine écoulées, et le père et la fille étaient en route. La canne de bambou de M. Lhallier donna à la conversation un nouvel intérêt.

CÉCILE.

Votre canne est de bambou?

M. LHALLIER.

Par exemple, je peux t'en conter long sur ce produit naturel du pays. Les indigènes en tirent un parti admirable; on l'emploie comme bois de charpente dans la construction des maisons, on en fait des cloisons à l'intérieur.

CÉCILE.

Mais les ouragans terribles dont vous m'avez parlé doivent emporter tout cela.

M LHALLIER.

Le bambou, quoique fort léger est fort solide. Les maisons de bambous résistent aux vents les plus terribles et aux tremblements de terre; elles ont l'avantage inouï de ne coûter presque rien, quatre roupies, douze francs.

CÉCILE.

Les propriétaires de ces maisons-là ne doivent

pas être orgueilleux! Jamais je n'aurais supposé qu'on pût employer le bambou à des constructions.

M. LHALLIER.

Ce n'est pas tout : ce bois léger est la meilleure barrière qu'on puisse opposer aux attaques des tigres.

CÉCILE.

Vous plaisantez, mon père!

M. LHALLIER.

Ces animaux ont horreur du bambou dont la peau vernissée agace leurs dents et leurs griffes....

CÉCILE.

Oh! quand Modeste a mal aux dents, elle ne remuerait pas une paille.

M. LHALLIER.

Écoute donc, Cécile. La meilleure cage pour enfermer une de ces bêtes fauves est une cage de bambou. On emploie encore le bambou pour les fermetures des fenêtres et des portes : c'est le verrou le plus sûr. Les rizières sont préservées de la visite des bêtes féroces par des barrières de bambous. Enfin les indigènes, si industrieux, font avec ce bois des vases pour cuire le riz à la vapeur; des siéges fort élégants, des instruments de musique et une foule d'autres objets.

Ces entretiens étaient fidèlement rapportés à

Blanche et à Amélie, dont la considération et l'admiration pour Cécile augmentaient chaque jour. Cécile avait toujours été si bonne, si humble avec ses petites amies que son bonheur leur semblait dû.

CHAPITRE XII.

Cependant M. Lhallier ne tarda pas à se dire que la paisible retraite de Sainte-Radegonde ne devait pas lui faire oublier ses devoirs de père de famille : il devait prendre une position relative à sa fortune et quitter la campagne pendant l'hiver. Cécile fut très-surprise et presque fâchée de ce projet; car aller à la ville, c'était laisser ceux qui vivaient de ses bienfaits. Cependant elle comprit bien vite que tout pouvait s'arranger, et elle le fit comprendre aux autres.

Les vendanges furent magnifiques cette année-là, et Cécile eut la gloire d'entendre dire à son père que les caux — espèce de raisins particulière à la Touraine — valaient tous les mangoustans de l'Inde.

La maison étant bien fermée, les adieux étant faits, M. Lhallier et ses enfants allèrent s'établir dans une belle maison de la rue Royale, à Tours Cécile avait présidé à l'ameublement; elle savait, sans l'avoir appris, ce qui était de bon goût: ses fleurs et ses oiseaux donnaient à la maison un air de fête qui adoucissait pour elle et pour Augustin le regret d'avoir quitté la campagne.

Des relations s'établirent; les journées n'étaient plus employées de la même manière; mais l'ordre et l'activité de la jeune personne se faisaient toujours remarquer.

Des distractions nouvelles furent offertes à Cécile : son père acheta une voiture et des chevaux. Elle apprit à monter à cheval.

Avant de retourner à Sainte-Radegonde, M. Lhallier voulut visiter la Touraine. Dès les premiers jours du printemps, on partit pour Amboise, Chambord, Chenonceaux. Tous les endroits célèbres et charmants de la Touraine furent successivement le but des promenades de M. Lhallier et de ses enfants.

Toutes ces magnificences n'amoindrirent point Sainte-Radegonde aux yeux de Cécile; elle y retourna avec un nouveau plaisir.

Modeste agissait peu, mais ses conseils étaient toujours écoutés. La tendresse de Cécile pour sa bonne semblait s'accroître à mesure qu'elle avait

moins besoin d'elle. Souvent on la voyait parée, prête à sortir avec son père, faire une partie de cartes avec Modeste. Battue ou victorieuse, Cécile disait : la revanche ! la revanche ! ma bonne, nous avons le temps.

Augustin exploitait un peu la fortune de son maître ; il se passait toutes ses fantaisies de jardinage : rien n'était trop beau, trop cher pour Sainte-Radegonde.

A la fin de novembre, M. Lhallier annonça à Cécile qu'il allait faire un voyage à Paris avec elle.

CÉCILE.

Sans mes frères ! c'est impossible. Il me faut leurs yeux pour bien voir. Songez donc, mon père, que jamais nous ne nous sommes quittés. Je ne sais vraiment ce que deviendraient ces pauvres garçons, s'ils n'avaient pas leur *petite sœur*.

M. Lhallier se rendit au désir de sa fille. Les jeunes gens obtinrent aisément un congé ; car, malgré la ferme intention de donner une carrière à ses fils, le père ne pouvait oublier qu'il était fort riche et que ses enfants l'étaient aussi.

Ils partirent à la fin de janvier, laissant Modeste et Augustin à Tours. Cette séparation fut dure au cœur de tous : « Ah ! disait la fidèle servante, ils s'en vont et dans quelques jours les amandiers seront en fleur ! Ils ont bien fait de ne pas m'em-

mener dans cette grande ville. J'irai me promener au Mail en pensant à eux. La vie de ce monde est bien drôle, il faut en convenir ! »

Augustin profitait de la liberté que lui laissait l'absence de ses maîtres pour faire de fréquentes visites à Sainte-Radegonde, où il trouvait toujours à s'occuper utilement.

CHAPITRE XIII.

Le repos et la solitude eussent mieux convenu a M. Lhallier que la vie de Paris; le père s'imposait un sacrifice en quittant la province.

Cécile était charmante, ses frères avaient parfaitement dirigé son éducation, les vieux serviteurs eux-mêmes avaient été des maîtres précieux. Toutefois M. Lhallier sentait la nécessité de mettre un terme à l'isolement de sa fille; puisqu'elle était destinée à vivre dans le monde, il fallait qu'elle apprît insensiblement à le connaître. D'ailleurs le tendre père n'était pas aveuglé au point de ne pas voir que certaines façons, auxquelles ne supplée pas la grâce, manquaient à sa fille. Il fallait lui apprendre mille riens, l'initier à des nuances que l'intelligence la plus ouverte ne peut deviner.

« Personne, se disait M. Lhallier, ne pourra remplacer ma chère Caroline auprès de son enfant ; mais si j'ai le bonheur de retrouver notre vieille amie, Mme de Nelsy, ce sera une protectrice, un appui pour ma Cécile. »

Sainte-Radegonde, le clos et les lapins blancs s'effacèrent promptement de l'esprit de notre gentille fermière à la vue de Paris. On eût dit que le soleil mettait de la coquetterie à se montrer pour séduire les nouveaux habitants de la capitale.

Tout amusait Cécile : le grand appartement de l'hôtel Windsor, les voitures et les piétons étaient un spectacle dont elle ne pouvait se lasser. Sans la confiance aveugle qu'elle avait dans les conseils de son père, Cécile aurait passé la journée sur le balcon. La satisfaction qu'éprouvaient Maurice et Charles complétait la sienne. Les passants les plus affairés ne pouvaient s'empêcher de remarquer Cécile au bras de son père. La fraîcheur du teint, l'épanouissement de la physionomie signalaient la jeune fille à tous les regards comme une heureuse étrangère. M. Lhallier s'arrêtait avec une complaisance de mère devant les magasins ; il souriait à la naïve admiration de sa fille devant le moindre étalage. On ne s'en tenait pas toujours là : on faisait des emplettes dont l'utilité n'était pas très-évidente, même aux yeux de Cécile.

En arrivant à Paris, M. Lhallier s'était empressé

de chercher Mme de Nelsy. L'absence lui avait déjà causé tant de déceptions, qu'il fut délivré d'un grand poids en apprenant que sa vieille amie habitait toujours le même hôtel et que les années n'avaient point altéré sa santé. Il ne tarda pas à se présenter chez elle. A la surprise succéda la confiance et le bonheur de se revoir. La véritable affection est de tous les temps. Le voyageur passa rapidement sur les événements qui s'étaient accomplis pendant son séjour aux Indes. Sa fille occupait toutes ses pensées; c'est d'elle qu'il voulait parler à Mme de Nelsy.

M. LHALLIER.

Je compte sur vous pour ma Cécile. Elle ressemble à sa mère, vous l'aimerez : elle est charmante; dès demain je vous l'amènerai, car je ne vous cacherai pas que je suis incapable de m'en tirer avec les couturières et les marchandes de modes; et puis, quoique ma fille soit naturellement distinguée, je vois ce qui lui manque. Et c'est vous, ma chère amie, que je charge d'achever son éducation.

MADAME DE NELSY.

Je comprends votre sollicitude pour cette enfant, mon ami. Je l'aimais sans la connaître, aujourd'hui je me donne à elle tout entière. Espérons que mes cheveux blancs ne seront pas un obstacle à sa confiance et à son affection.

Mme de Nelsy était une femme de soixante ans qui ne cachait pas son âge ; on l'accusait même de mettre une certaine coquetterie dans l'aveu qu'elle en faisait. Une santé exemplaire lui avait permis jusqu'à ce jour de conserver ses habitudes les plus chères : elle cultivait encore des talents qui l'avaient fait admirer et rechercher autrefois ; peintre et musicienne, elle consacrait régulièrement des heures à ses charmantes occupations. Son esprit cultivé n'avait rien de pédant. A tous ces avantages Mme de Nelsy joignait une bonté qui était devenue proverbiale dans son cercle. Toutes les demandes de charité, les billets de loterie abondaient chez elle. Mme de Nelsy allait peu dans le monde, mais elle profitait des priviléges de son âge et de sa fortune pour recevoir. Sa maison était fort recherchée. Les jeunes gens s'y plaisaient plus qu'ailleurs. Quand une mère disait à sa fille : « Nous irons demain chez Mme de Nelsy, » c'était une grande joie. Nulle part on ne s'amusait autant et plus simplement.

M. Lhallier éprouvait une sorte de délivrance à la pensée que Cécile allait être sous la protection d'une personne aussi estimable. De retour chez lui, il annonça à sa fille qu'ils iraient faire visite à une amie de sa mère. Cécile ne demandait pas mieux : la chère enfant pressentait combien la direction d'une femme expérimentée était néces-

saire à une jeune personne qui fait son entrée dans le monde.

A l'heure convenue, Cécile mit sa plus belle robe, qui n'était guère belle, brossa son petit chapeau de feutre et partit avec son père.

Mme de Nelsy n'était pas seule : une dame et ses filles lui rendaient visite. Cette circonstance intimida légèrement Cécile ; mais le tendre accueil de Mme de Nelsy la mit promptement à l'aise.

Les jeunes personnes présentes considérèrent Cécile de la tête aux pieds et firent un retour d'admiration sur elles-mêmes. La conversation ne tarda pas à éclaircir leurs idées : M. Lhallier arrivait des Indes, et les Indes étant le synonyme *d'or*, le jugement porté sur Cécile fut modifié à l'instant même.

MADAME DE NELSY.

Nous voilà seules enfin ! Venez, ma chère enfant, que je vous embrasse encore. Votre mère m'aimait, et comme je ne doute pas que vous lui ressembliez autant par le cœur que par les traits, je compte aussi sur votre affection.

CÉCILE.

Oh ! oui, madame, je vous aime déjà.

MADAME DE NELSY.

La fille de Caroline va devenir la mienne. Eh bien, mon vieil ami, que voulez-vous de moi?

M. LHALLIER.

Que vous ayez la bonté de faire habiller Cécile convenablement.

MADAME DE NELSY.

Nous irons aujourd'hui même chez ma couturière.

CÉCILE.

Madame, je sais faire mes robes.

MADAME DE NELSY.

Je vous en félicite, mon enfant ; ce talent est précieux et fort rare de nos jours; toutefois il sera bon de vous faire habiller à Paris, d'ailleurs vous aurez peu de temps à donner à la couture ; je vais m'emparer de vous.

Un sourire de Cécile ratifia les projets de Mme de Nelsy.

Le meilleur des pères est heureux de confier sa fille à une femme respectable. Plus il aime son enfant, plus il se sent incapable de remplir certains devoirs, M. Lhallier conféra tous ses droits à Mme de Nelsy, et il se retira en lui disant : « Faites tout ce que vous jugerez convenable. »

Voilà donc Cécile à côté de Mme de Nelsy dans une bonne voiture, bien large et attelée de deux chevaux.

Les équipages se croisaient en tout sens ; les piétons, les femmes élégantes et leurs enfants, les

magasins, tout cela passait sous les yeux de Cécile comme un spectacle magique.

La voiture s'arrêta devant un magasin de la rue Richelieu, dont un commis s'empressa de leur ouvrir la porte.

Sur la demande de Mme de Nelsy, un jeune homme étala de belles pièces de soie de toutes les nuances. Mme de Nelsy consultait le goût de Cécile, mais Cécile trouvait tout beau, si bien que la bonne dame, ne pouvant obtenir une préférence, trancha elle-même la question. Elle fit emplette d'une robe de taffetas bleu et d'une robe de tulle blanc ;-car déjà Mme de Nelsy avait annoncé une soirée pour présenter sa jeune amie et son père à sa société.

De là, on se rendit chez la couturière. Cécile ouvrit de grands yeux. Jamais son imagination ne lui avait fait pressentir de pareilles merveilles. Elle n'en revenait pas non plus de l'air dégagé avec lequel la couturière proposait les ornements les plus riches, citant l'exemple de mademoiselle une telle. La jeune fille remarqua avec quelle tranquillité Mme de Nelsy laissait couler ce torrent de paroles, s'en tenant à sa première décision.

La séance chez la marchande de modes ne fut pas moins intéressante : même embarras de Cécile. Tous ces chapeaux blancs ou roses lui semblaient également jolis.

Il fut grandement question de la beauté des cheveux de Cécile, de son teint et de la nuance qui lui irait le mieux.

Jamais pareils discours n'avaient frappé les oreilles de l'habitante de Sainte-Radegonde. Remontée en voiture, Cécile gardait le silence.

MADAME DE NELSY.

A quoi pensez-vous, chère enfant ?

CÉCILE.

Madame, je pense que vous êtes bien bonne, que c'est très-agréable d'être riche, de choisir de belles robes dans les magasins.... et puis je voudrais savoir si je mérite les compliments que cette marchande de modes m'a faits. J'amais on ne m'a dit rien de semblable.

MADAME DE NELSY.

Ce n'est pas étonnant : vous avez toujours été entourée de personnes qui vous aiment et qui vous aimeraient tout autant si vous étiez pâle et si vos cheveux étaient moins épais. Cette marchande de modes spécule sur la vanité des femmes, elle les loue toutes sans distinction et se croit sûre de leur plaire.

CÉCILE.

Eh bien ! madame, ces louanges ne m'ont pas fait plaisir ; quand papa lisse mes cheveux avec complaisance, je vois qu'il les trouve beaux, et cela m'enchante parce que j'aime papa.

Cécile trouvait tout beau. (Page 203.

MADAME DE NELSY.

Vous avez raison, ma chère petite; n'attachez pas d'importance aux compliments : ce sont de mauvaises pièces de monnaie dont les gens du monde se payent entre eux, quoiqu'ils n'en ignorent pas le peu de valeur. Aimez la vérité, Cécile; si vous y consentez, je vous avertirai de vos défauts.

La jeune fille accepta la proposition, quoique très-surprise d'entendre parler de ses défauts. Il n'en avait été question qu'autrefois dans sa petite enfance, et son père, qui avait toute autorité sur elle, ne lui avait pas encore adressé un reproche.

Quelques jours plus tard, Cécile portait sa jolie robe bleue ; son chapeau blanc lui seyait à ravir. Mme de Nelsy sourit en la voyant.

MADAME DE NELSY.

Maintenant, je vais vous apprendre à faire la révérence !

Cécile crut que sa respectable amie plaisantait; mais elle comprit bien vite que la chose était sérieuse.

MADAME DE NELSY.

Vous rencontrerez dans le monde des jeunes personnes, assez bien élevées d'ailleurs, qui font de petits saluts gauches et écourtés; mais sachez, mon enfant, que la manière dont une femme sa-

lue dénote immédiatement l'éducation qu'elle a reçue.

CÉCILE.

Madame, apprenez-moi tout de suite à faire la révérence.

Sans tarder davantage, l'excellente Mme de Nelsy joua le rôle de maître à danser; elle s'avançait vers Cécile, qui figurait la maîtresse de maison, et la saluait respectueusement, profondément. Puis, les rôles changeaient.

Ces exercices amusaient beaucoup Cécile, et le professeur aurait pu en dire autant.

Maurice et Charles avaient, eux aussi, pris un petit air fashionable qui enchantait leur sœur. Elle était ravie de les voir habillés à la mode ; elle convenait sans peine que les gilets de Paris avaient meilleure façon que ceux de Sainte-Radegonde; elle attachait plus d'importance à la toilette de ses frères qu'à la sienne. Quel bonheur la bonne petite sœur éprouva, Lorsque M. Lhallier donna à chacun de ses fils une belle montre en or avec une chaîne!

Elle avait aussi une montre et une chaîne. Chaque jour, on constatait que les trois montres étaient d'accord; « c'est comme nous, » disait Cécile.

Les jeunes gens témoins des succès de leur sœur seraient volontiers restés à Paris, mais le

moment de la séparation approchait. Ils passeraient encore une soirée chez Mme de Nelsy : ils verraient l'effet de la robe blanche de Cécile et de sa couronne de roses, puis ils iraient reprendre leurs occupations.

Notre gentille enfant se disait avec raison que les soirées de Mme de Nelsy devaient être différentes de celles de Mme Delorme. Elle n'était pas sans inquiétude sur son entrée dans le monde.

Une femme de chambre choisie entre toutes fut attachée au service de Cécile. Les soins d'une étrangère ne pouvaient remplacer ceux de Modeste. Et quoique Sophie fût fort adroite, Cécile regrettait Modeste et son pince-nez.

C'est dans cette disposition d'esprit que la jeune fille écrivit à sa bonne dont elle était séparée pour la première fois.

« Ma bonne Modeste,

« Je suis sûre que tu penses à nous et que ta petite Cécile te manque. Prends patience, le temps passe plus vite à Paris qu'à Sainte-Radegonde, et bientôt tu nous verras revenir.

« Je vais au bal ce soir chez une amie de maman, Mme de Nelsy; ses bontés pour moi t'attendriraient; ma robe de tulle blanc est bien jolie; il y a deux jupes l'une sur l'autre, et dessous un jupon de taffetas blanc. J'aurai une ceinture rose,

une couronne de roses, des souliers de satin blanc, un mouchoir qui n'est que pour la parade, — on ne se mouche pas au bal, — un éventail et un bouquet. Qu'en dis-tu, ma bonne? Je serai bien belle. Je te promets de te donner une représentation de ma toilette, quitte à voir Augustin tomber le nez contre terre.

« J'ai une femme de chambre, qui s'appelle Sophie. Je suis obligée de me raisonner pour la supporter, non pas qu'elle ne soit polie et très-habile, mais elle n'est pas toi. Elle n'en finit pas de m'arranger. Si je la croyais, ma toilette durerait deux heures. L'autre matin, il s'est passé une scène vraiment comique : tu sais que j'ai l'habitude de me coiffer et que j'y réussis à merveille. Sophie entra au moment où je démêlais mes cheveux et me dit d'un ton doctoral : « Il ne convient pas que mademoiselle se coiffe, » et la voilà qui veut s'emparer de mes cheveux; je les roule autour de mon cou, et je résiste avec une énergie que je ne crains pas d'appeler héroïque. La pauvre fille était consternée; elle me laissa faire et ne put disconvenir que ses services étaient inutiles.

« J'ai quatre robes neuves et deux chapeaux, des bottines à talons, de sorte, ma vieille chérie, qu'avec un peu d'adresse je pourrais manger des petits pâtés sur ta tête. Tout cela coûte fort cher, mais je vois avec quel plaisir papa dépense son

argent, et je ne m'en inquiète pas plus que lui. Maurice et Charles sont aussi très-élégants, et je peux t'assurer que ces messieurs ne sont pas insensibles à la toilette. Tu rirais de leurs préoccupations pour le nœud d'une cravate blanche. Je suis souvent appelée à donner mon avis sur cette grave affaire.

« Certainement, ma bonne, je regrette de ne pas te voir, mais je ne te cache pas que je m'amuse beaucoup. J'ai chargé mes frères de t'embrasser de ma part. Ils te porteront du coton à tricoter comme ni toi ni moi n'en avons jamais vu. C'est tout ce que j'ai pu trouver de digne de toi à Paris.

« Adieu, ma bonne chérie, dis à Augustin que *petit monde bien gentil et penser à lui toujours.*

« Je t'embrasse comme on embrasse sa meilleure amie,

« CÉCILE. »

Nous ne cacherons point au lecteur que Cécile prenait goût aux plaisirs qui lui étaient offerts; et nous ne dissimulerons pas davantage le petit sentiment de vanité qu'elle éprouva en se voyant si bien parée; cette robe vaporeuse, cette harmonie parfaite qui distingue la moindre toilette d'une Parisienne, lui causaient une surprise pleine de charme. Les fleurs de Sainte-Radegonde ont plus

de parfum que celles de Paris assurément; mais le bouquet que Maurice offrit à sa sœur était une merveille inconnue aux yeux de Cécile. M. Lhallier était radieux de voir sa fille si bien mise, il l'embrassa, et ce baiser fut compris.

Le cœur battait bien un peu à notre chère enfant : sans doute Mme de Nelsy était là, ses frères s'occuperaient beaucoup d'elle, mais entrer dans un salon éblouissant de lumières, se trouver au milieu d'étrangers, saluer, répondre, tout cela constituait une véritable épreuve pour la jeune fille.

Enfin le marchepied de la voiture s'abaisse; Cécile descend, et bientôt elle entre au bras de son père dans le salon de Mme de Nelsy. Tous les regards se portent sur eux.

La maîtresse de maison présente sa protégée aux mères et à leurs filles. Cécile salue et répond aux paroles bienveillantes qu'on lui adresse; mais elle se sent dans un monde nouveau, et le bon accueil qui lui est fait ajoute à son trouble. Cependant elle danse, et s'en tire fort bien; ses frères l'admirent et recueillent avec complaisance les éloges donnés à leur *petite sœur* — Ils l'appellent encore ainsi.

Parmi les jeunes personnes, Cécile en distingua une entre toutes; sa sympathie fut partagée Cé-

cile et Louise causaient, riaient, s'amusaient de tout. Le plaisir de la danse était secondaire pour Cécile : les nouveaux visages, les toilettes, la conversation l'intéressaient bien autrement.

Un jeune homme, de chétive apparence, petit et laid, entra.

« Quel est ce singe? demanda Cécile à Louise.

— C'est mon frère, répondit Louise à voix basse. »

Cécile qui mangeait une glace en ce moment ne sait plus ce qu'elle fait. Clouée à sa place, elle n'ose pas tourner la tête; une rougeur excessive trahit son émotion. Maurice ignore ce qui est arrivé, mais il voit l'embarras de sa sœur et il lui offre son bras. Elle refuse, se dit un peu fatiguée et fait signe à son frère d'inviter Louise à danser : celle-ci accepte du ton le plus cordial, et dit : « Allons, mademoiselle, un peu de courage; dansons encore ce quadrille ensemble. »

Cette invitation si simplement faite aida Cécile à se remettre; vainement chercha-t-elle sur le visage de Louise la trace d'un ressentiment qui lui semblait légitime ; son regard ne rencontra qu'un doux sourire. L'heure était avancée, et le terme de l'épreuve fut bientôt arrivé.

Étant débarrassée de Sophie, notre chère enfant tomba à genoux et versa un torrent de larmes. Cette parole imprudente pesait sur son cœur ; c'é-

tait un poids douloureux dont elle ne pouvait se débarrasser. Comment cette parole lui était-elle échappée? Maintenant elle la trouvait injuste. Ce jeune homme avait parlé à Louise avec un accent de bonté qui prévenait en sa faveur.

Cécile ne dormit guère; mais endormie ou réveillée, ce malheureux *singe* lui donnait un cauchemar dont elle ne pouvait se débarrasser. « Faire de la peine à une sœur! Ce n'est pas une faute ordinaire, pensait-elle. Louise aime son frère comme j'aime mes frères. Insensée que je suis! Non, jamais je ne me consolerai d'avoir fait une pareille sottise. »

L'amour-propre dit aussi son mot : voilà ma réputation bien établie dans la société de Mme de Nelsy! Comment douter que ce méchant propos ne soit déjà connu? Ah! si je pouvais partir avec Maurice et Charles? Mais il faudrait pour cela dire à mon père ce qui s'est passé, lui ôter ses illusions sur moi, l'affliger!... Le monde? je le déteste. — A cette profession de foi, la conscience de Cécile répondit très-haut : pourquoi accuser le monde? ne m'a-t-il pas fait un bon accueil? n'ai-je pas été l'objet de toutes les sympathies? Si bien que j'aurais pu me croire entourée d'amis?

Le lendemain Maurice et Charles dirent adieu à leur *petite sœur*, lui faisant prendre l'engagement de les tenir au courant de ses plaisirs.

Cécile avait les larmes aux yeux en embrassant ses frères ; elle se disait : mes plaisirs sont finis, et il me tarde de revoir nos vignes. Cependant une résolution bien arrêtée lui rendit le calme. Elle causa de la soirée avec son père tout le temps du déjeuner et finit par lui demander la permission d'aller trouver Mme de Nelsy.

M. Lhallier, toujours heureux de savoir sa fille en compagnie de sa respectable amie, donna son consentement et promit de ne pas troubler le tête-à-tête que Cécile semblait rechercher.

CHAPITRE XIV.

Mme de Nelsy lisait une lettre lorsque Cécile entra.

MADAME DE NELSY.

J'en étais sûre ! Bonjour, chère enfant. Eh bien ! j'espère que vous vous êtes amusée !... Mais quelle petite mine fâchée nous avons ce matin ! On n'a pas dormi. Ah ! la jeunesse ! Voyez, moi je suis prête à recommencer. Ma maison est en ordre.

CÉCILE, *fondant en larmes.*

Madame, je n'irai plus en soirée et.... je voudrais ne jamais y être allée... Quoique vous soyez la meilleure et la plus aimable personne du monde.

MADAME DE NELSY.

Vous me faites peur, Cécile. Qu'est-il arrivé ?

Vous a-t-on dit une parole impolie ou désagréable? J'étais si heureuse de vous voir chez moi, fêtée par mes amis!

CÉCILE.

Votre satisfaction ne sera pas de longue durée, madame : je ne mérite pas vos bontés.

Et Cécile fit l'aveu de sa sottise avec une simplicité qui eût désarmé un juge plus sévère que Mme de Nelsy. Cependant elle dit : « C'est grave, mon enfant; vous avez profondément blessé Louise Elle aussi aura versé des larmes, car elle aime tendrement ce frère chétif et laid. Voilà une terrible leçon, ma pauvre petite! Cependant, calmez-vous : Louise est une jeune personne que j'ose dire parfaite. Sa discrétion égale son indulgence. Je suis persuadée qu'elle n'a montré à personne la blessure que vous avez faite à son cœur. Vous avez obtenu votre pardon avant de l'avoir demandé et mon avis est de laisser tomber l'affaire. »

CÉCILE.

Non, madame, il faut que je voie Mlle Louise et que je l'assure du chagrin profond que me cause cette parole irréfléchie, méchante et légère. Je veux lui dire que j'ai obéi à une impression qui s'est complétement effacée.

MADAME DE NELSY.

J'en suis convaincue, chère enfant. Mais prenez

garde. Un pareil trait de caractère suffirait pour faire oublier vos aimables qualités. Vous vous feriez des ennemis irréconciliables, et ce qui doit vous toucher mille fois plus encore, vous attristeriez des cœurs généreux et dignes d'être mieux appréciés. Voulez-vous que j'envoie chercher Louise? J'ai un prétexte pour la demander.

CÉCILE.

Je ne sais comment je supporterai cette confusion, mais je veux la supporter.

MADAME DE NELSY.

C'est bien, Cécile votre courage me plaît.

En attendant Louise, la conversation prit un tour moins sérieux. Mme de Nelsy voulait montrer les curiosités de Paris à sa jeune protégée.

En dépit des efforts de l'excellente personne, Cécile ne pouvait suivre la conversation. Armée d'un couteau d'ivoire, elle tranchait avec une énergie inutile les feuillets d'un volume.

Enfin Louise entra calme et gracieuse. Après avoir salué madame de Nelsy, elle s'adressa à Cécile. « Bonjour, mademoiselle, j'espère que la soirée ne vous a pas fatiguée et que vous voudrez bien accepter l'invitation de ma mère pour lundi prochain. »

CÉCILE.

Et vous vous êtes chargée de me transmettre

cette invitation, mademoiselle? Vous consentez à me recevoir, à... me voir?

LOUISE.

Que voulez-vous dire?

CÉCILE.

Mme de Nelsy sait tout. J'ai voulu vous demander pardon devant elle d'une sottise qui doit m'enlever à jamais votre estime et votre sympathie.... dont j'étais si fière !

LOUISE.

Vous avez toujours l'une et l'autre, mademoiselle Cécile. Ce n'est pas la première fois que mes oreilles ont été blessées par une parole piquante, un jugement irréfléchi ; mais jamais encore je n'ai rencontré une personne assez généreuse pour s'en excuser. N'ayez pas de peine : j'ai vu vos regrets, votre chagrin, et cela m'a suffi. J'ai gardé et je garderai toujours le secret de cette aventure... Mon frère a un extérieur ridicule, je le sais ; mais ce pauvre Guillaume est si bon, si intelligent ! Je l'aime tant !

MADAME DE NELSY.

Vous êtes dignes l'une de l'autre et je vous prédis que désormais rien ne pourra altérer les liens qui viennent de se former entre vous, mes chères petites.

Louise se retira après avoir prié Cécile d'oublier

le passé et de ne songer qu'au plaisir de se retrouver ensemble.

CÉCILE.

Quelle bonté, madame! j'en suis touchée jusqu'aux larmes.

MADAME DE NELSY.

Assez de larmes, mon enfant. Le temps est beau, je vais en profiter pour faire quelques visites. Voulez-vous venir avec moi?

CÉCILE.

Je ne suis point habillée convenablement peut-être?

MADAME DE NESLY.

Très-convenablement : nous irons visiter mes pauvres.

CÉCILE.

Justement, je pensais hier à mes pauvres de Saint-Symphorien. A Paris on a bien peu de temps à soi, n'est-ce pas, madame ?

MADAME DE NELSY.

Le temps a la même valeur partout quand on sait en faire usage. Prétendre le contraire, c'est accuser sa paresse ou sa légèreté. A propos, Cécile puisque votre père consent à passer encore un mois ici, je vous engage à prendre des leçons de dessin et d'anglais.

CECILE.

Est-ce encore la peine?

A cette question, Mme de Nelsy s'anima, se fâcha.

« Détestable principe, dit-elle : il faut profiter de tous les instants pour se mettre au travail : les heures font les jours, les minutes font les heures. C'est convenu, Cécile, vous allez employer utilement ces quelques semaines de votre séjour à Paris. Vos journées ne me satisfont pas. Le travail ! le travail ! c'est la loi du monde et il faut s'y soumettre à tout âge et dans toute condition. La première fois que j'entre chez une femme, eût-elle cent mille livres de rente, je cherche des yeux sa corbeille à ouvrage, et, si je n'en vois pas, je suis malgré moi prévenue contre cette femme.

CÉCILE.

Alors, madame, vous seriez bien contente de voir ma corbeille de Sainte-Radegonde : il y a de tout.

Pendant cette conversation, Mme de Nelsy remplissait ses poches de provisions pour les pauvres et mettait des pièces blanches dans sa bourse, Cécile se chargea d'un paquet.

Avec quel plaisir notre jeune amie accompagnait Mme de Nelsy ! Elle s'étonnait de la voir s'engager dans un escalier étroit et obscur ; elle pensait qu'à un certain âge la femme charitable pourrait se borner à envoyer des secours aux

pauvres. Cécile ne tarda pas à modifier son jugement.

Mme Nelsy frappe à la porte d'un cinquième; la porte s'ouvre et quatre bambins s'écrient à la fois: « Mère, c'est la dame! » Puis ils se sauvent et reviennent sur l'invitation qui leur en est faite.

Vainement la mère essaya-t-elle de tenir ses enfants à une distance respectueuse. C'était à qui s'approcherait le plus près. Une petite fille de quatre ans poussa la hardiesse jusqu'à toucher du bout du doigt la poche gonflée de Mme de Nelsy.

Cette familiarité lui valut un baiser et le privilége de prendre tout ce que contenait cette fameuse poche.

MADAME DE NELSY.

Ma chère Joséphine, j'ai une habile ouvrière à ma disposition, je vais prendre mesure à vos deux petites. Il faut profiter des bonnes occasions.

Mme de Nelsy prit mesure aux enfants en femme expérimentée. Les deux petites filles étaient radieuses. Mme de Nelsy causait à voix basse avec la mère, tandis que les enfants groupés autour de Cécile, la regardaient, touchaient sa chaîne d'or, caressaient son manchon. Cette visite chez les pauvres augmenta l'affection de Cécile pour sa vieille amie. « Je suis sûre, pen-

sait la jeune fille, que ma mère était aussi bonne. »

Ces douces impressions furent remplacées par d'autres. Cécile n'avait pas un instant à elle ; la journée passait comme un songe.

Le lendemain en s'éveillant, un billet de Mme de Nelsy vint renverser les projets de notre chère Cécile. Ce billet renfermait ces mots : « Je me suis donné une entorse, venez passer la journée chez moi. »

Cette nouvelle consterna Cécile : d'abord elle aimait réellement Mme de Nelsy, ensuite cet accident allait mettre obstacle aux distractions les plus agréables. Toutefois, elle fut bientôt auprès de sa respectable amie.

CÉCILE.

Vous êtes encore allée dans quelques vilain escalier, madame ! vous finirez par vous casser la jambe.

MADAME DE NELSY.

Vous vous trompez, ma chère enfant ; je me suis donné cette entorse dans ma chambre. N'accusez pas la charité, elle donne plus de joie qu'elle ne cause de peine. Êtes-vous bonne garde-malade ?

CÉCILE.

Excellente !

MADAME DE NELSY.

Et moi j'ai la prétention d'être bonne malade

« Ma chère Joséphine, j'ai une habile ouvrière à ma disposition.
(Page 223.)

Ainsi les choses iront pour le mieux Toutefois, rassurez-vous, je ne souffre pas. Il s'agit seulement de rester en repos. Nous travaillerons, nous causerons, vous me ferez la lecture. Et puis, vous avez sans doute deviné que vous êtes l'ouvrière dont j'ai parlé à Joséphine.

CÉCILE.

Non, madame, mais j'accepte volontiers la tâche.

Sur l'indication de Mme de Nelsy, Cécile put trouver un paquet d'étoffe ; elle tailla d'après ses mesures et se mit à coudre avec l'élégance d'une Parisienne qui en a la grande habitude.

Cependant c'était la première fois, depuis son arrivée à Paris, que la jeune fille passait une journée aussi sérieuse. Justement, son père lui avait annoncé une promenade en voiture découverte, et Sophie devait essayer une nouvelle coiffure. Jamais entorse n'était venue plus mal à propos. Ces réflexions, loin de nuire à la couture, lui étaient extrêmement favorables. Cécile affectait une attention, un zèle qui donnaient d'autant plus de liberté à ses pensées.

Par bonheur Louise fut admise dans l'intimité. L'arrivée d'un Tom Pouce à Paris égaya beaucoup ces demoiselles. On projeta d'aller le voir.

MADAME DE NELSY.

Voilà une célébrité à ajouter à tant d'autres.

LOUISE.

Triste célébrité vraiment! Il serait plus charitable de laisser ces pauvres petits êtres dans l'oubli.

MADAME DE NELSY.

Ils ne le désirent pas, ma chère, et les annales de la science ont conservé le souvenir de quelques-uns d'entre eux. Vous-mêmes, vous ne serez pas fachées, mesdemoiselles, d'apprendre que Jeffery Hudson, né en 1619, fut présenté dans un pâté, à huit ans, par la duchesse de Buckingham à la reine Henriette-Marie d'Angleterre, femme de Charles Ier; à trente ans, il avait 18 pouces anglais de hauteur, qui en valent dix-sept des nôtres. A cette époque, il prit la fantaisie de grandir et il finit par atteindre la taille de 3 pieds 9 pouces anglais.

CÉCILE.

C'est un faux nain!

MADAME DE NELSY.

Il s'excusait de sa taille et prenait plaisir à raconter que jeune encore, au milieu d'une fête de la cour, on le vit sortir, à la grande surprise des spectateurs, de la poche d'un employé du palais, dont la taille il est vrai était gigantesque.

Un nain polonais, Borwilawski, fut célèbre par la variété de ses talents; il écrivit lui-même son

histoire; sa réputation s'étendit dans toute l'Europe. Mais lui aussi, s'avisa de grandir dans sa vieillesse.

Le vrai nain c'est Bébé ; il était né dans les Vosges en 1741. Son squelette est conservé au Muséum d'histoire naturelle. Bébé était si petit, qu'on le porta au baptême sur une assiette garnie de fillasse; son premier berceau fut un gros sabot rembourré. Il fut conduit à la cour du roi Stanislas, pour qui il se prit d'une grande affection. Ce prince l'aima à son tour et voulut lui faire donner une certaine instruction; mais Bébé ne daigna même pas apprendre à lire. Il ne sut jamais que danser et battre la mesure. Il resta vif et gentil jusqu'à quinze ans. A cette époque il subit une vieillesse prématurée, et il mourut à vingt-deux ans. Il avait alors 33 pouces, tandis qu'il n'en avait que 29 à quinze ans.

CÉCILE.

Vos histoires de nains sont fort curieuses, madame et nous verrons Tom Pouce avec d'autant plus d'intérêt.

MADAME DE NELSY.

Je ne désapprouve pas votre visite à Tom Pouce, mes enfants, mais je voudrais aussi vous voir visiter Paris au point de vue de votre instruction.

LOUISE.

C'est vrai, madame, je profiterai de la présence

de Cécile, car je connais mieux Vienne et Genève que Paris.

MADAME DE NELSY.

L'indifférence des Parisiens est bien connue : si de temps à autre des amis de province ne venaient pas les forcer à sortir de chez eux, ils apprendraient pour la plupart, le nom des curiosités de Paris dans un guide étranger.

LOUISE.

C'est ridicule, j'en conviens, madame. Aussitôt que vous n'aurez plus besoin de vos gardes malades, nous nous mettrons en route.

MADAME DE NELSY.

Dès demain. Cécile arrangera la partie avec son père, il faut profiter des beaux jours dont nous sommes très-exceptionnellement favorisés cette année.

Cette décision plut à Cécile : elle étouffait dans cette chambre, et, pour la première fois, elle quitta Mme de Nelsy sans regret.

Une lettre de Maurice, quoique bien tendre, contraria Cécile ; il insistait trop sur le vide que faisait l'absence de sa sœur. Les ennuis de Modeste et le catarrhe d'Augustin formaient un triste P. S., qui troubla Cécile, car son cœur n'était pas changé ; mais elle était en dehors de ses habitudes. La jeune fille croyait ne prendre que les distractions

du monde, elle en subissait insensiblement l'influence.

Toujours bonne et charmante pour son père, Cécile n'avait pourtant plus cette égalité d'humeur, cette gaieté qui sont le charme de la jeunesse.

Un matin, comme elle sortait de Saint-Roch, une jeune ouvrière pâle et maigre, l'aborda en lui disant : « Mademoiselle, vous qui avez une mère venez voir la mienne ; elle est malade et manque de tout, parce que je ne puis plus travailler.

CÉCILE.

Où demeurez-vous?

L'OUVRIÈRE.

Ici près, dans la rue du Marché. »

Sophie arrêta sa jeune maîtresse, et crut devoir lui dire, bas à l'oreille : « C'est impossible, mademoiselle ne peut pas aller chez cette femme. Il y a tant d'intrigants à Paris! Monsieur ne serait pas content..., la charité est prudente. »

Pour toute réponse, Cécile dit : « Suivez-moi. »

La maison était belle, l'escalier ciré. Au cinquième étage, un supplément d'escalier conduisait à la chambre qu'habitait l'ouvrière. La clef était sur la porte ; les trois personnes entrèrent. Une femme au teint jaune, les yeux creux et cernés, leva la main en voyant entrer sa fille

accompagnée de deux étrangères. Elle rougit un peu.

LA FILLE.

Ma mère, la pensée de parler à mademoiselle, m'est venue tout d'un coup.... c'est demain le terme.... le concierge me l'a encore dit ce matin.

Cécile s'approcha de la malade et lui demanda à voix basse ce qu'il fallait pour payer son loyer.

LA MALADE.

C'est bien cher, mademoiselle, mais il faut être logé proprement pour recevoir les pratiques et y voir clair quand on raccommode la dentelle!

CÉCILE.

Sans doute, ma bonne dame: dites-moi combien il vous faut.

LA MALADE.

Deux fois 60 francs, pour deux termes, car nous payons 240 francs cette petite chambre; mais si nous en donnions seulement la moitié, on nous laisserait tranquilles. Le propriétaire n'est pas mauvais pour nous. Et puis, on connaît bien son monde.

CÉCILE.

Mon père payera tout. Avez-vous besoin d'autre chose?

LA MALADE

Hélas! mademoiselle... le plus pressé c'est la nourriture pour ma pauvre Amélie. Voilà six

mois qu'elle ne travaille plus à cause de mon état qui exige des soins continuels. Nous avons engagé tous nos effets. C'est la première fois que nous demandons. Oh! parlez à votre mère, elle aura pitié de nous!

CÉCILE.

Je n'ai plus de mère; j'étais petite quand elle est morte, mais mon père m'aime beaucoup; je suis son enfant gâtée, il viendra vous voir et il donnera tout ce je lui demanderai pour vous.

LA MALADE.

Pour moi il ne faudra plus grand'chose! mais Amélie! ma pauvre enfant! Elle a travaillé depuis dix ans quatorze heures par jour, et voilà où nous en sommes! Le monde est si injuste! On paye si mal la reprise qui arrache les yeux à l'ouvrière!

Des larmes se perdirent dans les rides profondes de ce visage désolé.

CÉCILE.

Ne pleurez pas, tous vos maux vont finir: je viendrai aujourd'hui même avec papa, et nous vous ferons faire une bonne connaissance qui prendra soin de vous, et donnera de l'ouvrage à votre fille quand nous aurons quitté Paris. A bientôt! Reposez-vous.

Sophie n'était pas une méchante fille, toutefois ses pensées étaient bien différentes de celles de sa jeune maîtresse.

« Il y en a qui ont du bonheur, se disait-elle Tomber sans le savoir sur une demoiselle dont le père est riche à millions ! C'est égal, si monsieur m'en croyait il ne laisserait pas sa fille courir les greniers... j'étouffais là dedans ! C'est bon pour les sœurs de charité qui en ont tant vu que ça ne leur fait plus rien. Moi, j'ai le cœur trop sensible.. Elles vont être dans l'abondance, vous verrez. Après tout, j'aime autant avoir mes jambes ! »

Sophie, effectivement, avait besoin de bonnes jambes pour suivre Cécile.

La jeune personne réfléchissait : « Toutes mes fantaisies, tous mes désirs sont satisfaits par le plus tendre des pères, et il y a des gens qui n'ont même pas le nécessaire, le pain quotidien ! »

Ce nom d'Amélie résonnait encore aux oreilles de Cécile ; c'était comme un reproche, car elle n'avait pas écrit une seule fois à son amie.

De retour à la maison, elle raconta à son père la rencontre qu'elle avait faite et ce qu'elle avait promis. M. Lhallier approuva tout et le jour même il accompagnait sa fille chez les pauvres femmes. Le loyer fut payé, l'abondance succéda à la misère.

Quelques semaines plus tard, la malade mourait avec la consolation de laisser sa fille sous la douce protection de Mme de Nelsy.

Cécile avait sans doute fait quelques charités depuis qu'elle était à Paris, mais elle n'avait point

envisagé la misère d'une grande ville. A Sainte-Radegonde, elle visitait les pauvres, mais les pauvres du village sont dans d'autres conditions que ceux de Paris. La maison du riche est voisine de la chaumière et le pauvre malade sait qu'il sera secouru promptement. Cécile connaissait les bonnes gens qu'elle visitait, je dirai presque qu'ils lui appartenaient. A la campagne le pauvre et le riche vivent dans la même atmosphère ; le calme, la verdure et le ciel bleu sont des bienfaits partagés entre tous. A Paris, il n'en est pas ainsi; le contraste du luxe et de la misère frappe les yeux du passant le plus distrait.

Cécile, quoique bien jeune, comprit les devoirs que la fortune imposait à son père. Elle fit de grands projets, les soumit à Mme de Nelsy qui approuva et modifia aussi les plans charitables de sa jeune amie à laquelle manquait encore l'expérience.

Un jour, M. Lhallier annonça à Cécile qu'il avait rencontré sur le boulevard un négociant anglais de Calcutta, avec lequel il avait été très-lié autrefois. Plus heureux que beaucoup d'autres, M. Wells était revenu des Indes avec sa femme et sa fille Sarah qui était du même âge que Cécile. Ce serait donc une aimable société. Le jour même, les deux familles devaient passer la soirée ensemble.

Cécile accueillit cette nouvelle avec froideur,

mais à peine eut-elle vu Sarah qu'elle changea de sentiment. Il y eut sympathie spontanée entre les jeunes personnes. C'était plaisir de les voir causer et rire.

Sarah avait reçu une tout autre éducation que Cécile. M. et Mme Wells voyageaient depuis trois ans. Ils arrivaient d'Italie; leur fille parlait italien, connaissait Rome, Naples et Florence. Sa conversation ajoutait au charme de sa personne. Vive et enjouée, Sarah captivait Cécile, et l'intimité s'établit promptement entre elles.

Insatiables de plaisirs, M. et Mme Wells ne laissaient pas un jour de repos à leurs amis: le théâtre, les concerts et les soirées se succédaient sans interruption. La bonne Mme de Nelsy était forcément négligée.

Sarah se faisait remarquer par son élégance, M. Lhallier voulait que sa fille imitât Sarah. Les sages conseils de Mme de Nelsy ne furent point écoutés. Cécile eut de nouvelles toilettes et elle s'y soumit sans résistance; bientôt l'élégance et le luxe lui semblèrent chose toute simple.

Les idées sérieuses de Cécile s'étaient envolées; le projet de prendre des leçons fut encore ajourné. L'étude de la langue anglaise fut seule maintenue. Sarah était un professeur trop charmant pour qu'on n'acceptât pas ses offres de service. Dès que sa tête blonde apparaissait, c'était une fête. Les

leçons d'anglais étaient peu sérieuses; de frais éclats de rire signalaient les fautes de l'élève, et cette sorte de correction portait pourtant ses fruits. On causait beaucoup pendant ces fréquents tête-à-tête. Sarah, qui racontait volontiers sa vie, voulut connaître la vie de Cécile. Sainte-Radegonde et ses plaisirs parurent bien mesquin à la jeune miss, et même indignes de son amie.

SARAH.

C'est fini, ma chère, il faut quitter ce hameau, venir à Paris l'hiver et voyager l'été. D'abord vous viendrez dans l'île de Wight où nous avons une habitation princière. Vous verrez nos belles prairies Quand on est riche, il faut s'amuser, d'ailleurs *qui voyage s'instruit.* Vous verrez le derby, les régates, et au moins vous pourrez établir une comparaison entre la France et l'Angleterre.

CÉCILE.

Mon père a besoin de repos, Sarah. Certainement, j'aimerais beaucoup à voyager, mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est que mon père soit content.

SARAH.

Ma chère, tous les papas aiment à rester tranquilles, et cela ne leur vaut rien. N'avez-vous pas remarqué avec quel plaisir votre père vous regardait danser l'autre soir à l'Ambassade? Vraiment, le cher M. Lhallier ne songeait guère à

s'étendre dans son fauteuil. Il était fier et ravi de vous voir gaie et charmante.

Ce langage était nouveau pour Cécile et n'entrait pas aisément dans son esprit; elle hésitait à se rendre; et il eût suffi d'une journée passée chez Mme de Nelsy pour la rappeler à la raison, mais Cécile était sous le charme de Sarah; chaque jour un plaisir nouveau venait l'arracher à ses réflexions; il fallait s'amuser, voir, entendre, s'oublier soi-même.

M. Lhallier subissait, lui aussi, l'influence de ses amis Wells : il finit par se persuader que son goût pour la retraite était un rêve qu'il n'est pas permis à un homme riche de réaliser ; que son devoir de père de famille l'obligeait à se soumettre aux exigences du monde. Cécile semblait prendre goût à cette vie nouvelle, et Maurice et Charles ne se feraient certes pas prier pour s'établir à Paris! Toute hésitation était impossible, et, quoique M. Lhallier ne pût douter combien le séjour de la campagne lui était nécessaire pour réparer ses forces épuisées avant l'âge par le climat des Indes, il résolut d'acheter un hôtel à Paris où il vivrait au moins la moitié de l'année.

Cécile ne fit point d'objection au projet de son père. Et quinze jours plus tard, M. Lhallier et sa fille allaient visiter un magifique hôtel du faubourg Saint-Honoré, ayant un vaste jardin avec une

sortie sur les Champs-Élysées. Cécile était enchantée de passer l'hiver à Paris et l'été en Touraine. Quelle jolie chambre elle aurait ! Des rideaux de mousseline brodée doublés de taffetas rose, des meubles élégants, des fleurs, du soleil, du vrai soleil comme à Sainte-Radegonde, un salon où elle recevrait ses amies. Cécile travaillerait aussi ; elle aurait des maîtres plus graves que Sarah, un piano d'Érard ; elle ne jouera ni sonates, ni variations, elle apprendra l'harmonie, s'accompagnera, car Mme de Nelsy a déclaré que Cécile a une belle voix ; enfin elle jouera de l'orgue. Puis elle ajouta tout haut comme pour mieux se convaincre : « Je serai charitable. Si je n'ai pas le temps de travailler pour les pauvres, je leur donnerai de l'argent, j'achèterai tout ce qui pourra leur faire plaisir. »

Ces pensées avaient un doux reflet sur la physionomie de Cécile ; son père ne pouvait hésiter à se fixer à Paris.

Cette nouvelle enchanta Sarah. Le comfort de la vie tenait déjà beaucoup de place dans son esprit et elle eût été humiliée de voir sa chère Cécile dans une position ordinaire.

Cependant la veille du jour où M. Lhallier devait dire son dernier mot au notaire chargé de vendre l'hôtel, une lettre de Sainte-Radegonde venait jeter l'alarme dans le cœur de Cécile : Augustin était très-malade ; on avait peu d'espoir de sauver le

bon serviteur. Maurice ajoutait : « Il y a plus de trois mois, chère sœur que tu es à Paris. La campagne est déjà bien belle ; si vous tardez trop à revenir, vous ne verrez pas nos lilas en fleurs. Le petit bois est rempli de muguet, les oiseaux chantent du matin au soir comme pour t'inviter à revenir. »

Cécile était seule ; absorbée dans ses réflexions, elle n'entendit pas Sarah qui s'avançait sur la pointe du pied. Un joyeux *good morning* fit lever la tête à Cécile.

SARAH.

Eh bien, ma chère, je vous félicite, l'hôtel est acheté, je crois?

CÉCILE.

Non, pas encore.

SARAH.

Qu'avez-vous, Cécile? Des larmes dans les yeux? Vos frères sont-ils malades? Cette lettre... parlez vite, j'ai peur !

CÉCILE.

Rassurez-vous, Sarah, mes frères se portent bien ; mais notre vieux nègre va mourir.

SARAH.

Oh ! ce n'est pas un grand malheur. L'année où nous quittions Calcutta, dix de nos hommes sont morts.

CÉCILE.

Augustin a entouré mon enfance de mille soins;

je lui dois tous mes petits bonheurs. Libre, il a voulu rester avec nous, travailler pour nous ; sans lui notre vie eût été bien triste et bien difficile !

SARAH.

C'est différent ! mais grâce à Dieu, ma chère, vous n'avez plus besoin de ce brave homme.

CÉCILE.

La présence d'Augustin me manquera. Il me rappelait ma mère qu'il aimait tant, et qu'il a servie avec un dévouement qui a peut-être prolongé ses jours.

SARAH.

Que vous êtes bonne, ma chère ! Voyons, il faut vous distraire : sortirons-nous ?

CÉCILE.

J'attends mon père, Sarah : je resterai avec lui toute la journée.

SARAH.

J'entends : la grande affaire de l'hôtel va se conclure. Je vous laisse ; à demain, ma chère Cécile. J'ai des projets charmants, mais je respecte votre chagrin, et je ne veux rien vous dire aujourd'hui. Quel bon cœur vous avez ! Et comme je vous aime !

CHAPITRE XV.

Cécile éprouva une sorte de délivrance en voyant partir Sarah. Elle se promenait à grands pas et semblait délibérer avec elle-même. Son père la surprit dans cette agitation.

M. LHALLIER.

Qu'est-il arrivé, chère enfant ?

CÉCILE.

Mon bon père, j'ai reçu une lettre de Maurice : Augustin est très-malade ; je ne supporte pas la pensée que notre fidèle serviteur quitte la vie sans nous dire adieu.

M. LHALLIER.

Tu as raison, ma fille. Je vais presser le notaire, et d'ici à quelques jours nous partirons. Pauvre Augustin ! brave serviteur !

CÉCILE.

Père chéri, écoutez-moi : je voudrais partir ce soir même, ajournez l'achat de l'hôtel, je vous le demande en grâce : vous n'avez encore rien refusé à votre petite Cécile.

M. LHALLIER.

Et je ne lui refuserai jamais rien. Toutefois, chère enfant, je crois que tu exagères le danger de cette maladie. Ton frère ne s'exprime pas en termes alarmants.

CÉCILE.

Il a tant travaillé, et depuis longtemps tout travail était au-dessus de ses forces.

M. LHALLIER.

Le contrat devait être signé après-demain.

CÉCILE.

Partons, partons, vous reviendrez, mon père

M. LHALLIER.

Calme-toi, chère enfant, nous partirons ce soir, donne tes ordres, je vais donner les miens.

Sophie put se convaincre une fois de plus que l'éducation de sa jeune maîtresse était complète: Cécile savait faire une malle, elle était indépendante de sa femme de chambre, et si celle-ci n'eût réclamé avec une sorte d'autorité, ses services eussent été inutiles.

M. Lhallier et sa fille allèrent prendre congé de

Mme de Nelsy qui trouva leurs appréhensions bien fondées. Elle s'associa au chagrin de ses amis, et leur renouvela la promesse d'aller les voir en Touraine.

Sarah apprit par un aimable billet que sa jeune amie avait quitté Paris.

C'était au commencement de mars ; l'hiver n'avait pas été rigoureux, et déjà la verdure réjouissait les yeux du voyageur. En avançant vers la Touraine, Cécile quittait ses pensées de Paris ; elle se sentait revenir à elle-même. La vue de la Loire, bientôt Amboise et Chantelou lui causèrent une joie indicible. Elle se jeta dans les bras de son père en disant : « Quel bonheur de revoir tout cela ! »

M. Lhallier ne s'arrêta pas à Tours, il se dirigea sans tarder vers Sainte-Radegonde ; Modeste soignait jour et nuit le fidèle compagnon de ses peines et de ses travaux.

Par un sentiment de délicatesse pour *sa chère bonne*, Cécile n'avait pas voulu amener Sophie. On l'avait laissée à la maison de ville avec un domestique.

M. Lhallier et sa fille s'arrêtèrent quelques instants seulement à Saint-Symphorien, pour embrasser Maurice et saluer M. et Mme Delorme heureux de les revoir. Au bruit de la voiture Modeste parut sur la porte.

MODESTE.

J'en étais sûre ! Je connais ton cœur, le pareil de ta mère, et il ne changera jamais. Mignonne chérie ! comme tu es pâle !... Va-t-il être content de te voir ! Quand je dis de te voir ?...

CÉCILE.

N'a-t-il plus sa connaissance, ce pauvre Augustin ?

MODESTE.

Ah ! bien oui ! Il a plus d'idées que jamais ! C'est un vrai livre. Il me disait des choses cette nuit, qui m'ont fait pleurer comme une jeunesse de quinze ans. Mais il n'y voit presque plus.

CÉCILE.

Pauvre Augustin !

Cécile courut vers la chambre du malade. Elle constata avec bonheur que Modeste n'avait rien épargné pour le bien-être de son vieux serviteur.

CÉCILE.

Mon cher Augustin, me voici ; je viens te soigner.

AUGUSTIN.

Ça, bonheur pour moi, petit mamzelle ! Augustin pas partir sans dire adieu à bons maîtres.

CÉCILE.

Souffres-tu beaucoup ?

AUGUSTIN.

Pas parler souffrir, moi trop content ! moi peur pas dire adieu.

CÉCILE.

Me vois-tu ?

AUGUSTIN.

Moi, pas besoin voir, moi bien connaître petit mamzelle ; moi entendu douce voix ; moi content ! bon Dieu, bien bon pour vieux nègre !

M. Lhallier et Maurice entrèrent. Cécile était au chevet du lit ; elle tenait dans ses mains blanches et fines la main noire et ridée d'Augustin ; elle la couvrait de larmes.

AUGUSTIN.

Petit mamzelle pas pleurer ! moi trop vieux, plus travailler, moi aller là-haut avec bonne maîtresse, attendre... attendre...

CÉCILE.

Oui, tu nous attendras : calme-toi, mon vieil ami, nous ne te quitterons plus maintenant.

AUGUSTIN.

Oh ! pas bien long !

Il avait raison : cette nuit-là même, il rendit sa belle âme à Dieu.

La chambre était resplendissante de lumières, la tête du vieux nègre reposait sur un bel oreiller blanc ; M. Lhallier et ses enfants agenouillés près du mort priaient pour lui avec confiance ; la foi leur avait enseigné qu'un trône de gloire est réservé aux humbles de la terre.

Augustin ne pouvait plus s'abaisser, prendre la

dernière place : la porte de Sainte-Radegonde et le portail de l'église de Saint-Symphorien furent tendus de noir. M. Lhallier rendait honneur à l'homme dont la fidélité et le dévouement avaient été la sauvegarde de sa famille pendant quarante ans.

Une inscription placée sur la tombe du vieux nègre apprit au passant ce qu'avait été Augustin.

Cette générosité respectueuse du maître pour son serviteur fut comprise et admirée de tous. La famille Lhallier devint encore plus chère aux habitants du hameau et de Saint-Symphorien.

Modeste pleurait en silence. Tant d'honneurs rendus à Augustin lui donnaient une sorte de timidité. L'humble servante se disait, sans doute : ils en feront bientôt autant pour moi !

CHAPITRE XVI.

La mort d'Augustin laissa un vide qui se faisait sentir à chaque instant du jour. Il fallut songer, non pas à le remplacer, mais à partager entre plusieurs la besogne qu'il faisait à lui seul. Quant à ces prévenances, ces inventions qui surprennent et charment les maîtres, elles disparurent avec lui.

Cependant, Cécile se trouvait à Sainte-Radegonde avec bonheur ; elle courait partout, donnait son coup d'œil de maîtresse de maison. Elle ne vit pas sans attendrissement des travaux de jardinage commencés par une main qui n'avait pas eu el temps de les achever. Le chardonneret favori de Cécile était mort peu de jours avant qu'Augustin tombât malade, et il n'avait pas pu l'empailler,

comme il voulait le faire, pour que sa jeune maîtresse le revît encore.

Cécile était visiblement heureuse de se retrouver à Sainte-Radegonde ; elle ne comprenait pas comment elle avait pu s'éloigner de cette petite maison ; mais ce fut bien autre chose, lorsque, aidée de Modeste, elle déballa ses robes élégantes. Tout cela lui parut folies.

MODESTE.

Qu'est-ce que c'est que tous ces déguisements-là ? Où allons-nous les mettre ?

CÉCILE.

Nous allons laisser ces robes dans la caisse ; je ne les mettrai pas ici.

Cécile était embarrassée ; les questions naïves et parfois piquantes de Modeste la molestaient, toutefois elle était de l'avis de sa bonne : ce qui lui semblait utile, et même indispensable à Paris, n'avait plus de sens à ses yeux.

Quelques jours passés à Sainte-Radegonde suffirent pour remettre Cécile bien avec elle-même. Les sentiments qui s'étaient comme assoupis dans son cœur se réveillèrent : la joie de ses frères, leurs caresses, l'admiration avec laquelle ils l'écoutaient, le déjeuner en famille, les promenades et les soirées près du foyer où le sarment brûlait parfois encore, tout cela donnait à Cécile le calme

bonheur que ne lui avaient pas donné les plaisirs de Paris.

Cependant M. Lhallier remarquait dans la physionomie de Cécile une expression qui ne lui était pas ordinaire. Ce n'était pas précisément de la tristesse, mais plutôt une préoccupation habituelle : le père s'attendait à une confidence.

Amélie ne tarda pas à venir voir son amie ; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre : « Pardonne-moi, dit Cécile. » Un tendre regard fut la réponse.

CÉCILE.

Ne me demande pas comment j'ai pu être absente si longtemps sans t'écrire. Je n'en sais absolument rien ; à Paris, les semaines, les jours et les heures s'envolent.

AMÉLIE.

Moi, j'ai eu du temps pour penser à toi ! mais je veux oublier le chagrin que m'a fait ton silence, nous allons reprendre nos bonnes causeries. Du reste, ma chère amie, ton frère Charles n'a jamais passé une semaine sans venir nous donner de vos nouvelles. »

Cette première visite fut suivie de beaucoup d'autres ; Cécile et Amélie étaient plus intimes que jamais.

La famille Delorme ne témoigna pas moins de joie du retour de M. Lhallier. Blanche surtout

était radieuse : « Ne nous quittez plus, disait-elle à Cécile, je suis meilleure quand vous êtes là. »

Pour toute réponse, Cécile riait de l'importance qu'on lui donnait; mais elle ne pouvait se dissimuler que sa présence réjouissait tous les cœurs : dès qu'elle sortait, les enfants accouraient pour la voir, recevoir une caresse, une petite semonce au besoin.

La sourde-muette se cramponna après Cécile, lui faisant signe qu'il ne fallait plus qu'elle s'en allât.

Le cordier dit que Madeleine l'avait cherchée pendant plusieurs jours, et que ne voyant pas paraître sa protectrice, elle avait pleuré et témoigné une mauvaise humeur qui ne lui était pas habituelle.

Une après-midi, Cécile était seule avec son père; la conversation se ralentit un peu, et M. Lhallier étendu dans son grand fauteuil, ne tarda pas à fermer les yeux.

Cécile suspendit son travail, et considérant son père, elle fut frappée de l'altération de ses traits. « Combien le repos lui serait nécessaire! pensait-elle, le trouvera-t-il à Paris? On dit bien qu'on est libre d'y vivre comme on veut! Il n'en est rien : on participe plus ou moins à cette agitation continuelle, à ce besoin de voir, d'entendre, d'aller et de venir. Mon père se fait un devoir de

me conduire dans le monde ; il se croit obligé de remplacer ma mère. Pauvre cher père!... Cette existence si contraire à ses goûts ne pourrait-elle pas compromettre sa santé? Mon Dieu !... Et puis, le meilleur des pères ne peut remplacer une mère dans un salon, au bal, partout où l'œil maternel exerce la surveillance. Mme de Nelsy est une amie parfaite ; je l'aime tendrement, mais elle n'est pas ma mère ! »

M. LHALLIER.

Je me suis endormi, à ce qu'il paraît? Tu étais là à me regarder, Cécile?

CÉCILE.

Oui, mon père, et je ne crois pas avoir perdu mon temps ; j'ai fait des réflexions très-sages, du moins j'espère que vous en jugerez ainsi.

M. LHALLIER.

Tu n'en es pas bien sûre ! Voyons, mademoiselle la raisonnable, je vous écoute.

CÉCILE.

Mon père, si vous m'en croyez, vous n'achèterez pas d'hôtel à Paris.

M. LHALLIER.

Tu me surprends beaucoup, Cécile. L'hôtel du faubourg Saint-Honoré te plaisait. Quel motif a pu te faire changer d'avis?

CÉCILE.

Écoutez-moi, mon père bien-aimé : le séjour de

Paris ne vous convient pas. Vous avez besoin de calme et de repos. Le monde vous fatigue, sans vous distraire. Ce n'est pas dans une ville comme Paris que vous reposerez votre santé altérée par le climat des Indes et par ces chagrins dont mon cœur ose à peine se souvenir. C'est la vie de campagne et de province qu'il vous faut, mon père, croyez-moi.

M. LHALLIER.

Chère enfant, nous pourrons partager l'année entre Paris et la campagne. Il est de mon devoir de te mener dans le monde. Que penserait-on d'un père qui, ayant de la fortune, garderait sa fille dans une campagne comme Sainte-Radegonde?

CÉCILE.

Mon père, malgré tout le respect que j'ai pour vous, je ne souffrirai pas que vous disiez du mal de notre maisonnette. C'est ici que j'ai passé mon enfance.... C'est ici que j'ai retrouvé mon père....

M. LHALLIER.

Chère Cécile, j'apprécie tes bons sentiments, je suis touché de ta tendresse, et toutefois je ne puis me rendre à tes désirs.... j'avoue que la vie de campagne me plairait; mais il ne peut en être ainsi pour toi.

CÉCILE.

Vous vous trompez, je n'aime pas le monde.... Ce n'est pas ma place à moi, non plus. La protec-

tion et les conseils de Mme de Nelsy ne m'ont pas suffisamment garantie des dangers de ce monde brillant. J'y étais mal à l'aise; j'ai commis plus d'une étourderie. Enfin, mon père, sachez-le, mon cœur était moins bon.

M. LHALLIER.

Es-tu sincère, ma fille? Ne veux-tu pas renoncer à tes goûts pour favoriser les miens ?

CÉCILE.

Je suis sincère, et je le serai toujours.

Cécile raconta fidèlement à son père tout ce qui s'était passé en elle depuis qu'elle avait quitté sa vie paisible : l'oubli d'Amélie, les sentiments de vanité qu'elle avait éprouvés dans le monde, ses réflexions piquantes, sa paresse, l'ennui qu'elle éprouvait à la fin chez Mme de Nelsy, ses conversations frivoles avec Sarah et enfin la tristesse qu'elle ressentait de ne pouvoir, comme les autres jeunes personnes, aller s'asseoir près de sa mère après chaque contredanse.

M. LHALLIER.

Quel âge as-tu, Cécile?

CÉCILE.

Dix-sept ans et demi, mon père.

M. LHALLIER.

Tu es trop raisonnable, ma fille !

CÉCILE.

La raison m'a été donnée par des circonstances

peu ordinaires; je dois en profiter. Songez-donc qu'à l'âge où les enfants reçoivent les caresses de leur mère, je devins orpheline; j'ai grandi sous la garde de Maurice et de Charles qui travaillaient avec un courage au-dessus de leurs forces et inconnu à la plupart des jeunes gens. Bientôt j'ai comparé notre gêne à l'aisance qui régnait chez Mme Delorme ; grâce à Modeste, j'appris à me passer du superflu : je devins une bonne ménagère. Alors je connus des joies nouvelles : économiser l'argent de mes frères, suppléer le travail de ma bonne, me rendre utile, indispensable à tous, telle a été mon existence jusqu'au moment où vous avez été rendu à notre amour. Convenez, mon père, qu'une pareille éducation n'est point ordinaire : ne vous étonnez donc pas qu'elle porte ses fruits. Ne regrettez pas surtout, père chéri, que j'aie été soumise à ces épreuves; elles m'ont été utiles : ma mère et vous manquiez seuls à mon bonheur.

Voyons, votre petite Cécile a-t-elle raison?

M. LHALLIER.

Je crains, chère enfant, que ta piété filiale ne te fasse illusion, et que plus tard tu ne regrettes d'avoir pris trop légèrement un parti qui va te créer une existence très-sérieuse.

CÉCILE.

N'avez-vous pas toute ma confiance? si je m'a-

perçois que je me suis trompée, que jai trop présumé de mes forces, je vous le dirai. C'est convenu, nous n'achetons pas d'hôtel à Paris. Nous y ferons de temps à autre de courts séjours, quand la fantaisie nous en prendra.

M LHALLIER.

Et tes frères, Cécile ?

CÉCILE.

Mes frères ; ils ne songent guère à quitter la Touraine. Ce sont des campagnards renforcés.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'une voiture : Sophie se voyant oubliée, et pensant que la toilette de sa maîtresse devait souffrir de son absence, s'était fait conduire à Sainte-Radegonde. Elle s'obstinait à ne pas vouloir descendre de voiture, disant au cocher qu'il se trompait, que cette maison n'était assurément pas celle de M. Lhallier, et que le château de Sainte-Radegonde devait être plus loin.

Sophie portait chapeau, ce qui lui valut le respect des paysans accourus au bruit de la voiture ; mais lorsque le cocher, mieux instruit, eut prononcé le nom de la femme de chambre, les éclats de rire succédèrent à la gravité qu'on s'était cru obligé de garder.

Cécile vint au secours de Sophie : elle la présenta à Modeste qui ouvrit de grands yeux. Un mot de Cécile suffit pour les lui fermer sur beau-

coup de choses. Modeste fit bonne mine à la nouvelle venue et la conduisit dans une mansarde où l'élégante femme de chambre s'installa à peu près en soupirant.

La présence de Sophie eût été, à en croire Cécile, une sorte d'engagement à faire de la toilette. C'était inutile à Sainte-Radegonde. Quelques jours passés loin du monde avaient suffi pour rendre à Cécile son bon sens et sa simplicité ; elle avait un tact exquis et comprenait combien il serait ridicule de s'habiller au village comme on s'habille à Paris : un autre motif, encore plus puissant peut-être, ne lui permit pas d'hésiter : la présence de Sophie devait nécessairement déplaire à Modeste, Cécile dit donc à Sophie, le lendemain même, que ne devant pas retourner à Paris l'hiver prochain, elle la remerciait de ses bons services et lui rendait sa liberté.

Sophie parla de son attachement et finit toutefois par avouer qu'elle n'aimait pas la campagne et qu'il lui fallait *son Paris*.

Tout était donc pour le mieux : Sophie ne prolongea pas son séjour à Sainte-Radegonde ; elle regagna sans tarder *son Paris*.

M. Lhallier n'approuva pas cette mesure. L'homme riche veut voir dans sa maison ce qui accuse la richesse. Cette fois-ci encore la victoire fut à Cécile ; voulant toujours mériter le titre de *Made-*

« Mademoiselle Cécile a de grandes idées. » (Page 261.)

moiselle Raisonnable, elle sut éviter l'exagération qui eût donné à Sainte-Radegonde une apparence de mesquinerie : une jeune ouvrière fut placée sous la surveillance de Modeste qui se chargea d'en faire une femme de chambre accomplie ; de nouveaux serviteurs furent ajoutés aux autres.

Ces changements ôtaient à la petite maison le caractère de simplicité qui en était le charme. Cécile n'attendit pas que son père en fît l'observation, et un matin elle lui dit : « Mon père vous devenez paresseux à Sainte-Radegonde ; le terrain vous manque. Pourquoi n'achèteriez-vous pas cette jolie maison de la côte de Saint-Cyr dont le colonel vous parlait l'autre jour ? »

Un éclair de joie illumina le visage de M. Lhallier.

« Quelle bonne idée ! Dès demain nous ferons cette promenade ; mais, c'est un château, et Mlle Cécile n'aime que les maisonnettes, je crois ? »

CÉCILE.

Mlle Cécile a de grandes idées, de bonnes et belles idées, monsieur mon père.

M. LHALLIER.

Que veux-tu dire ?

CÉCILE.

Je ne veux absolument rien dire en ce moment

Permettez-moi, mon père, de vous faire une condition?

M. LHALLIER.

Il me semble que je les accepte toutes!

CÉCILE.

Que vous êtes bon! Eh bien, promettez-moi que chaque année nous viendrons faire les vendanges à Sainte-Radegonde, ce hameau chéri où j'ai passé mon enfance.

CHAPITRE XVII.

Le lendemain, Cécile se leva une heure plus tôt. Elle écrivit à Amélie pour lui annoncer les projets de la journée; elle l'invitait à y prendre part ainsi que son père.

Un domestique fut chargé de porter le billet et de s'assurer en même temps d'une bonne voiture. La matinée était fraîche, mais belle; Cécile, enveloppée dans son burnous, le capuchon sur la tête, parcourait les étroits sentiers du clos extérieur. Elle marchait vite, sans donner la moindre attention à ce qui se passait sur le chemin. Tout à coup un *clic clac* se fit entendre. « Une voiture! dit Cécile tout haut, qui peut s'engager dans nos chemins à pareille heure? » La réponse fut un second *clic clac* plus rapproché.

Cécile se dirige en toute hâte vers le chemin, elle entend très-distinctement une voiture qui avance péniblement.... on approche.... c'est l'Écureuil, le meilleur voiturier de la ville, avec sa plus belle berline, précisément celle que Cécile souhaitait d'avoir pour la promenade.

Enfin, l'équipage est sorti du mauvais chemin, une tête blonde, une physionomie enjouée et malicieuse se montre à la portière: c'est Sarah!

Cécile jette un cri de surprise.

SARAH.

Ah! mademoiselle, vous avez cru pouvoir nous échapper. Eh bien, nous venons vous dire adieu avant de partir pour l'Écosse.

La réponse de Cécile fut un tendre baiser. Elle n'avait plus rien à craindre de Sarah, elle était ferme sur son terrain.

M. et Mme Wells désiraient depuis longtemps visiter la Touraine, et la présence de M. Lhallier à Sainte-Radegonde leur avait semblé une invitation formelle pour réaliser ce projet.

CÉCILE.

Il faut vraiment avoir du courage pour arriver jusqu'à nous. N'avez-vous pas craint de verser dans notre mauvais petit chemin?

SARAH.

Ma bien chère, quand on a valsé sur la mer de glace, on peut monter jusqu'à Sainte-Radegonde;

d'ailleurs nous avons versé trois fois en Italie : on s'habitue à tout.

M. Lhallier fut médiocrement satisfait de cette visite inattendue. L'homme qui avait vécu aux Indes, dans l'opulence, était vexé d'être surpris dans une habitation aussi modeste.

Cécile devina la pensée de son père : elle fit paraître porcelaines, cristaux et argenterie. Les domestiques comprirent, sans qu'il fût besoin de le leur expliquer, l'importance des étrangers; ils revêtirent leur livrée et prirent une attitude qui n'était pas habituelle à Sainte Radegonde.

M. Lhallier était satisfait ; il ne s'excusa que par convenance de la mesquinerie de sa maison.

SARAH.

C'est charmant ! ce linge damassé, cette argenterie, ces fleurs, tout ce comfort de la table sont un contraste avec la petite maison. Cela me plaît beaucoup. Miss Elliot a dépeint dans un de ses romans un intérieur absolument semblable au vôtre. L'héroïne Héléna est représentée par la chère Cécile qui fait les honneurs de son *home* avec une grâce que je voudrais avoir.

Le repas fut gai et cordial. M. Dermicourt et sa fille Amélie arrivèrent, et à l'heure dite, toute la société se mit en route pour aller visiter la propriété de Saint-Cyr.

Les deux voitures suivirent la levée de la rive

droite de la Loire, jusqu'au moment où l'on s'engagea dans un chemin montueux pour arriver au château. Sarah n'attendit pas qu'on lui demandât son avis. Elle était dans le ravissement ; une terrasse abritée de marronniers, donnant sur la Loire, excita sa plus vive admiration ; des barques de pêcheurs, voiles déployées, animaient en ce moment le paysage. La jeune fille courait partout, faisait des découvertes, et appelait toute la société pour partager son contentement. A l'en croire, M. Lhallier ne devait pas hésiter à se rendre propriétaire d'une si belle habitation.

Cécile riait de l'enthousiasme de Sarah ; mais ce qu'elle désirait connaître, c'était l'impression d'Amélie. Plus réservée que miss Sarah, Mlle Dermicourt admirait en silence ce beau séjour, tout en souriant à la pensée de venir souvent y voir Cécile.

Le reste de la journée se passa à visiter la ville de Tours, et à cinq heures la famille Wels remontait à Sainte-Radegonde où un bon dîner les attendait.

Les adieux furent tendres ; on se donna rendez-vous à l'île de Wight où Sarah serait fière de recevoir ses amis.

La journée du lendemain fut consacrée à rétablir l'ordre dans la maison. Huit jours plus tard, M. Lhallier et ses enfants retournaient visiter le

château, et, après une sérieuse délibération, on l'acheta.

Cette propriété avait appartenu autrefois à une famille dont le souvenir était religieusement gardé dans le pays. Des héritiers avides et indifférents renonçaient à conserver ce bel héritage. On se demandait à Saint-Cyr si les nouveaux propriétaires seraient dignes de ceux qu'ils allaient remplacer. Le doute disparut en voyant M. Lhallier et ses enfants. Le château fut meublé par les soins d'un tapissier de Tours ; Cécile n'avait point voulu commander les meubles à Paris : « il faut, disait-elle, nous faire aimer des gens du pays. » Et, comme toujours, son père lui avait donné raison.

L'installation devait avoir lieu au mois de juin. Cécile ne quittait plus, sans nécessité, Sainte-Radegonde. On eût dit qu'elle voulait s'imprégner de ses plus chers souvenirs. Elle multipliait ses visites aux pauvres, prévenait leurs désirs, les assurait qu'elle ne les oublierait jamais.

Usant de l'autorité que lui donnait son père, elle institua une caisse de secours chez les sœurs, chargées de la remplacer.

Madeleine entra dans un établissement de sourds muets. L'espérance de s'instruire et d'être un jour près de Mlle Cécile, put seule l'arracher des bras de son vieux père. Cécile allait la voir souvent, elle acquit la certitude que l'enfant était intelli-

gente et que rien ne s'opposerait aux plans qu'elle avait faits.

Cependant la campagne était dans toute sa parure ; le château attendait ses hôtes : il fallait partir : ce fut un moment triste et solennel. Cécile pleurait en disant adieu aux fermiers et aux enfants du village. Tous l'accompagnèrent jusqu'à la levée où elle monta en voiture pour ne plus s'arrêter qu'à sa nouvelle demeure.

Cécile se remit de son émotion : elle songeait au bien-être qu'allait trouver son père dans cette belle propriété. Là ou ailleurs, elle s'occuperait de lui, le soignerait, elle le verrait content.

Le plaisir avec lequel nous avons vécu près de Cécile à Sainte-Radegonde, ne nous empêche pas d'être satisfaits de la voir châtelaine. Elle-même ne tarda pas à convenir que cette belle propriété avait ses avantages et ses charmes. Elle s'habitua bien vite à une existence large et honorable. Modeste elle-même finit par convenir que la vue de la Loire valait bien celle des deux figuiers et du puits qui l'avaient réjouie si longtemps. Des chevaux sont à l'écurie, chevaux de selle et de voiture. Cécile fait des promenades à cheval avec ses frères qui n'ont pourtant pas renoncé à leurs occupations : Maurice tient le premier rang dans l'étude de maître Delorme : il suivra la carrière du

notariat, Charles a pris goût à l'industrie et ne veut pas y renoncer.

La famille Lhallier est aimée. Ces jeunes gens donnent de la vie au pays. Ils ne sont pas fiers; ils causent avec les paysans; la demoiselle arrête les petites filles qu'elle rencontre, leur donne des images et les exhorte à être obéissantes, elle les caresse. On sent déjà que les nouveaux propriétaires sont des protecteurs.

Charles réalisa une partie de ses rêves: un bateau de promenade remplaçait le navire, et la Loire l'Océan. Le soir, la famille montait *à bord* de la jolie embarcation. Maurice et Charles ramaient comme de vieux mariniers.

Souvent Cécile était seule avec Charles qu'elle aimait d'autant plus qu'il lui faisait des confidences. Le frère et la sœur passaient sur la rive gauche et assistaient au coucher du soleil. Quelle fraîcheur et quelle beauté ils respiraient sur cette belle rive! Il y a peu de parties de la Loire où ses bords offrent alternativement tant de saillies qui forment comme autant de caps revêtus d'une charmante végétation, et d'enfoncements qui sont autant de délicieux golfes où l'on voit souvent au repos la barque du pêcheur.

Charles et Cécile passaient des heures entières à contempler ce paisible paysage. Quelquefois ils gagnaient le petit bois de Saint-Côme qui s'étend

sur ces caps et ces golfes. Jamais le souvenir de ces heures d'intimité fraternelle et de ce soleil couchant ne s'effacera de la mémoire de Cécile et de Charles.

Il ne se passait guère de semaine sans qu'Amélie ne vint à Saint-Cyr avec son père. L'intimité des jeunes personnes se resserrait de plus en plus. Amélie était de toutes les promenades, de toutes les fêtes. La famille Delorme, au contraire, venait rarement à Saint-Cyr. Blanche était très-réservée avec Cécile qu'elle semblait pourtant aimer beaucoup.

Peu de temps après que M. Lhallier eut quitté Sainte-Radegonde, une réforme notable se fit dans la maison du notaire de Saint-Symphorien : il vendit ses chevaux et sa voiture, congédia plusieurs domestiques. Mme Delorme et sa fille n'acceptaient aucune invitation et n'en faisaient pas. On les voyait seulement à l'église où elles attiraient l'attention par la simplicité de leur mise. Cependant, comme le notaire avait la même attitude, que les affaires marchaient avec la même régularité, personne ne pouvait expliquer un pareil changement.

Qu'était-il donc arrivé?

Rien de bien nouveau : M. Delorme n'avait pu se préserver de l'esprit de spéculation qui commençait à gagner les gens les plus sages. Incapa-

Maurice et Charles ramaient. (Page 269.)

ble de s'occuper d'autres affaires que de celles de son étude, il avait eu l'imprudence de compromettre sa fortune : il fallait vendre la charge pour sauver l'honneur.

Maurice était un successeur naturel et nommé par tous : M. Delorme fit donc une ouverture au jeune homme, se résignant aussi à lui vendre sa jolie maison et à se retirer dans une petite campagne près de Marmoutier. Effectivement l'affaire fut conclue, mais pas aux conditions faites par le notaire.

MAURICE.

Monsieur, j'achète votre étude ; mais je n'ai pas oublié le jour de la conscription : maître Delorme sera donc toujours le notaire de Saint-Symphorien, et je serai toujours son premier clerc.

M. DELORME.

Mon cher Maurice, vous êtes jeune encore : les affaires ne se traitent pas ainsi.

MAURICE.

Monsieur, je vous dois tout, vous n'avez pas le droit de mettre des bornes à ma reconnaissance.

Une longue discussion suivit ; M. Lhallier intervint, et tout se passa comme Maurice et son père l'exigeaient.

Mais quel changement dans la maison ! Blanche comprit, sans qu'il fût besoin de le lui dire,

qu'elle devait désormais prendre part à toutes les occupations qu'elle avait dédaignées jusqu'à ce jour. La santé de sa mère, détruite par ce cruel revers de fortune, devint une nouvelle complication. Blanche versait des larmes; elle regrettait les heureux jours de son enfance. Que de pensées se présentaient à son esprit, lorsque assise près de sa mère elle raccommodait le linge de la maison. Cet apprentissage ne fut pas aussi long que Blanche le craignait. Elle ne tarda pas à se convaincre que le zèle et la bonne volonté sont de grands maîtres. Ah! qu'il en coûtait à la pauvre enfant de se lever de bonne heure! Sa toilette n'était pas longue à faire! Que de soins et d'occupations la réclamaient!

Des paroles d'encouragement ranimaient Blanche vingt fois le jour. Le moindre service était payé des plus tendres paroles: « Tu es notre consolation, lui disait sa mère, ta piété filiale sera récompensée. »

M. Delorme, habituellement soucieux, souriait à la vue de Blanche; il acceptait les soins de sa fille avec bonheur. Cécile n'avait pas été initiée au secret de l'affaire; c'était la première fois que son père ne lui avait pas demandé son avis. Elle voyait bien toutefois le changement opéré chez les Delorme, leur tristesse ne lui échappait pas non plus. C'était assez pour que la généreuse enfant

redoublât d'affection. Elle allait le dimanche chercher Mme Delorme et sa fille pour passer la journée à Saint-Cyr, et ne négligeait aucun moyen de les distraire. Cependant une année était à peine écoulée, et déjà Blanche sentait son fardeau allégé. Elle était devenue matinale, elle s'attachait à ses devoirs, elle y prenaît goût.

Un matin qu'elle s'était levée encore plus tôt qu'à l'ordinaire, elle ouvrit sa fenêtre et resta en contemplation devant le paysage qui s'offrait à ses regards étonnés. C'était au mois de juin ; les îles que porte la Loire étaient autant de frais jardins ; paysans et paysannes se rendaient au marché de Tours, chacun portant les trésors de son champ : des cerises, des légumes et des fleurs de toute espèce ; la vigilante ouvrière se rendait à sa journée ; les soldats faisaient la manœuvre, le cantonnier cassait la pierre. Ce mouvement n'était pas nouveau, mais c'était la première fois que Blanche en était témoin. « Allons, dit-elle, moi aussi, j'ai une tâche à remplir. » Elle s'éloigna le cœur content.

Si le monde dévoile nos défauts, juge nos actions, il est juste de dire qu'il rend hommage à la vertu : il n'était question que de Blanche dans la société ; son éloge était dans toutes les bouches ; on analysait sa conduite, on lui prédisait un avenir plus heureux. Les domestiques eux-mêmes se

plaisaient à louer leur jeune maîtresse, à dire partout qu'elle n'était plus la même.

Blanche se sentait estimée ; ce sentiment donnait l'essor à ses facultés, et bientôt on la vit gaie et contente comme doit l'être toute jeune personne qui accomplit bien ses devoirs.

Les revers de fortune semblaient oubliés ; la maison, tout en gardant une apparence modeste, reprenait un petit air de fête ; Blanche avait de la coquetterie pour le salon de sa mère ; elle savait trouver du temps pour faire des rideaux de filet, des coussins en tapisserie ; elle était devenue aussi une excellente jardinière, les fleurs favorites de sa mère ornaient le salon.

Vous le voyez, à la petite fille volontaire et capricieuse a succédé une aimable personne, dont les qualités sont d'autant plus précieuses qu'elles ont été acquises par de généreux efforts. Le lecteur n'éprouvera donc aucune surprise en apprenant qu'un an plus tard, Maurice épousait la fille de son bienfaiteur. M. Delorme se retira ouvertement des affaires, mais il ne quitta plus ses enfants.

Charles épousa Amélie, la première amie de Cécile. Le château de Saint-Cyr les réunissait tous dans la belle saison.

Et Cécile ? Nous ne voulons pas tourner la page pour connaître l'avenir de la *petite sœur*. Nous la

laissons à dix-neuf ans, heureuse et faisant le bonheur de tous : jamais fille ne fut plus tendre, jamais sœur ne fut plus dévouée, jamais maîtresse de maison n'usa de son autorité avec plus de justice et de bonté.

Modeste, à sa grande surprise, était encore là. Elle vivait de ses rentes, selon son expression, il ne se passait pas un jour sans qu'on allât lui rendre visite dans sa chambre.

Quelques années plus tard, l'éducation de Madeleine était achevée, et la jeune sourde-muette venait au château prendre les fonctions de femme de chambre auprès de Cécile.

L'adresse de Madeleine tenait un peu de la féerie; il n'était sorte d'ouvrage qu'elle ne fît avec une perfection rare. Réduite à l'isolement par son infirmité, elle employait ses heures de loisir à faire des ouvrages dignes des mains d'une châtelaine. Cécile ne regardait à aucune dépense pour distraire sa protégée. Mais que dire du dévouement de Madeleine? Elle soignait les enfants, jouait avec eux et avait mille inventions à elle pour les amuser. Madeleine se prêtait à tout; grands et petits, personne ne pouvait se passer d'elle. Le cœur et l'intelligence suppléaient largement aux facultés qui manquaient à la pauvre fille.

Un soir, toute la famille était réunie sur la ter-

rasse qui domine la Loire, Mme de Nelsy complétait le tableau, chacun disait son mot sur ce riant paysage. M. Lhallier seul gardait le silence et semblait plongé dans de profondes réflexions. « A quoi pensez-vous, mon père? demanda Cécile.

M. LHALLIER.

Je pense que Cécile, la *petite sœur* de Maurice et de Charles, a su, par son courage et sa bonté, rendre à ma vieillesse le bonheur que je croyais perdu pour toujours.

FIN

1335 04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-04.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE

JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

Les trente-trois premières années (1873-1905), formant soixante-six beaux volumes grand in-8, sont en vente.

Chaque année, *en deux volumes*, br., 20 fr.; cart., percal., tr. dorées, 26 fr.

Ce nouveau recueil est une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, les arts et l'industrie, etc., et est *illustré de 16 500 gravures sur bois.*

Le **Journal de la Jeunesse** paraît le samedi de chaque semaine.

Chaque numéro comprenant 16 pages gr. in-8 se vend 40 cent.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

UN AN (2 volumes) . . . . . **20** FRANCS
SIX MOIS (1 volume) . . . . . **10** —

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : Un an, **22** francs, six mois, **11** francs.

Les abonnements se prennent à partir du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.

MON JOURNAL

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Illustré de nombreuses gravures en couleurs et en noir

A L'USAGE DES ENFANTS DE HUIT A DOUZE ANS

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

(1905-1906)

DEUXIÈME SÉRIE

MON JOURNAL, à partir du 1er octobre 1892, est devenu hebdomadaire, de mensuel qu'il était, et convient à des enfants de 8 à 12 ans.

Il paraît un numéro le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro, 15 centimes.

ABONNEMENTS :

FRANCE		UNION POSTALE	
Six mois.....	4 fr. 50	Six mois.....	5 fr. 50
Un an.....	8 fr. »	Un an..... ...	10 fr. »

Prix des années 1893 à 1904 de la deuxième série (11 vol.)
Chacune : Brochée, **8 fr.** — Cartonnée, **10 fr.**

Les années I à XI de la première série sont épuisées.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. 25 C. LE VOLUME

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus 1 fr. 25

1re SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

Anonyme : *Chien et Chat;* 5e édition, traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans,* par une mère de famille; 3e édit. 1 vol. avec 18 grav. d'après Bertall.

Fath (G.) : *La sagesse des enfants,* proverbes; 4e édit. 1 vol. avec 100 grav. d'après l'auteur.

Laroque (Mme) : *Grands et petits;* 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

Pape-Carpantier (Mme) : *Histoires et leçons de choses pour les enfants;* 15e édit. 1 vol. avec 85 gravures d'après Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Perrault, Mmes **d'Aulnoy** et **Leprince de Beaumont** : *Contes de fées.* 1 volume avec 65 gravures d'après Bertall, Forest, etc.

Schmid (Le chanoine) : 190 *contes pour les enfants,* trad. de l'allemand par A. Van Hasselt; 7e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après Bertall.

Ségur (Mme de) : *Nouveaux contes de fées;* nouvelle édition. 1 vol. avec 46 gravures d'après G. Doré et J. Didier.

2e SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

Andersen : *Contes choisis,* trad. du danois par Soldi; 13e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Anonyme : *Les fêtes d'enfants,* scènes et dialogues; 5e édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Foulquier.

Assollant (A.) : *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran;* 10e édit. 2 vol. avec 50 grav. d'après A. de Neuville.

Belèze : *Jeux des adolescents;* 6e édition. 1 vol. avec 140 gravures.

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies.* 1 vol. avec 12 gravures d'après E. Bayard.

Berthet (E.) : *L'enfant des bois;* 9e édition. 1 vol. avec 61 gravures.

Boiteau (P.) : *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants; 3e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Bertall.

Borius (Mlle) : *Tous jeunes.* 1 vol. avec 54 grav. d'après Vulliemin.
— *Autour du clocher.* 1 vol. avec 50 gravures d'après Lecoultre.

Carpentier (Mlle) : *Le secret du docteur*, ou la Maison fermée; 3e édition. 1 vol. avec 43 gravures d'après Girardet.

— *Pierre le Tors.* 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

Carraud (Mme) : *La petite Jeanne;* 13e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Forest.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau.* 5e édition. 1 vol. avec 50 gravures d'après E. Bayard.

Castillon (A.) : *Récréations chimiques;* 5e édit. 1 vol. avec 34 grav. d'après H. Castelli.

Cazin (Mme) : *Les petits montagnards;* 5e édition. 1 vol. avec 51 grav. d'après G. Vuillier.
— *Un drame dans la montagne;* 4e édit. 1 vol. avec 33 grav. d'après G. Vuillier.
— *Histoire d'un pauvre petit;* 5e édit. 1 vol. avec 66 gravures d'après Tofani.
— *L'enfant des Alpes;* 5e édition. 1 vol. avec 33 gravures d'après Tofani.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Perlette;* 4e édit. 1 vol. avec 54 gravures d'après Myrbach.
— *Les saltimbanques*, scènes de la montagne; 5e édit. 1 vol. avec 65 gravures d'après Girardet.
— *Le petit chevrier.* 1 vol. avec 39 gravures d'après Vuillier.
— *Jean le Savoyard;* 3e édit. 1 vol. avec 51 grav. d'après Slom.
— *Les orphelins bernois;* 4e édit. 1 vol. avec 58 gravures d'après E. Girardet.
— *Nobles cœurs.* 1 vol. avec 40 grav. d'après Tofani.

Cervantes : *Don Quichotte de la Manche.* 1 vol. avec 64 grav. d'après Bertall et Forest.

Chabreul (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles;* 6e édition. 1 vol. avec la musique des rondes et 55 gravures d'après Fath.

Chabrier-Rieder (Mme) : *Les Enfants du Luxembourg.* 1 vol. avec 50 gravures d'après Zo.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Giboulée.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Zier.
— *Merle blanc.* 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Zier.
— *Violettes bleues.* 1 vol. illustré de 39 gravures d'après Robaudi.
— *Au loin.* 1 vol. avec 39 grav. d'après Zier.
— *Myrta.* 1 vol. avec 33 grav. d'après Zier.
— *Le Secret des Tilleuls.* 1 vol. avec 41 grav. d'après Zier.
— *L'épée du Donjon.* 1 vol. avec 38 gravures d'après Dubriac.
— *Je le veux!* 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.
— *Fluette.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.
— *Blancs et jaunes.* 1 vol. avec 38 gravures d'après Dutriac.

Cim (Albert) : *Entre camarades.* 1 vol. illustré de 20 gravures d'après Ferdinandus.
— *Mademoiselle Cœur d'Ange.* 1 vol. avec 20 gravures.

Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres;* 14e édit. 1 vol. avec 57 gravures d'après Foulquier.

Colomb (Mme J.) : *Souffre-Douleur.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Mlle Lancelot.

Deschamps (F.) : *Mon ami Jean.* 1 vol. illustré de 40 grav. d'après Robaudi.
— *L'intrépide Marcel.* 1 vol. illustré de 44 gravures d'après Robaudi.
— *Les grandeurs de Sophie.* 1 vol. ill. de 45 grav. d'après Robaudi.
— *Mon Jacques.* 1 vol. illustré de 41 gravures d'après Robaudi.
— *La cousine de Suzanne.* 1 vol. avec 44 grav. d'après Robaudi.
— *Lili l'a dit.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Robaudi.
— *Les petits Poussargues.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Zier.

Deslys (Ch.) : *Grand'maman.* 1 vol. avec 29 gravures d'après Ed. Zier.

Du Planty (Mlle G.) : *Mon amie Germaine.* 2e édit. 1 vol. avec 46 grav.
— *Tante Picot.* 2e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Zier.
— *Le bonheur de Michel.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.
— *L'oncle Bonasson.* 2e édition. 1 vol. illustré de 50 grav. d'après Zier.
— *Mademoiselle Chou-Chou.* 2e éd. 1 vol. avec 50 gravures d'après Zier.
— *Miss Linotte.* 1 vol. avec 44 grav. d'après Zier.

Edgeworth (Miss) : *Contes de l'adolescence.* 1 v. avec 42 grav. d'ap. Morin.
— *Contes de l'enfance.* 1 vol. avec 27 gravures d'après Foulquier.
— *Demain,* suivi de *Mourad le malheureux.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Bertall.

Fath (G.) : *Bernard, la gloire de son village.* 1 vol. avec 56 gravures d'après l'auteur.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Le petit chef de famille;* 13e édit. 1 vol. avec 57 grav. d'après Castelli.
— *Plus tard,* ou le Jeune Chef de famille; 9e édit. 1 vol. avec 60 grav. d'après E. Bayard.
— *En congé;* 9e édit. 1 vol. avec 61 gravures d'après A. Marie.
— *Bigarrette;* 9e édit. 1 vol. avec 55 gravures d'après A. Marie.
— *Un enfant gâté;* 7e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.
— *Tranquille et Tourbillon* 8e édition. 1 vol. avec 45 grav. d'après C. Delort.
— *Cadette;* 8e édit. 1 vol. avec 25 grav. d'après Tofani.
— *Bouche-en-Cœur;* 6e édition. 1 vol. avec 45 grav. d'après Tofani.
— *Gildas l'Intraitable;* 5e édit. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.
— *Parisiens et montagnards;* 3e édition. 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Foe (De) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé,* édit. abrégée. 1 vol. avec 40 grav.

Fonvielle (W. de) : *Néridah.* 2 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

Fresneau (Mme), née Ségur : *Comme les grands!* 1 vol. avec 46 grav. d'après Ed. Zier.
— *Thérèse à Saint-Domingue,* 1 vol. avec 49 gravures d'après Tofani.
— *Les protégés d'Isabelle.* 1 vol. avec 50 grav.

Froment : *Petit-Prince.* 1 vol. illustré de 5 gravures d'après Vogel.

Genlis (Mme de) : *Contes moraux.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Foulquier, etc.

Gérard (A.) : *Petite Rose.* — *Grande Jeanne.* 1 vol. avec 28 gravures d'après C. Gilbert.

Giron (Aimé) : *Ces pauvres petits!* 2e édition. 1 vol. avec 22 grav. d'après B. de Monvel, etc.
— *Contes à nos petits rois.* 1 vol. avec 23 grav. d'après Blanchard, Vogel et Zier.

Gouraud (Mlle J.) : *Les enfants de la ferme;* 7e édit. 1 vol. avec 59 grav. d'après E. Bayard.
— *Le livre de maman;* 4e édition. 1 vol. avec 68 gravures d'après E. Bayard.
— *Cécile,* ou la Petite Sœur; 10e édition. 1 vol. avec 26 gravures d'après Desandré.
— *Lettres de deux poupées,* 10e édition, 1 vol. avec 59 grav. d'après Olivier.
— *Le petit colporteur,* 8e édit. 1 vol. avec 27 grav. d'après A. de Neuville.
— *Les mémoires d'un petit garçon;* 12e édit. 1 vol. avec 86 gravures d'après E. Bayard.
— *Les mémoires d'un caniche;* 13e édit. 1 vol. avec 75 gavures d'après E. Bayard.
— *L'enfant du guide;* 9e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.
— *La petite maîtresse de maison;* 9e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.
— *Aller et retour;* 2e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Valmy et Ferdinandus.
— *Les petits voisins;* 2e édition. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

Grimm (Les frères) : *Contes choisis,* trad. de l'allemand; 14e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Homère : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet, abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 gravures d'après Olivier.

unka (Paul) : *L'enfant des Pyrénées.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

Lajolais (Mme L. de) : *Mon amie Georgette.* 1 vol. ill. de 43 gravures d'après Robaudi.

Le Sage : *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. avec 50 gravures d'après Leroux.

Loyal Serviteur (Le) : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet; 4e éd. 1 vol. avec 36 gravures d'après P. Sellier.

Maistre (X. de) : *Œuvres choisies.* 1 vol. avec 15 gravures d'après E. Bayard.

Marcel (Mme J.) : *Daniel;* 2e édition. 1 vol. avec 45 grav. d'après Gilbert.

— *Un bon oncle.* 1 vol. avec 56 gravures d'après F. Régamey.

Maréchal (Mlle) : *La dette de Ben-Aïssa;* 4e édition. 1 vol. avec 20 grav. d'après Bertall.

— *Nos petits camarades;* 2e édition. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard et H. Castelli.

Martignat (Mlle de) : *La petite fille du vieux Thémi.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Tofani.

Mayne-Reid (Le capitaine) : *Œuvres* traduites de l'anglais :

— *Les chasseurs de girafes.* 1 vol. avec 10 gravures d'après A. de Neuville.

— *A fond de cale*, voyage d'un jeune marin à travers les ténèbres. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *A la mer!* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Bruin*, ou les Chasseurs d'ours. 1 vol. avec 8 grandes gravures.

— *Le chasseur de plantes.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

Mayne-Reid (le capitaine) (suite) : *Les exilés dans la forêt.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *L'habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. avec 23 grandes gravures d'après G. Doré.

— *Les grimpeurs de rochers*, suite du *Chasseur de plantes.* 1 vol. avec 20 grandes gravures.

— *Les vacances des jeunes Boers.* 1 vol avec 12 grandes gravures.

— *Les veillées de chasse.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Freeman.

— *La chasse au Léviathan.* 1 vol. avec 51 gravures d'après Ferdinandus et Weber.

Meyners d'Estrey : *Les aventures de Gérard Hendriks à la recherche de son frère.* 1 vol. illustré de 15 gravures d'après Mme P. Crampel.

— *Au pays des diamants.* 1 vol. illustré de gravures d'après Riou.

Molière : *Œuvres choisies*, abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 gravures d'après Hillemacher.

Moussac (Mme la marquise de) : *Popo et Lili, histoire de deux jumeaux.* 1 vol. avec 58 grav. d'après Zier.

Pitray (Mme de) : *Les enfants des Tuileries;* 8e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après E. Bayard.

— *Le château de la Pétaudière;* 7e édit. 1 vol. avec 78 grav. d'après A. Marie.

— *Le fils du maquignon;* 2e édition. 1 vol. avec 65 gravures d'après Riou.

Petit Monstre et Poule Mouillée; 6e mille. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Girardet.

— *Robin des Bois.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Sirouy.

— *L'usine et le château.* 1 vol. avec 44 grav. d'après Robaudi.

— *L'arche de Noé.* 1 vol. illustré d'après Robaudi.

Plutarque : *Vies des Grecs illustres*, édition abrégée par Alph. Feillet, 7e édit. 1 vol. avec 53 gravures d'après P. Sellier.

— *Vies des Romains illustres*, édit. abrégée par Alph. Feillet. 5e édit. 1 vol. avec 69 grav.

Rieder (Mme C.) : *Rose et Violette.* 1 vol. illustré de 40 grav. d'après Lecoultre.

— *Les épreuves de Charlotte.* 1 vol. avec 35 grav. d'après Tofani.

Sandras (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc;* 5e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après E. Bayard.

Sannois (Mme de) : *Les soirées à la maison;* 3e édit. 1 vol. avec 42 grav. d'après E. Bayard.

Ségur (Mme de) : *Après la pluie le beau temps;* nouvelle édition. 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.

— *Comédies et proverbes;* nouvelle édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Diloy le Chemineau;* nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après H. Castelli.

— *François le Bossu;* nouvelle édition. 1 vol. avec 114 gravures sd'après E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit,* nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après H. Castelli.

— *La fortune de Gaspard;* nouvelle édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Gerlier.

— *La sœur de Gribouille;* nouvelle édition. 1 vol. avec 72 gravures d'après Castelli.

— *Pauvre Blaise;* nouvelle édition. 1 vol. avec 96 gravures d'après E. Castelli.

— *Quel amour d'enfant!* nouvelle édition. 1 vol. avec 79 gravures d'après E. Bayard.

— *Un bon petit diable;* nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après Castelli.

— *Le mauvais génie;* nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après E. Bayard.

— *L'auberge de l'Ange-Gardien;* nouvelle édition. 1 vol. avec 75 grav. d'après Foulquier.

— *Le général Dourakine;* nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après E. Bayard.

Ségur (Mme de) (suite) : *Les bons enfants;* nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après Ferogio.

— *Les deux nigauds;* nouvelle édition. 1 vol. avec 76 grav. d'après Castelli.

— *Les malheurs de Sophie;* nouvelle édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Castelli.

— *Les petites filles modèles;* nouvelle édition. 1 vol. avec 21 grandes gravures d'après Bertall.

— *Les vacances;* nouvelle édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Bertall.

— *Mémoires d'un âne;* nouvelle édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après Castelli.

Stolz (Mme de) : *La maison roulante;* 9e édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

— *Le trésor de Nanette;* 9e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Les vacances d'un grand-père;* 5e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après G. Delafosse.

— *Les mésaventures de Mlle Thérèse;* 6e édition. 1 vol. avec 29 gravures d'après Charles.

— *Les frères de lait;* 2e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Zier.

— *L'embarras du choix.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Petit Jacques.* 1 vol. avec 48 grav. d'après Tofani.

— *La famille Coquelicot.* 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Jeanniot.

Swift : *Voyages de Gulliver,* traduits de l'anglais et abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 gravures d'après G. Delafosse.

Tournier : *Les premiers chants,* poésies à l'usage de la jeunesse; 2e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Gustave Roux.

Vareppe (Cte de) : *Coup de tête.* 1 vol. avec 33 gravures d'après Robaudi.

Verley : *Miss Fantaisie.* 1 vol. avec 33 grav. d'après Zier.

Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire;* 8e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Alex. Vimont.

Virgile : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. avec 20 gravures d'après les grands peintres, par P. Sellier.

Witt (Mme de), née Guizot : *Enfants et parents;* 4e édition. 1 vol. avec 34 gravures d'après A. de Neuville.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS

DE 4 A 8 ANS

FORMAT GRAND IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ces volumes sont imprimés en gros caractères.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Plaisirs et aventures.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Jeanniot.

— *La perruque du grand-père.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

— *Les enfants de Boisfleuri.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Semechini.

— *Les vacances à Trouville.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Le château du Roc-Salé.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

— *Les enfants du capitaine.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Geoffroy.

— *Autour d'un bateau.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

Desgranges : *Le chemin du collège.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Tofani.

— *La famille Le Jarriel.* 1 vol. illustré de 36 gr. d'après Geoffroy.

Erwin (Mme E. d') : *Un été à la campagne.* 1 vol. avec 39 grav.

Favre : *L'épreuve de Georges.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Geoffroy.

Le Roy (Mme F.) : *L'aventure du petit Paul.* 1 vol. illustré de 45 gravures, d'après Ferdinandus.

Le Roy (Mme F.) (suite) : *Les étourderies de Mlle Lucie.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Robaudi.

— *Pipo.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après Mencina Kresz.

Malassez (Mme) : *Sable-Plage.* 1 vol. ill. de 52 grav. d'après Zier.

Surville (André) : *Fleur des champs.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Zier.

— *La vieille maison du grand-père.* 1 vol. avec 34 gravures d'après Zier.

— *La fête de Saint-Maurice.* 1 vol. illustré de 34 grav. d'après Tofani.

Witt (Mme de), née Guizot : *A la montagne.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Ferdinandus.

— *Au-dessus du lac.* 1 vol. avec 44 gravures.

— *Les enfants de la tour du Roc.* 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *La petite maison dans la forêt.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Robaudi.

ALBUMS POUR LES PETITS ENFANTS

FORMAT IN-4°

1re série, à 4 fr. le volume, cartonné, avec couverture en couleurs

Bilhaud (P.) : *Les vacances de Bob et Lisette*, avec 56 gravures en couleurs d'après JOB.

— *Fanfan la Tulipe*, avec 32 gravures en couleurs d'après JOB.

— *Mère l'Oie* (*La*), avec gravures en couleurs et en noir.

Cim (Albert) : *Svectacles enfantins*, avec 58 illustrations en couleurs et en noir d'après GERBAULT et JOB.

France (Anatole) : *Nos enfants*, scènes de la ville et des champs, avec 36 gravures en noir et en couleurs d'après BOUTET DE MONVEL.

— *Filles et garçons*, avec 38 gr. en noir et en coul. d'ap. BOUTET DE MONVEL.

Giron (Aimé) : *Trois héros*, avec 34 gravures d'après JOB.

Houdetot (Mme la comtesse d') : *Mémoires d'un parapluie*, avec 48 gravures en noir et en couleurs d'après GERBAULT.

Moreau-Vauthier. *Les Bêtes* avec 23 pl. en couleurs d'après BRICARD.

Jacquin (I,) : *Prise de Pékin* (La). Pièce d'ombres avec de nombreux découpages.

Nanteuil (Mme de) : *Un fils de capitaine*, avec 24 gravures d'après H. VOGEL.

Prise de Pékin (La). Pièce d'ombres avec de nombreux découpages.

Quatrelles : *Histoire de l'intrépide capitaine Castagnette*, avec les illustrations de GUSTAVE DORÉ.

— *Croque-Mitaine*, avec les illustrations de GUSTAVE DORÉ.

Samary (Mme J.) : *Les gourmandises de Charlotte*, avec les illustrations de JOB.

Tiersot (J.) : *Chansons du Vieux Temps*, paroles et musiq. et grav. en couleurs.

Trim : *Le bon Toto et le méchant Tom*, avec 70 grav. en coul. et en noir, d'EUG. LEMOUEL et SEMEGHINI.

2e série, à 3 fr. le volume, cartonné.

Baric : *Martin Landor*, ou la Musique enseignée aux enfants.

Bertall : *Marie sans soin.*

Trim : *Les œuvres de la main.*

Le prince Muguet, album avec gravures en couleurs, 2 fr. 50.

3e série, à 2 fr.

Mon premier alphabet, album contenant 355 grav. en noir et 4 pl. en coul.

Mon histoire de France, album contenant 72 gravures en noir et 8 planches en couleurs.

Mon histoire sainte, album contenant 100 gravures en noir et 8 planches encouleurs.

Mon histoire naturelle, album contenant 287 grav. en noir et 4 pl. en coul.

Mon arithmétique (j'apprends à compter). Album contenant 528 gravures en noir et 6 planches en couleurs.

Mon premier Tour du monde, album contenant 222 gravures en noir et 4 planches en couleurs.

J'apprends l'Orthographe, album avec 400 grav. en noir et 4 pl. en couleurs.

Albums de découpages avec planches en couleurs.

Belles Dames en grande toilette.

Guerriers et grands Seigneurs.

Amazones d'hier et d'aujourd'hui.

4e série.

Chaque Album avec couv. en coul. et contenant des grav. en noir et en coul., 1 fr. 50.

Job : *Napoléon*, *l'Impératrice et la Garde*, album de découpages.

Linghtone : *Grandeur et décadence de Ratutin.*

Trim : *Gourmands et Malpropres.*

— *Menteurs*, *Envieux*, *Curieux*, *etc.*

— *Le Poltron.*

5e série.

Chaque Album avec des gravures en couleurs et en noir, 75 c.

Cric et Croc.

Cinq contes drôles.

Jacques sans mémoire et Zigotot l'étourdi.

La mère Michel à l'Exposition.

Le petit Tambour de 1805.

Aventures de Jeannot Lapin.

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

POUR LA JEUNESSE ET L'ENFANCE

1re SÉRIE, FORMAT IN-8 JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

About (Ed.) : *L'homme à l'oreille cassée*. 1 vol. ill. de 61 comp. par Eug. Courboin.

Beauregard (G. de) : *Le rubis de La Pérouse*, 1 vol. illustré de 80 grav. d'après Alfred Paris.

Beauregard (G. de) et **H. de Gorsse** : *Les plumes du Paon*. 1 vol. illust. de 52 gravures, d'après Alfred Paris.

Chabrier-Rieder (Mlle) : *Toute seule*. 1 vol. illustré de 88 grav. d'après Damblamc.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Charlieu (M. de) : *Le Loup noir*. 1 vol. illustré de 50 gravures.

— *Le chevalier de Puyjalon*. 1 vol. illustré de grav. d'après Alfred Paris.

Daudet (Ernest) : *Nini-la-Fauvette*. 1 vol. illustré de 50 grav. d'après A. Paris.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Cœur muet*. 1 vol. ill. de 57 grav. d'après Adrien Marie.

— *Papillonne*. 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. Zier.

Gonzague-Privat : *L'équipage de la « Rosette »*. 1 vol. illust. de 88 grav. d'après Alfred Paris.

Gorsse (H. de) : et **J. Jacquin**. *La Jeunesse de Cyrano de Bergerac*. 1 vol. illustré de 50 grav. d'après Zier.

La Ville de Mirmont (H. de) : *Contes mythologiques*. 1 vol. illustré de 41 gravures.

Maël (Pierre) : *Fleur de France*. 1 vol. illustré de 52 gravures d'après Tofani.

— *Un mousse de Surcouf*. 1 vol. ill. de 75 grav. d'après Alfred Paris.

— *Fille de rois*. 1 vol. illustré de 48 gravures d'après Vogel.

— *La Fée des îles*. 1 vol. illustré de 48 gravures d'après Paris.

— *La Pupille du Bonhomme*. 1 vol. illustré de 40 gravures.

— *Le secret du Gouffre*. 1 vol. illustré de gravures d'après Vogel.

Mouton (Eug.) : *Voyages et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan*. 1 vol. ill. de 66 grav. d'après E. Zier.

— *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu*. 1 vol. illustré de 55 gravures d'après A. Paris.

Rougemont (L. de) : *Incroyables Aventures*. 1 vol. illustre de 50 gravures d'après Pearse.

Rousselet (Louis) : *Les cadets de Gascogne*, suite de la *Jeunesse de Cyrano*. 1 vol. ill. de 50 grav. d'après Vogel.

Rousselet (suite) : *Nos grandes écoles d'application.* 1 vol. illustré de 95 gr. d'après Busson, Calmettes, Lemaistre et P. Renouard.

— *Au vieux pays de France*, excursions de vacances dans le bassin de la Loire. 1 vol. illustré de 187 grav.

Toudouze (Gustave) : *Le mystère de la chauve-souris.* 1 vol. ill. de 59 grav. d'après Alfred Paris.

Toudouze (G.) (suite) : *La Gondole fantôme.* 1 vol. illustré de 52 grav., d'après Vogel.

Witt (Mme de), née Guizot : *La charité en France à travers les siècles.* 1 vol. ill. de 81 gravures.

— *Père et fils.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Vogel.

2e SÉRIE, FORMAT IN-8 RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

Arthez (Danielle d') : *Les tribulations de Nicolas Mender.* 1 vol. ill. de 83 grav. d'après Tofani.

— *L'or du Pôle.* 1 vol. illustré de 49 grav. d'après Alfred Paris.

Assollant (A.) : *Pendragon.* 1 vol. avec 42 gravures d'après C. Gilbert.

Champol (F.) : *Anaïs Evrard.* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Tofani et Bergevin.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *La tante Derbier.* 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Myrbach.

— *Princesse Rosalba.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

— *Le sang des Mordrey.* 1 vol. avec 52 grav. d'après Zier.

Colomb (Mme) : *Le violoneux de la sapinière.* 1 vol. avec 85 gravures d'après A. Marie.

— *La fille de Carilès.* 1 vol. avec 96 grav. d'après A. Marie.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Deux mères.* 1 vol. avec 133 grav. d'après A. Marie.

— *Le bonheur de Françoise.* 1 vol. avec 112 grav. d'après A. Marie.

— *L'héritière de Vauclain.* 1 vol. avec 104 grav. d'après C. Delort.

— *Franchise.* 1 vol. avec 113 gravures d'après C. Delort.

— *Denis le tyran.* 1 vol. avec 115 grav. d'après Tofani.

— *Pour la muse.* 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

Colomb (Mme) (suite) : *Danielle.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après Tofani.

Daudet (E.) : *Robert Darnetal.* 1 vol. avec 81 grav. d'après Sahib.

Demoulin (Mme G.) : *Les animaux étranges.* 1 vol. avec 172 gravures.

Fleuriot (Mlle Z.) : *M. Nostradamus.* 1 vol. avec 36 gr. d'après A. Marie.

— *La petite duchesse.* 1 vol. avec 73 gravures d'après A. Marie.

— *Grandcœur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Mandarine.* 1 vol. avec 95 gravures d'après C. Gilbert.

— *Cadok.* 1 vol. avec 24 gravures d'après C. Gilbert.

— *Câline.* 1 vol. avec 102 grav. d'après G. Fraipont.

— *Les premières pages.* 1 vol. avec 75 grav. d'après Adrien Marie.

— *Rayon de soleil.* 1 vol. illustré de 10 gravures d'après Mencina Kresz.

Girardin (J.) : *Les braves gens.* 1 vol. avec 115 gr. d'après E. Bayard.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Nous autres.* 1 vol. avec 182 gravures d'après E. Bayard.

— *La toute petite.* 1 vol. avec 123 gravures d'après E. Bayard.

— *Grand-père.* 1 vol. avec 91 gravures d'après C. Delort.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Girardin (J.) (suite) : *Le fils Valansé.* 1 vol. avec 112 grav. d'après Tofani.

Giron (Aimé) : *Les trois rois mages.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

Jeanroy (B.-A.) : *Beaux-frères.* 1 vol. illustré de 50 gravures, d'après Robaudi.
— *Un phénomène.* 1 vol. illustré de 40 grav. d'après Robaudi.
— *Tante Lolotte,* 1 vol. ill. de 50 grav. d'après Grobet.
— *La Mission de Geneviève.* 1 vol. avec 52 gravures d'après Tofani.

Meyer (Henri) : *Les Jumeaux de la Bouzaraque .* 1 vol. illustré de 71 gravures d'après Tofani.
— *Le serment de Paul Marcorel.* 1 vol. illustré de 51 gravures d'après Tofani.

Nanteuil (Mme P. de) : *Le général Du Maine.* 1 vol. avec 70 gravures d'après Myrbach.
— *En esclavage.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.
— *Une poursuite.* 1 vol. illustré de 57 grav. d'après Alfred Paris.
— *Le secret de la grève.* 1 vol. ill. de 50 gr. d'après A. Paris.
— *Alexandre Vorzof.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.
— *L'héritier des Vaubert.* 1 vol. illustré de 80 grav. d'après A. Paris.
— *Alain le Baleinier.* 1 vol. illustré de 80 grav. d'après A. Paris.

Nanteuil (Mme P. de) (suite) : *Deux frères.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris.
— *Monnaie de singe.* 1 vol. illustré de 60 grav. d'après A. Paris.

Rousselet (L.) : *Le charmeur de serpents.* 1 vol. avec 68 gravures d'après A. Marie.
— *Le Lion de la mer.* 1 vol. avec grav. d'après Job.

Saintine : *La nature et ses trois règnes.* 1 vol. avec 171 grav. d'après Foulquier et Faguet.

Schultz (Mlle Jeanne) : *Tout droit.* 1 vol. ill. de 112 gr. d'après E. Zier.

Stany (Le Cte) : *Les trésors de la Fable.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après E. Zier.
— *Mabel.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

Witt (Mme de), née Guizot : *Un jardin suspendu.* 1 vol. avec 30 gravures d'après C. Gilbert.
— *Notre-Dame Guesclin.* 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.
— *Une sœur.* 1 vol. avec 65 gravures d'après E. Bayard.
— *Un nid.* 1 vol. avec 63 gravures d'après Ferdinandus.
— *Alsaciens et Alsaciennes.* 1 vol. illustré de 60 grav. d'après A. Moreau et E. Zier.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Nouvelle collection de romans pour les jeunes filles, pour les jeunes femmes

PREMIÈRE SÉRIE, ILLUSTRÉE

Format in-16 long, broché, à 3 fr. 50 le volume.

Le cartonnage en percaline, tête dorée, se paye en sus 1 fr. 50.

Armand-Blanc (May) : *Bibelot.* 1 vol.
— *La maison des roses.* 1 vol.
Beauregard (G. de) : *Ordre du roi.* 1 v.
Bovet (Mme de) : *Le beau Fernand.* 1 v.
Ouvrage couronné par l'Académie franç.
Caro (Mme) : *Aimer, c'est vaincre.* 1 vol.
Chabrol (Mme A.) : *L'orgueilleuse beauté.* 1 vol.
Crawford (F. Marion) : *Insaisissable amour.* 1 vol.
— *Le baiser sur la terrasse.* 1 vol.
Deschamps (F.) : *Au lys d'argent.* 1 v.
Dourliac (Arthur) : *Le supplice d'une mère.* 1 vol.
— *Liette.* 1 vol.
Floran (Mary) : *Femmes de lettre.* 1 v.
Fogazzaro (A.) : *Un petit monde d'autrefois.* 1 vol.
Green (A. R.) : *L'affaire Leavenworth.* 1 vol.
Harraden (B.) : *L'oiseleur.* 1 vol.
Juvett (Miss) : *Le roman d'un loyaliste.* 1 vol.
Legrand : *L'eau dormante.* 1 vol.
Lescot (Mme) : *Un peu, beaucoup, passionnément.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie franç.
— *Félure d'âme.* 1 vol.
— *Les vaines promesses.* 1 vol.
Longard de Longgarde (Mme) : *Une reine des fromages et de la crème.* 1 v.
— *Jouets du destin.* 1 vol.
— *Une réputation sans tache.*
Morel : *Muets aveux.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie franç.
Pape-Carpantier (Mlle) : *Kernevez.* 1 v.
Ouvrage couronné par l'Académie franç.
Rosny (J.-H.), de l'Académie des Goncourt : *Les Retours du cœur.* 1 vol.
Winter (J.-S.) : *Mademoiselle Mignon.* 1 vol.
Zeuss (Mlle P.) : *La Bienfaitrice.* 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE

Format petit in-16, broché, à 2 fr. le volume.

La reliure en percaline gris perle, tranches rouges, se paye en sus 50 c.

Arthez (Danielle d') : *Une vendetta.* 1 vol.
Borius (Mlle J.) : *Une perfection.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie franç.
Castetis (Van de) : *Le Moulin du diable.* 1 vol.
Dombre (R.) : *La garçonnière.* 1 vol.
— *Un oncle à tout faire.* 1 vol.
— *Les deux Parias.* 1 vol.
Fleuriot (Mlle Z.) : *La vie en famille.* 1 vol.
— *Tombée du nid.* 1 vol.
— *Raoul Daubry*, chef de famille. 1 vol.
— *L'héritier de Kerguignon.* 1 vol.
— *Réséda.* 1 vol.
— *Ces bons Rosaëc !* 1 vol.
— *Le cœur et la tête.* 1 vol.
— *Au Galadoc.* 1 vol.
— *Bengale.* 1 vol.
— *Sans beauté.* 1 vol.
— *Loyauté.* 1 vol.
— *De trop.* 1 vol.
Fleuriot (suite) : *La clef d'or.* 1 vol.
— *La glorieuse.* 1 vol.
— *Un fruit sec.* 1 vol.
— *Les Prévalonnais.* 1 vol.
— *Sans nom*, 1 vol.
— *Souvenirs d'une douairière.* 1 vol.
— *Faraude.* 1 vol.
— *Le Rustaude.* 1 vol.
— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes.* 1 vol.
Fleuriot-Kérinou : *De fil en aiguille.* 1 vol.
— *Zénaïde Fleuriot*, sa vie, ses œuvres, sa correspondance. 1 vol.
Girardin (J.) : *Les théories du docteur Wurtz.* 1 vol.
— *Miss Sans-Cœur.* 1 vol.
— *Les Braves gens.* 1 vol.
— *Mauviette.* 1 vol.
Giron (Aimé) : *Braconnette.* 1 vol.
Maël (P.) : *Fleur de France.* 1 vol.
— *Le trésor de Madeleine.* 1 vol.

D'AUTRES VOLUMES SONT EN PRÉPARATION

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

Lectures pour Tous

Revue universelle Populaire Illustrée

Les *Lectures pour Tous* s'adressent à tous ceux qui recherchent avec avidité dans la lecture le profit d'une passionnante et utile curiosité.

Travailleurs, lettrés, paysans, ouvriers, jeunes filles, mères de famille, enfants et jeunes gens, tous veulent, à notre époque, puiser aux sources fécondes des connaissances humaines les plus précieuses et les plus saines émotions.

Toutes les variétés de l'IMAGE capables de frapper l'imagination, de toucher la sensibilité, d'éveiller l'activité intellectuelle, reproductions des chefs-d'œuvre de l'art à travers les âges, scènes de dévouement et d'héroïsme, figures qui traduisent les grandes découvertes scientifiques, toutes les représentations gravées qui peuvent faire passer en notre âme le frisson du beau, développer des sentiments d'énergie et de bonté, seront répandues à profusion dans ces pages qui réaliseront ainsi la **plus abondamment illustrée des Revues populaires.**

Pas un des principaux articles ne sera conçu en dehors de ces règles qui font la force et la noblesse d'une nation, foi ardente dans les idées généreuses et amour invincible de la Patrie.

Sans doute, notre époque, dévorée d'activité, veut connaître sans retard les mille découvertes de la Science, les grandes

questions qui passionnent notre temps. Mais le lecteur exige aussi une grande distraction de l'esprit. Il aime les surprises de l'imagination, il se prend volontiers aux aventures, aux douleurs, aux remords et aux joies des héros et des héroïnes; les fictions de la poésie, du roman, du drame ou de la comédie l'émeuvent et le captivent. Nous donnerons satisfaction à ces aspirations légitimes.

Tous nos articles pourront être lus par des jeunes filles. Plusieurs seront destinés aux enfants qui aiment les récits d'aventures et les contes qui les transportent dans le monde d'imagination où ils se plaisent.

Le Livre du mois pour cinquante centimes.

Les *Lectures pour Tous* paraissent le **1er de chaque mois** depuis le mois d'Octobre 1898 et contiennent

96 pages de texte et 110 Gravures.

Chaque Numéro, format grand in-8° à deux colonnes, imprimé sur papier de luxe, renferme environ dix ou douze articles variés. Il se vend **50 centimes**; franco par la poste en France, **60 centimes** et pour l'Union postale **75 centimes.**

EN VENTE

LES SEPT
PREMIÈRES ANNÉES (1899-1905)

Sept magnifiques volumes grand in-8

ILLUSTRÉS CHACUN DE PLUS DE **1 200** GRAVURES

Chaque année, reliée, 9 fr.

ABONNEMENTS

UN AN. — Paris, 6 fr.; Départements, **7** fr.; Étranger, **9** fr.
SIX MOIS. — Paris, **3** fr. **50**; Départements, **4** fr.; Étranger, **5** fr.

310-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 3-06-1570-110.000.